Ciné Fantastique
Mad Movies

33

Ed French : de Romero à Michael Jackson

L'histoire sans fin - 1984

Gremlins – Dans les coulisses d'Indiana Jones



M2016 – 33 – 20,00 F CANADA $ 2,95 SUISSE 6,50 F



MAD MOVIES Ciné-Fantastique N° 33

Rédaction, Administration : 49, rue de La Rochefoucauld – 75009 Paris

Editeur/Directeur de la Publication : Jean-Pierre PUTTERS

Dépôt légal : novembre 84
Revue bimestrielle

N° commission paritaire : 59956
N° ISSN : 0338 – 6791

Prix de l'exemplaire 20,00 F

COMITÉ DE RÉDACTION : Bertrand Collette, Yves-Marie Le Bescond, Michel Prati, Jean-Pierre Putters.

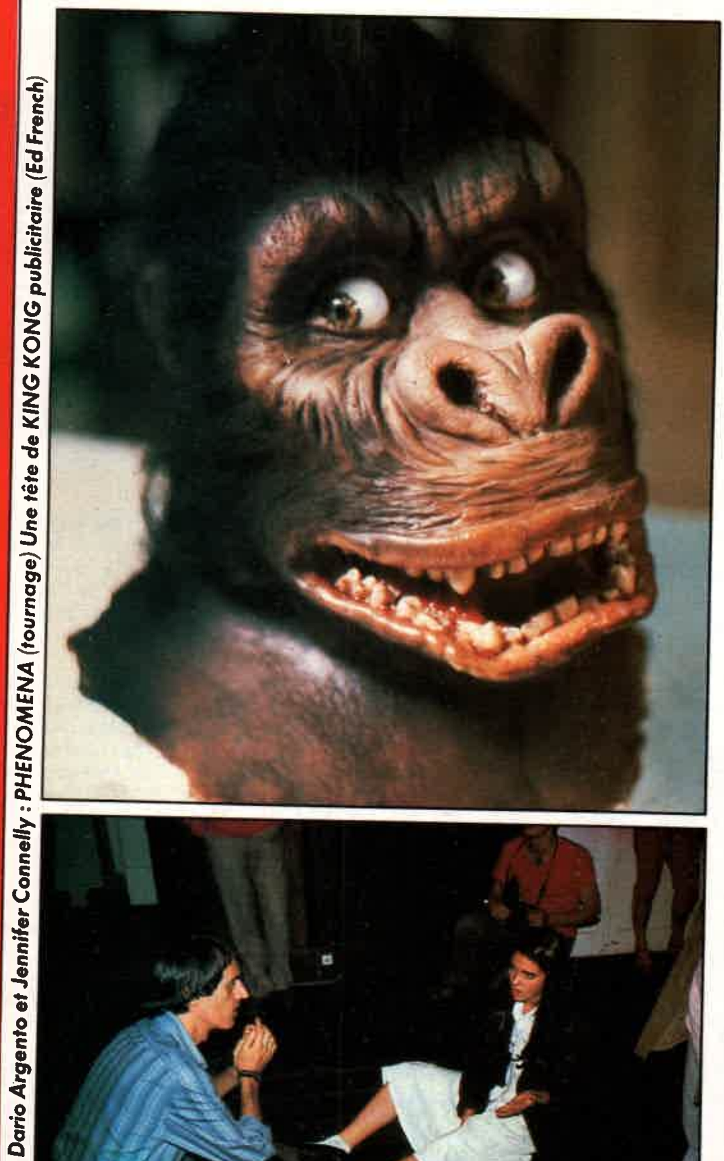
COLLABORATION : Thierry Ardiller, Jean-Paul Aubry, Bernard Lehoux, Pierre Levy, Jean-Michel Longo, Pierre Pattin, Alain Petit, Eric Pigani, Jack Tewksbury, Marc Toullec, Gina Uccelatore, Bill George, Joe Vannicola.

ILLUSTRATION : Christophe L. Denis Tréhin, Archives MAD MOVIES.

REMERCIEMENTS à Michèle Brissot, Josée Benabent, Michelle Darmon, Patrick Dumortier, Pascal Colas, Sylvain Fabre (photo Sitges), Dominique Segall, Isabelle Simon, Caroline Vié.

Correspondante aux U.S.A. : Maitland MC DONAGH







Dario Argento et Jennifer Connelly : PHENOMENA (tournage) Une tête de KING KONG publicitaire (Ed French)

SOMMAIRE

ACTUALITES

ED FRENCH, DE ROMERO À M. JACKSON 8
PHENOMENA 16
L'HISTOIRE SANS FIN 19
GREMLINS 22
FESTIVAL DE SITGES 25
DANS LES GRIFFES DU CINEPHAGE 27
DANS LES COULISSES D'INDIANA JONES 31
FESTIVAL DE RIMINI 50
JEAN-MANUEL COSTA, ASTROLAB 22, HERCULE 2 56

RETROSPECTIVE

HERSCHELL GORDON LEWIS 12
LE PSYCHO-KILLER 41
LA SERIE TV. BATMAN 53
LE FILM DECRYPTE : 2001, ODYSEE DE L'ESPACE 62

LES RUBRIQUES

LES NOTULES LUNAIRES 5
VIDEO ET DEBATS 47
LA RUBRIQUES DU CINE-FAN 51
CRAYON-BIS 54
LES LIVRES 58
COURRIER DES LECTEURS 60
MAD MOSIK 65
LE TITRE MYSTERIEUX, PETITES ANNONCES 66
LES PLUS BELLES AFFICHES DU FANTASTIQUE 67

Photogravure et composition : E.F.B.
Impression : SIEP – Distribution : N.M.P.P.
Maquette : Jean-Pierre Putters
Tirage : 70.000 exemplaires

Photo de couverture : (1) L'HISTOIRE SANS FIN, Ed French en « fantôme de l'opéra » pour le clip TORTURE, GREMLINS. (2) L'HISTOIRE SANS FIN, BATMAN. (4) GREMLINS.



EDITORIAL

A MAD MOVIES, on a un peu l'impression de rentrer dans une période privilégiée, comme dans un hiver féérique où les valeurs normatives se verraient oubliées au profit du rêve et de l'évasion; pour un peu ce serait tous les jours Noël : **L'histoire sans fin, 1984, Gremlins** sortent sur nos écrans, à l'horizon se profilent **Dune, Phenomena, Ghostbusters, Star Trek III, Mad Max III** (et MAD MOVIES 33, lui au moins il est là...), sans parler du tout venant qui circule à côté et qui prend de plus en plus les couleurs du fantastique. L'hiver risque d'être froid (c'est ce que je n'aime pas avec l'hiver!), nous serons donc au chaud dans les salles de cinoche ou encore mieux dans notre lit à relire MAD MOVIES.

Parlons-en justement de MAD MOVIES; déjà nous avons repoussé au prochain numéro la suite du dossier **Dune** puisque la sortie du film a été, elle aussi, retardée. Vous saurez donc tout dans le prochain numéro. Et puis Joe Dante nous parle de **Gremlins**, demi-lune du tournage d'**Indiana Jones**... que suit un dossier sur les trucages et prises de vue du film. En avant-première vous aurez droit à **Phenomena, Histoire sans fin** et **1984**, tandis que la partie rétrospective envisage les psycho-killers, carrément, la carrière de Herschell Gordon Lewis, la série qui va bouger sur Canal Plus : **Batman**, ainsi que le classique **2001, Odyssée de l'espace**. Quant à Ed French il nous prépare de nouvelles merveilles et ça a l'air de déménager très fort pour lui.

Pour nous aussi, ça tombe bien...

Jean-Pierre PUTTERS

NOTULES LUNAIRES

Comme nous vous l'annoncions dans notre dernier numéro, David Lynch s'attaque à un projet personnel au budget beaucoup moins considérable que **Dune. Blue Velvet** en est le titre, De Laurentiis produit de nouveau ce script que Lynch a écrit avant le tournage de **Dune.**
Kyle Mac Lachlan, qui interprétait le rôle de Paul Atréides dans **Dune** en sera une des vedettes. Lynch décrit **Blue Velvet** comme une histoire d'amour sur fond de mystère et de meurtre, et précise que le rôle féminin principal, qui n'a pas encore été attribué, requiert des qualités physiques importantes. le scénario, remanié plusieurs fois, comporte de nombreux éléments explicitement sexuels et violents, et fera se classer le film dans la catégorie R.
Lynch espère ensuite enchaîner sur une autre production qui lui tient à cœur : **Ronnie Rocket,** toujours sous les auspices de De Laurentiis.

Des nouvelles des interprètes des derniers films de Larry Cohen : Michaël Moriarty (rôle principal dans **Epouvante sur New York)** sera la vedette de **The Stuff. Blind Alley** sera interprété par Anne Carlisle, la star de **Liquid Sky,** et **Special Effects** par Zoë Tamerlis qu'on avait pu découvrir dans **L'Ange de la vengeance** d'A. Ferrara.

Mad Max 3 sera de nouveau mis en scène par George Miller en ce qui concerne les séquences d'action et par George Oglivie pour la direction d'acteurs. Mel Gibson aura cette fois pour partenaire la chanteuse Tina Turner ! Quant au script, maintenu dans le plus grand secret, on sait tout de même qu'il nous montrera Max à la tête d'une tribu d'enfants !

Brooksfilm, la compagnie de Mel Broks, qui avait déjà produit **The Elephant Man,** va porter à l'écran la nouvelle de Dylan Thomas **The Doctor and the Devil.** Réalisation de Freddie Francis.

Picha **(Tarzoon, Le Chainon manquant)** nous concocte actuellement **The big bang,** une chronique animée de la quatrième guerre mondiale, qu'il co-écrit avec Tony Hendra.



MONSTER-BIS, le zine qui s'accroche, en est actuellement au nº 35. Au sommaire de cette dernière parution : **Sudden impact, Indiana Jones,** les films du marché du film à Cannes, les filles de la jungle et un dossier Lee Van Cleef. 82 pages passionnantes pour 25 F. A commander à Norbert Moutier, 34 bis route d'Olivet 45100 Orléans.

Une femme se débarrasse de son mari, ruiné et infidèle, en faisant croire à son suicide. Un an après la veuve joyeuse voit tous ses amants successivement assassinés tandis qu'à sa banque on a retiré un chèque grâce à la signature de son mari! Bientôt elle reçoit des coups de téléphone et reconnaît alors la voix du disparu... Tel est le point de départ aguichant du **El hombre que regreso de la muerte** que vient de terminer l'Espagnol Sebastien d'Arlo. Avec Victoria Vera, Martin Garrido et Salvador Sainz.

↓



Le film de Mark Lester, **Class 84,** a été saisi par la police de Zurich pour cause de brutalité excessive, après une seule représentation au cinéma. Ironiquement, le film est aisément disponible en video dans toute la Suisse, y compris Zurich !

Cinéma fantastique espagnol pas mort : la preuve en est la réalisation récente de **The Return of the Zombies** du spécialiste J.L. Merino qui met en scène des nécromanciens modernes sur qui les morts vont laisser aller leur vengeance. Eh bien non, pas du tout : il s'agit en fait du vieux **Les orgies macabres** (La Orgia de los Muertos) de 1971 présenté par les distributeurs comme un nouveau film !

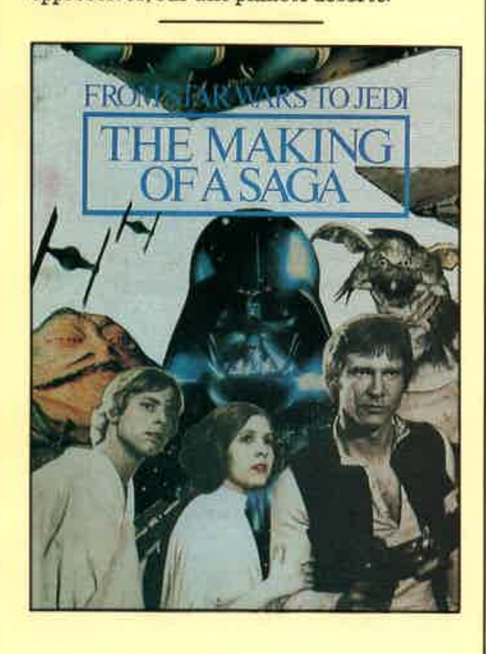
Il est question d'une série télévisée (aux USA) d'après **La Guerre du Feu** de J.J. Annaud. Le producteur Mike Gruskoff est actuellement en pourparlers avec la compagnie CBS.

Alors que **Nostalgia** sort enfin sur nos écrans, le tournage du nouveau film d'Andrei Tarkovsky **(Solaris, Stalker)** débutera en mars prochain. Intitulé **The Sacrifice,** il narrera l'histoire d'un homme qui, confronté avec les nouvelles d'une guerre atomique imminente, est prêt à tout offrir à Dieu pour qu'il empêche l'holocauste. Avec Erland Josephson.

Une nouvelle production qui a l'air assez originale, c'est **Neon Maniacs,** qui met en vedette le célèbre Golden Gate Bridge sous lequel de jeunes tueurs se sont installés. Scénario de Mark Patrick Carducci et mise en scène de Joseph Mangine. Celui-ci est plus connu pour son travail de photographe sur des films comme **Alligator, Alone in the Dark, La nuit des vers géants, l'Epée sauvage.**

La pré-production du nouveau film de David Bowie se poursuit. D'après les bruits qui courent, ce devrait être teinté de SF, voire de fantastique...

Le casting de **2084** de Roger Christian sera pour une bonne part d'origine australienne ainsi que les décors naturels du film. La Suède avait d'abord été envisagée pour cette production attendue qui narre le combat d'un groupe de rebelles contre les autorités oppressives, sur une planète déserte.



Impulse est un thriller signé Graham Baker. Suite à un tremblement de terre, les habitants d'une petite ville des USA sont soudain saisis d'une force inconnue qui les pousse à se comporter dangereusement, sans aucun frein à leurs passions, leurs phantasmes et leurs hantises.

↓



Subway le nouveau film du « wonder boy » français, Luc Besson **Le dernier combat,** se tourne actuellement à Paris.
La distribution comprend : Isabelle Adjani, Christophe Lambert, jean Reno, Jean Bouise, Michel Galabru et Richard Bohringer.
C. Lambert interprète un jeune punk qui tente de se cacher au sein d'une micro civilisation dans le métro, alors qu'il a dérobé des papiers importants au père d'Adjani.
La musique de ce thriller dingue a été confiée à Eric Sera, auteur de la musique du **Dernier combat.**
Le film se tourne dans le secret (style « Blue Harvest », pour **Le retour du Jedi**), la sortie est prévue pour le mois de mars.

Du nouveau du côté du fanzinat avec la parution de **La gazette de Harry Morgan.** Si vous attachez davantage d'importance au texte (et au bon) qu'aux illustrations, c'est tout à fait le canard qui va vous brancher. Au sommaire : Critique de la critique : Les cahiers du cinéma 81-84. D'heurts tu as ri : à propos de **l'Inspecteur Harry.** Les limbes intermittentes : Sartre, Eisenstein. Assez musclé du côté de la pensarde mais très intéressant de toute façon. Pas de prix d'indiqué mais on se renseigne auprès de Harry Morgan, 13, rue de France, 67460 Souffelweyersheim (j'espère qu'il restera assez d'encre pour imprimer tout ça).

Julia Saly (voir photo) est l'héroïne du dernier film de Paul Naschy, **Operation Mantis.** Elle y incarne la reine Mantis qui règne sur une île science-fictionnelle où seuls les métiers d'art sont encore pratiqués. Le même Paul Naschy prépare d'ailleurs actuellement une nouvelle version des aventures du redoutable Fu-Manchu.

↓



Le 8e festival international de création en super 8 de Metz aura lieu les 24 et 25 novembre 1984.
Il y a des chances pour qu'on y voit certains des films présentés au Festival Super 8 fantastique de Paris en juillet dernier.
Renseignements : Claude Kunowitz, Festival Super 8, 34 En Fournirue, 57000 Metz.

Avis aux habitants de l'Est parisien, tous les mercredis de 20 h 30 à 22 h, sur Radio Rivage (91.4 Mhz), débarquent **Les rescapés du Futur,** entités Spatio-temporelles, venues sur terre pour parler de fantastique et de S.F.
Il est question d'actualité cinéma, B.D., magazines, maquillages, films Super 8 etc.
Tout cela est animé par Entité 2, Entité 3 et Super Entité 8. Du beau monde, quoi !

Thème fétiche des studios dans les années 60, l'espionnage désertait nos petits écrans depuis un bout de temps au bénéfice de super-flics en pattes d'éléphants. Merci la FOX : **Cover Up** allie poursuites, espions



fourbes et jolis petits lots, le tout se déroulant dans les milieux de la mode internationale. Ce sera une nouvelle fois l'occasion de voir la Tour Eiffel (Stock shot numéro 45/678) et des traîtres à l'accent français, tout cela baignant dans un éclairage très glamour. Viva.

On a reçu les deux derniers numéros de **Ténèbres.** Mine de rien ce petit fanzine, né il y a quelque quatre ans, en arrive tout de même à son no 13. C'est nostalgique à souhait (le 12 : hommage à Nathan Juran, le 13 : spécial jack Arnold), très bon public et d'une lecture ultra-facile. Chaque exemplaire (20 F) se commande à Eric Escofier, 19, rue Beaumont 06300 Nice. C'est également à cette adresse que vous pourrez obtenir des renseignements au sujet d'un prochain festival du super 8 fantastique qui se déroulera à Nice (au cinéma Méli-mélo) les samedi et dimanche 19 et 20 janvier 85. Inscriptions et films sont vivement attendus.

Pour les suisses (et les autres) amateurs de **Star Wars,** une bonne adresse à noter : Le **Star Wars Fan Club** de Lausanne. Entre-Bois 44, 1018 Lausanne Suisse. Allez-y de la part de Mad Movies, ils nous connaissent.

En décembre va se tenir le premier Festival mondial du film muet. Organisé par des inconditionnels du genre, du 5 au 10 décembre 1984. Y seront projetés toutes sortes de films, avec section « film fantastique », « film policier », « film à trucages ». Tous renseignements : Centro Studi Cinetelevisivi, Casella Postale 165, 47100 Forli (Italie).

Le justicier de la nuit des années 30, l'insaisissable **The shadow**, devrait prochainement se voir adapté au grand écran par Bob Zemeckis, le glorieux réalisateur de **A la poursuite du Diamant Vert**. Pourvu que l'esprit de la série soit conservé...

Sly Stallone comes back as **Rambo**! Commencé depuis le 10 septembre dans les forêts du Mexique, le tournage se poursuit sous la direction de George Pan Cosmatos (auteur de l'inédit **Of unknown origin**).

STAR TREK III

Star Trek IV en difficulté : devant le succès remporté par la réalisation de son collègue et néanmoins ami, L. Nimoy, William Shatner – alias l'amiral Kirk himself! – a demandé à la Paramount 3 millions de $ pour reprendre son rôle, tout en étant crédité comme réalisateur du quatrième film! Les producteurs s'arrachent les cheveux...

C'est le père de **La Guerre des étoiles** qui produira finalement **The dark crystal II** : eh oui, George Lucas sponsorise la nouvelle fresque merveilleuse de Jim Henson & Frank Oz...

Impossible d'y croire quand on l'a appris! Et pourtant! Antony Perkins va redevenir Norman Bates pour la troisième fois dans... **Psycho III**! Oui, c'est pas un canular : le tournage va débuter incessamment! Qu'en pense le grand Alfred?

Panique dans les salles de montage du **1984** de Michael Radford : quelques semaines avant la sortie officielle du film, les producteurs ont décidé de changer de bande-son au dernier moment! Et la sortie anglaise a dû avoir lieu le 14 octobre! Grosse angoisse...

Steven Spielberg devient-il fou de cinéma danois : Ma foi, on peut se le demander : il a demandé qu'on lui envoie d'urgence la cassette vidéo du film de Lars von Trier, **The element of crime**. Présenté à Cannes, le film y remporta un vif succès... Alors, après avoir conseillé habilement les monteurs de **L'Histoire sans fin**, Steven donnera-t-il un coup de pouce aux Danois? Maybe!

Wes Craven (**Last house on the left, I & II**) vient d'achever son **Nightmare on elm street**. Tourné entièrement à Los Angeles, le film comprend dans sa distribution définitive Ronee (**Nashville**), John Saxon (**Operation dragon**), et une jeune inconnue du nom de Heather Lagenkemp...

Les réalisateurs se mettent à jouer les acteurs! Après David Cronenberg, qui apparaît trente secondes dans le dernier film de John Landis, **Into the night,** c'est ce même Landis (honte à lui!) qui fait une « guest star » apparition dans le délirant **The Muppets take Manhattan**. On y retrouve aussi Elliot Gould et Liza Minelli...

Enorme succès sans précédent en Angleterre pour **The company of wolves** : depuis deux mois, le film bat toutes les recettes précédentes de l'industrie cinématographique british (et même les « James Bond » arggl)! On a du flair, ici...

Wim Wenders se met à la SF. Rendu fou par le désert australien (ben oui, lui aussi!), le réalisateur de **Paris, Texas** va commencer le tournage d'un film dont l'intrigue, fort bizarrement, ressemble à s'y méprendre à celle des **Mad Max**. Titre de production : **The end of the century**!

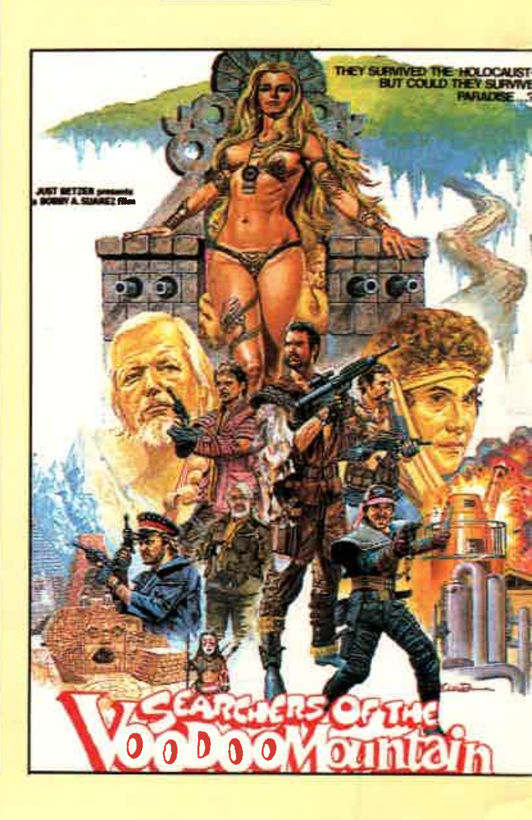
Malgré le manque de chaleur certain à l'accueil de ses deux **Hercule**, Luigi Cozzi contre-attaque! Et fort : il veut carrément diriger un « giallo artistique » dans la station balnéaire de Rimini (Adriatique) : on se permet de douter sournoisement du taux de véracité de ses déclarations (faites sous l'emprise de l'alcool!).

Début de pré-production du premier Video Horror Clip français! De glorieux inconnus, aidés quand même par la participation bénévole de gens comme Chris Tucker ou Mister Kanievska, se lancent à la poursuite de **Mister Hyde... incognito**. L'œuvre louche du côté des « Hammer films », avec une bande-son rock en prime! On devrait voir ça début 85...

Malgré l'insuccès relatif de sa dernière série en supermarionetton, **Terrahawks**, Gerry Anderson, le père de Lady Penelope, s'attelle déjà à un nouveau projet de science-fiction...

Brian Johnson, animateur génial (à qui l'on doit les effets de **Cosmos 1999, Alien**, et, tout récemment, de l'**Histoire sans fin**) prépare enfin activement son premier film fantastique. Ce dernier sera également produit par Dieter Geisler. Le thème en semble alléchant : dans un futur proche, les communications radios seraient remplacées par des communications « psy », à savoir parapsychologiques. Mais que se passerait-il si ces dernières fonctionnent mal?...

Le prochain film de Peter Weir, intitulé pour le moment **Witness** (témoin) plonge le beau Harrison Ford au sein d'un complot diabolique... Indiana Jones parviendra-t-il quand même à s'en sortir? Confidentiellement, je crois bien que oui...





↑ Une des actrices favorites d'Hitchcock, Tippi Hedren **(Les Oiseaux)** est de retour dans un des épisodes de la série de laurel TV **Tales from the Darkside.** Par ailleurs un de ces épisodes sera mis en scène par Tom Savini.

Le tenant du titre de **Santa Claus** dans la gigantesque production de 50 millions de dollars d'Y. Salkind et P. Spengler est Dudley Moore. Il sera entouré de Burgess Meredith et John Lithgow, et dans le rôle féminin principal de Judy Cornwell. Les trucages et maquettes ont été confiés aux spécialistes Roy Field et Derek Meddings et la photographie à Arthur Ibbetson **(The Bounty).**

Une sorte de sous-Mad Max, dont on ne vous avait pas encore parlé, c'est **Searchers of the Voodoo Mountain** de Bobby A. Suarez. Cent cinquante ans dans le futur, un groupe d'aventuriers effectue le dangereux périple avant de les mener vers une nouvelle terre promise ; après avoir été attaqués par des cannibales, ils sont capturés par des pygmées semblant indestructibles, et menés à un sinistre Jardin d'Éden : Voodoo Mountain, où vit une ancienne civilisation sous le règne de la reine Sheila. Celle-ci a acquis d'incroyables pouvoirs à partir d'un antique réacteur atomique qui charge son corps d'énergie nucléaire ! on a vu la bande-annonce à Cannes en mai dernier, et ça a l'air bien mauvais...

Enfin, enfin : le tournage du démentiel **Mad Max** a vraiment débuté en Australie fin septembre. Mais, pour avoir des infos précises sur le film c'est l'enfer : on sait toutefois qu'il devrait bien se dérouler longtemps après le second volet! George Miller est toujours au volant, mais seulement pour les scènes d'action...

L'heureux Neil Jordan, réalisateur du superbe **Company of wolves**, va bientôt récidiver dans le genre. Engagé par David Puttnam pour tourner son prochain film, Jordan bénéficiera cette fois d'une solide réputation en la matière!

La sortie du mythique **1984**, de Michael Radford (**Another time, another place**) décidera-t-elle les distributeurs à diffuser l'autre œuvre géante de notre époque, elle aussi adaptée récemment à l'écran, à savoir **Le meilleur des mondes**? Il paraîtrait que la mini-série tournée aux USA il y a quelques années est également un petit joyau du genre...

Le tournage de **A view to a kill** se poursuit tant bien que mal; le script se modifiant au gré du tournage, il devient ardu de connaître l'intrigue véritable du film. On sait toutefois qu'il y aura en bonne place : des sauts en parachute du haut de la Tour Eiffel, un système de pompage du pétrole révolutionnaire, une micro chips à récupérer, un 007 sur le retour. Bref, un curieux cocktail!

Les comic-books sont une intarissable source d'inspiration pour les scénaristes fatigués ; **Manimal,** par exemple : on prend une vieille série ringarde, **Dial « H » for Hero,** où un gamin se métamorphose en tout et rien, on actualise et on vieillit le héros. Résultat : série incolore, malgré de rares et belles scènes de transformation en aigle, panthère, etc. Diffusion sur FR 3.

Que les fanatiques de la Sága des Etoiles se frottent les mains : Canal Plus vient d'acheter **The Making of the saga** et **Classic créatures,** deux petits films consacrés à l'arrière du décor, petits cours sur la fabrication d'Ewoks, incrustations, etc. Instructif et joli.

Guettez le gros œil glauque qui meuble votre salon : on nous promet la diffusion de **Charlie Chan,** serial policier et excitant des années 40. Boris Karkoff, Bela Lugosi, César Romero, Lon Chaney Jr. Et Ray Milland sont jubilatoires en vilains crochus et sadiques. Warner Oland est C.C.

San HELVING

DE ROMERO A M. JACKSON :



Dècidément l'ami Ed n'a pas fini de nous étonner. Pas plus n'a-t-il l'intention de nous laisser souffler. A peine avions-nous le temps de sortir deux numéros que le talentueux maquilleur découvrert dans Mad Movies 30 participait à la création de 4 long-métrages, d'un épisodes TV, d'un vidéo-clip, d'un documentaire médical et de quelques pubs. Si nous ne devenons pas mensuel rapidement nous allons bintôt devoir parler d'Ed French dans tous les numéros.

Comme annoncé dans son entretien il a donc commencé par s'occuper de **Blood Bath,** pardon, **Complex.** Le premier titre était assez explicite, le second un peu plus ambitieux. Outre la référence à des titres comme **Psycho** ou **Deranged, Complex** fait également allusion au lieu où se déroule l'histoire : un complexe immobilier. Mais les producteurs n'ont pas voulu s'arrêter en si bon chemin et ont dépensé leur énergie créatrice à la recherche d'un troisième titre. Ed a proposé **The carving** (découpage de viande) puisque le film se déroule à l'époque de Thanksgiving (25 novembre, fête familiale américaine censée commémorer la réception des premiers pélerins sur le continent par l'offrande de dindes). **The carving** avait aussi un petit air de **The burning (Carnage)** psycho-killer movie de sinistre mémoire. Finalement, c'est **Slasher (tailladeur),** titre on ne peut plus explicite, qui a été retenu. mais le film n'est pas encore sorti ; il a le temps de se payer un 4ᵉ titre. Histoire d'embrouiller la rubrique « Notules lunaires » des revues de cinéma.

A l'origine le film devait mettre en scène une variété d'instruments meurtriers. Sur les conseils de l'avisé Ed French, seule la bonne vieille machette (celle d'Indy) fut retenue. A quoi bon se ruiner en accessoires. Un meurtre est cependant exécuté à l'aide d'une grosse fourchette à service, pour respecter la tradition de Thanksgiving. Il y a néanmoins déviation : ce n'est pas une dinde qui se fait piquer mais un pauvre gars qui passait dans le coin.

Le film a été tourné à Jacksonville, Floride, en mars 1984. il semblerait que John Grissmer, le metteur en scène, n'ait pas toujours été à la hauteur de sa tâche, ce qui permit à Ed French de diriger lui-même quelques scènes d'effets spéciaux. L'une d'elles ne manque pas de croustillant : on y voit un buveur de bière perdre sa main et sa cannette d'un coup de machette puis se faire fendiller le visage. Plus tard dans le film un protagoniste découvrira le corps, la tête penchée sur le bureau ; il fera accidentellement perdre au cadavre son équilibre et verra le crâne s'ouvrir en deux comme une pastèque ! Gloups ! Comme autres joyeusetés une fille est cou-



Le faux buste de SLASHER et la vrai tête qui vient s'y raccorder. En haut : un démon de TRICK OR TREAT.



ED FRENCH STRIKES AGAIN !





pée en 2 alors qu'elle coure, Ed French, fidèle a son habitude de jouer un petit rôle, est décapité et une femme prend la machette en plein cœur. Pour ce dernier effet Ed a construit un buste entier sur lequel l'actrice pouvait poser la tête et dans lequel était planté la machette. Dans la scène la machette est arrachée du corps, prouvant ainsi qu'il s'agit d'une machette entière et non simplement d'un petit manche en caoutchouc collé dans la poitrine. L'effet est saisissant (d'autant plus que l'actrice bouge légèrement la tête) et est similaire à celui de la poche-estomac de james Woods dans **Vidéodrome.**

Pour se remettre de ces sanglantes émotions et peut-être prouver qu'il n'est pas mentalement malade, Ed French a ensuite travaillé sur un film destiné à des étudiants en médecine et tourné en vidéo. Il a maquillé les doigts d'une comédienne censée avoir de l'arthrite. Ed French est content du résultat et considére même ce travail, difficile par sa subtilité, comme ce qu'il a jamais fait de mieux.

En mai Ed a été contacté par une maison de joaillerie qui fabriquait un catalogue fondé sur des scènes de films connus. On lui a demandé de construire une tête de King Kong. Il s'est donc exécuté en s'inspirant directement du gorille de Willis O'Brien. La photo finale montre le célèbre animal louchant sur des bijoux, de la fenêtre d'un gratte-ciel.

A la même époque Ed French a assisté son collègue de **Chud** et **Alphabet city,** Matt Vogel, sur le tournage d'un « quickie » (film fait à la va vite) intitulé **Bad Girl's Dormitory,** sorte de prisons de femmes dirigé par un nommé Joe Gage. En fait rien d'excitant. Il a travaillé quelques jours sur les maquillages tandis que Vogel s'occupait des effets pyrotechniques et explosions diverses.

Quand le maquilleur de **Trick or treat** (Cf MM 30) apprit que Laurel Entertainment entreprenait la production d'une douzaine d'épisodes pour la série TV **Tales from the dark side,** il ne se contenta pas

Les trois photos : SLASHER. Ci-dessus, après un sérieux coup de machette la crâne va s'ouvrir en deux ! En dessous : autre victime de la machette-surprise.



de se réjouir de la nouvelle mais espéra bien travailler sur la série. En effet l'un des rêves d'Ed French a toujours été de travailler comme maquilleur attitré d'une série TV style **The Outer Limits** ou **The Twilight Zone.** Sa déception ne vint pas du fait qu'il n'allait travailler que sur un épisode mais plutôt de celui que seuls 3 épisodes sur 11 allaient avoir besoin d'effets spéciaux de maquillage. L'un d'eux étant orchestré par Tom Savini. il semblerait en effet que **Tales from the dark** side s'éloigne de l'épisode-pilote diffusé l'automne dernier et cela semble curieux quand on sait qu'un « pilote » est fait pour donner une idée de ce que sera la suite.

L'épisode sur lequel a travaillé Ed French s'intitule **A case of the stubborns** d'aprés une nouvelle de Robert Bloch. Cela se passe dans les années 30 : une mére et son fils prennent leur petit déjeuner tandis que le grand-père repose, mort, au premier étage. Il s'est éteint la veille. Tout à coup le voilà qui descend déjeuner tout naturellement. Sa fille et son petit-fils prennent la chose très calmement et lui expliquent qu'il devrait être mort. mais le grand-père refuse de se laisser convaincre. Cependant il décrépit à vue d'œil.

A la fin du film le petit-fils trouvera un moyen assez macabre de convaincre son grand-père qu'il a intérêt à rejoindre le monde des défunts. Le travail de maquillage a donc principalement consisté à créer 4 étapes de détérioration du grand-père joué par Eddie Bracken. Le film a été tourné début juin à New York par Jerry Smith, un réalisateur de pubs et de films industriels. Le charme du court-métrage réside dans son humour « understatement » et dans le personnage du grand-père qui fait un zombi tout à fait sympathique. Un





A gauche : Ed French décapité pour le besoins de SLASHER. Ci-dessus et les deux photos de la page ci-contre : CASE OF THE STUBBORNS, les trois étapes de décomposition.

peu comme Jack dans **Le loup-garou de Londres.** Seule la fin du film est un peu crue, surtout pour la télévision ; à tel point qu'Ed French a été rappelé pour la retourner d'une façon plus discrète.
Il fut contacté plus tard pour le 3ᵉ des épisodes à comporter des effets de maquillage mais n'a pu s'en occuper pour cause d'activité sur **The Stuff.** Ed French ne désespère cependant pas de travailler sur une série TV. Il a entendu dire que Spielberg était en train d'en préparer une et espére bien être contacté.
Fin juin Ed a construit le mannequin d'un jeune garçon décédé dont le corps brûle par accident. Et cela pour un film de Roberta Friedman, **Earl King.** Friedman a travaillé comme producteur sur **Alphabet City.** Depuis 2-3 ans elle tourne par ci-par là (c'est-à-dire dès qu'elle trouve de l'argent) des petits bouts d'un film consacré à l'interprétation des écrits de Freud (!).
Puis en juillet 84 Ed French s'est occupé des effets spéciaux du dernier film très attendu de Larry Cohen (Cf MM 31), une comédie fantastique intitulée **The Stuff.** The Stuff est un dessert mondial et délicieux, une sorte de yogourt qui prend possession des gens qui le consomment. Si fait que la terre se voit petit à petit possédé par cet aliment extraterrestre. Style **L'invasion des profana-**

Les deux photos et page suivante : THE STUFF. La mécanique de base du chien va être introduite dans le masque de latex sur lequel Ed French appliquera le pelage.









teurs de sépulture. Un agent du gouvernement, Michael Moriarty **(Q/Epouvante sur New York)** et le propriétaire d'une usine de biscuits, Garett Morris **(Saturday Night Live)** s'attaquent au aml.

L'un des principaux effets créés par French montre un chien ouvrant grand sa gueule pour en faire sortir le « machin » et le projeter sur Moriarty. Ed a construit pour cela un faux chien muni d'une gueule mécanique. C'est la première fois qu'il utilise la mécanique dans ses effets et il semble s'en être excellemment tiré.

Pas de doute qu'il est mûr pour un **Vidéodrome 2.**

Il n'allait pas en rester là. Au lieu de partir en vacances il se mit à travailler sur un vidéo-clip et pas n'importe lequel : **Torture** des Jackson, suivant ainsi les traces de Rick Baker. Le clip est cependant bien différent de **Thriller**. Il contient des tonnes d'effets spéciaux en tout genre : optiques, maquillages, animation (les squelettes qui dansent le break sont à voir toutes affaires cessantes). Ed French s'est bien entendu exclusivement occupé des maquillages et principalement du sien propre puisqu'il joue une sorte de fantôme de l'opéra. Son masque « à la Picasso » (Cf MM 30) fait également une apparition mais si vous clignez des yeux en regardant le clip vous risquez de la louper. Il faut dire que le montage est plutôt nerveux.



Les chanteurs sans visage du vidéo-clip TORTURE



Pause. Ed French a un gros coup en vue mais pour l'instant il se repose. Méritoirement. Il a été récemment contacté par Tom Savini qui lui a demandé tout ce qu'il avait de disponible en matière de bras coupés, jambes arrachées, etc. car le compère de Romero a, parait-il, besoin d'une quantité phénoménale de tripes pour **Day of the dead.** Tom Savini a d'ailleurs l'intention de s'adresser à Smith, Baker, Winston etc. pour satisfaire le script de Romero.

A la rubrique « remerciements » de **Day of the dead** il risque d'y avoir la plus belle brochette de maquilleurs jamais vue sur un générique.

Yves-Marie LE BESCOND.

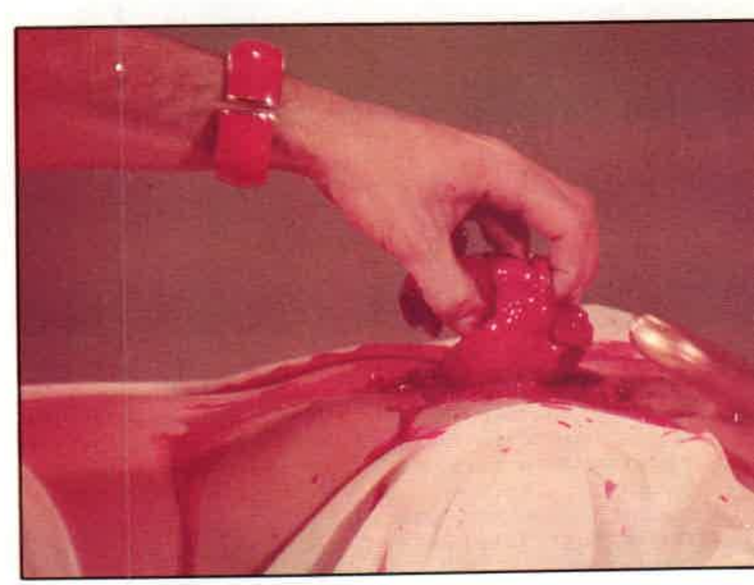
entretien avec

HERSCHELL GORDON LEWIS

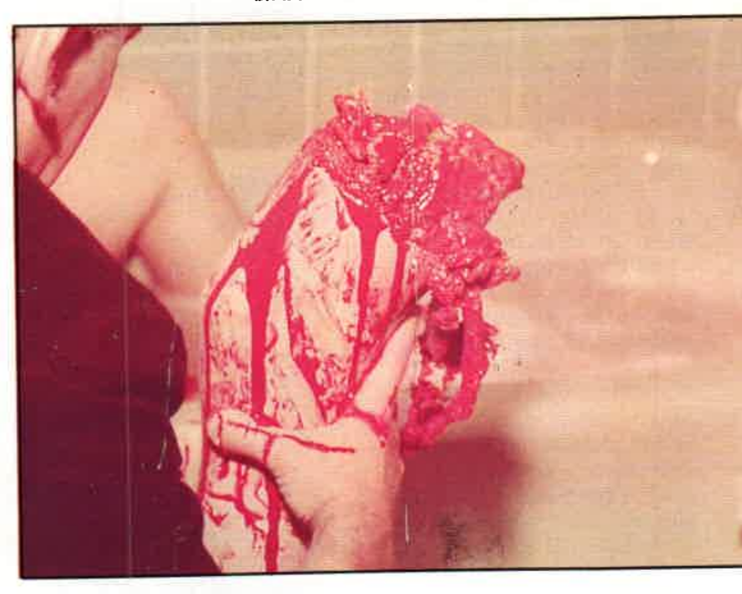
Deux mille maniaques, Blood feast, Gore gore girls, Wizard of gore, Color me blood red, Monster a go-go, A taste of blood *n'évoquent pas la production « gore » de cet hiver mais nous renvoient plutôt aux origines du genre, lorsque les sixties se décrassaient péniblement d'un conformisme bon chic bon genre. Russ Meyer d'un côté (l'érotisme), Hershell Gordon Lewis de l'autre (l'horreur); pour les deux cinéastes un même combat : le souci de secouer le spectateur, de lui étaler des phantasmes encore jamais visualisés sur un écran, de lui éclabousser les yeux. Même pratique de distanciation par l'humour des situations, l'arbitraire de la caricature des personnages, la surréalité à la croisée des chemins du mauvais goût et de l'outrance épatebourgeois. C'est à la limite de la nullité mais ça déménage à mort et on s'écroule de rire toutes les deux séquences.*

Une école à redécouvrir et où devait puiser une génération de jeunes réalisateurs. La sortie vidéo de deux œuvres du maître, **Deux mille maniaques** *et* **Blood feast,** *nous fournit l'opportunité de rappeler qui était H.G. Lewis et ce qu'il représenta en son temps pour l'amateur d'horreur et de fantastique.*

Jean-Pierre PUTTERS



Les deux photos : BLOOD FEAST.
En bas : GORE GORE GIRLS.



M.M. : Quel effet cela vous fait-il d'être connu comme « le père du Gore »?

H.G.L. : J'en suis ravi. J'aime cette appellation. Je suppose qu'il existe des moyens plus traditionnels pour être célèbre dans le monde du cinéma mais je suis flatté et honoré, je ne connais personne d'autre capable d'avoir un impact sur cette industrie en disposant de budgets aussi réduits que les miens. Et chaque fois que je vois un film d'horreur contemporain, je remarque une relation entre ce film et un de mes premiers films.

M.M. : A la sortie de **Blood Feast** *vous attendiez-vous à la réaction positive du public?*

H.G.L. : Oui, je savais que le public réagirait à ce film. Je savais que le film comportait des éléments spectaculaires encore jamais vus à l'écran. Par contre je n'avais pas prévu que le film donnerait un tel essor à tout un genre qui n'existait pas auparavant, c'est étrange.

M.M. : Pourquoi, parmi tous vos films, **Two Thousand Maniacs** *et* **A Taste of Blood** *sont-ils vos préférés?*

H.G.L. : Je suis heureux que vous le sachiez. Ma réponse est plus simple que votre question. La réponse est que ces films sont bien interprétés, d'une manière crédible. Pour ces deux films, nous ne nous contentons pas de voir défiler des images devant la caméra. J'aimais l'interprétation de **Two Thousand Maniacs,** que l'on considère comme mon second film de gore, et le premier à posséder un véritable script.

Je pense que nous nous en sommes biens tirés parce que nous ne disposions pas d'un budget beaucoup plus élevé que pour **Blood Feast**. Avec **A taste of blood** j'avais un film joué par des acteurs universellement professionnels, et je dois admettre que je n'en avais pas l'habitude. J'avais aussi de bons endroits de tournage et une excellente collaboration avec les gens des endroits où nous filmions, comme les bassins avec le bateau où un grand cercueil entrait et sortait.

A taste of blood dure deux heures, c'est le plus long de tous mes films. Je ne pouvais pas me décider à le recouper, et je ne pense pas que le film souffre de sa longueur car il y a une grande harmonie entre l'action et l'interprétation. Et le montage est bon.

M.M. : Parmi tous les films que vous avez réalisés **Color Me Blood Red** *est celui que vous aimez le moins, pourquoi?*

H.G.L. : Pour deux raisons; premièrement le découpage de ce film est exécrable. Je dis peut-être cela par esprit de concurrence, parce que je n'ai rien à voir avec le découpage de **Color Me Blood Red.**

L'histoire d'un film étant ce qu'elle est, il n'y a pas grand chose de secret, comme vous devez le savoir. Dave Friedman et moi, nous avons poursuivi notre associé Stan Kolhberg pour détournement de fonds. C'était après le tournage de **Color Me**





Blood Red, mais avant le montage de ce film.
Par la suite, Dave s'installa avec Kolhberg, partit pour la Californie et avant son départ, confia le montage de **Color Me Blood Red** à un monteur de films publicitaires qui traite le film comme s'il s'agissait d'un film industriel, sans aucun éclat, et pour couronner le tout, on y ajouta une musique complètement stupide, le genre de musique que vous mettriez sur « l'histoire des bulbes de tulipes ». De la musique en boîte, sans aucun caractère. Le film tel qu'il avait été tourné avait toutes ses chances, d'après moi, parce que c'était le premier film qui n'avait aucun sens de l'humour. Le tournage était bien plus réussi que le montage.

M.M. : Avez-vous produit un film de science-fiction obscur, intitulé **Monster a go-go** *sous le nom de Sheldon Seymour?*
H.G.L. : Oui et non. **Monster a go-go** est un film produit par un homme appelé Bill Rebane, sous le titre **Terreur à Halfday.** Halfday (demi-jour) est une petite ville au Nord Ouest de Chicago. Rebane n'arrivait pas à terminer ce film, en éclatant noir et blanc. Je l'ai acheté. Il avait utilisé 24 km de films et j'ai continué. Il n'y avait pas assez pour faire un grand film.
L'histoire de ce film est assez connue. J'ai tourné 30 mètres de gros plans montrant des mains, des télégrammes, des pieds qui marchaient et qui se traînaient, des gens qui entraient dans leur voiture ou en sortaient, juste pour relier les passages du film entre eux. Ce film était impossible et nous ne pouvions pas le sortir sous un titre comportant le mot « terreur ». Aussi étrange que cela puisse paraître à ceux qui savent que nous réalisons des films à petit budget, nous avions une certaine intégrité. Et nous avions certainement une intégrité de titre. Nous n'avions aucune raison de désigner de « terreur » un film dont la seule terreur résidait dans le fait d'être obligé de le regarder c'est pourquoi nous en avons fait une satire, ce que le film devait être au départ, mais nous le savions pas. Nous l'avons appelé **Monster a go-go.** Je n'avais nullement l'intention de signer cela de mon vrai nom, et j'ai utilisé le nom de Sheldon Seymour.

M.M. : De nombreux cinéphiles citent la mauvaise interprétation des acteurs comme étant l'une des principales faiblesses de vos films. Lors de votre conférence vous m'avez dit que les acteurs étaient selon vous, comme du papier toilette que l'on jette après usage. Malgré cette affirmation, ne croyez-vous pas que des acteurs connus pourraient rendre vos films meilleurs?
H.G.L. : Si, certainement. Mais je n'utiliserais pas le terme « d'acteurs connus », je parlerais plutôt d'acteurs professionnels. En effet, de nombreux acteurs célèbres n'ont aucun professionnalisme. Personne n'a jamais prétendu que Marilyn Monroe savait jouer. Les films dans lesquels j'ai utilisé de bons acteurs, comme par exemple **Two Thousand Maniacs** et **A Taste of Blood** sont meilleurs que les autres. Je ne suis pas d'accord pour dire que tous nos films sont mal joués. Certains sont très bien joués, comme **Moonshine Mountain**, ainsi que **Year of the Yahoo** avec Claude King.
L'explication de ces échecs est que ces films sont mal exploités. C'est une décision que quelqu'un doit prendre. On ne parlera jamais de la bonne ou de la mauvaise interprétation de films comme **La Guerre des Etoiles** ou **Le Retour du Jedi**. L'interprétation n'entre pas en considération. Cette fille, la fille d'Eddie Fisher, je ne me souviens pas de son prénom (Carrie Fisher), elle est la vedette de toute la trilogie de **Star Wars.** Qui pourrait dire qu'elle est une actrice? elle n'est qu'un véhicule. Elle a simplement la chance, comme tous les autres acteurs de ces films, d'être entourée d'effets spéciaux aussi coûteux que spectaculaires. Je n'ai jamais disposé de tels effets spéciaux, mes acteurs ne devaient donc compter que sur eux-mêmes.

M.M. : J'ai entendu dire que vous aviez joué un petit rôle dans **A Taste of Blood**. *Est-ce vrai, ou est-ce seulement une rumeur?*
H.G.L. : C'est vrai. Il y a une scène dans laquelle un marin Cockney doit dire « Bonsoir, mon vieux, ce n'est pas une nuit à être dehors ». Et j'ai trouvé un anglais typique qui était capable d'imiter l'accent cockney. Et il avait une grosse moustache. Lui et moi étions les seuls à prononcer la phrase avec l'accent voulu. Eh bien, comme cela arrive souvent, il a décidé qu'il n'avait pas besoin de 50 dollars ou de la somme, quelle qu'elle soit, que nous lui offrions, et il ne s'est pas montré au tournage. J'avais un bateau et la scène devait être tournée en deux heures. Dans le monde merveilleux où on « fait aller », et c'est un aspect des tournages à bon marché, il y a deux règles. La première est de ne pas paniquer, et la seconde est : si quelque chose ne marche absolument pas, il faut essayer autre chose. Et c'est ce que nous avons fait. Je ne connaissais personne, dans les environs immédiats, capable d'imiter l'accent cockney, alors je l'ai fait moi-même. Un des membres de l'équipe qui avait de très longs cheveux, a gentiment coupé une mèche pour me faire une moustache. Je me suis mis une casquette sur la tête et j'ai joué le rôle. Je n'ai pas fait cela pour être un second Hitchcock mais simplement parce que l'acteur choisi n'était pas là.

M.M. : Il y a une autre rumeur à propos d'un album qu'on aurait sorti dans le Sud, et dans lequel on vous entendrait jouer au banjo le thème de **Two Thousand Maniacs**. *Existe-t-il vraiment un tel album sur le marché?*
H.G.L. : Non, il n'y en a pas. Nous avons fait un enregistre-

De haut en bas : DEUX MILLE MANIAQUES, SCUM OF THE EARTH et DEUX MILLE MANIAQUES.



ment. Paul Champion jouait du banjo, c'était un très bon joueur. C'était ma voix que l'on entendait sur cet enregistrement de **Two Thousand Maniacs,** ainsi que sur le thème musical d'ouverture du film, mais je ne jouait pas du banjo. Je crois que cette légende vient en partie d'une aventure qui m'est arrivée pendant le tournage de **This Suff'll Kill Ya** à Oklahoma city. Un homme appelé Bill Mays, qui tenait un dancing de Country et Western, m'a invité à y passer une soirée. Pour m'amuser, je me suis levé, j'ai pris une guitare, et j'ai commencé à chanter suivant une vieille technique qui consiste en une série de bruits de respiration, un art presque oublié mais auquel j'excelle. J'ai passé presque 20 minutes sur scène à jouer de la guitare et à chanter des chansons étranges que j'avais écrites pour divers films. Il m'a enregistré, et je n'ai aucune idée de ce que cet enregistrement est devenu par la suite. J'aimerais en posséder un exemplaire.
Mais je pense que l'enregistrement de **Two Thousand Maniacs** s'est, lui aussi, perdu dans la nature.

M.M. : Dans le film **Moonshine Mountain** *quelques scènes de gore ont été supprimées parce que le film était projeté devant un public familial. Que montraient ces scènes?*

H.G.L. : J'ai d'abord supprimé une scène lors de ce qu'on appelle la Première Mondiale (nous avons eu 9 premières mondiales pour **Moonshine Mountain** dans différents lieux, mais la première projection officielle eut lieu à Charlotte, en Caroline du Nord). Cette scène montrait un homme, un géant d'environ 2 mètres 10, pesant environ 150 kilos. Il empoignait deux agents fédéraux, entrechoquait leur tête et les piétinait à mort avec ses grosses chaussures à clous. Nous avons utilisé une chemise rembourrée de côtes de porc et autres accessoires. La chaussure écrasait la chemise, nous avions ouvert les boutons de façon à ce qu'ils explosent dans un effet étrange.

C'était l'un de nos meilleurs effets gore mais je pense qu'il n'avait pas sa place dans **Moonshine Mountain** qui n'était pas vraiment un film de gore. Lorsque j'ai vu ces foules d'enfants entrer dans le cinéma, j'ai pensé qu'il valait mieux supprimer la scène que d'avoir une bande de parents furieux, se demandant pourquoi ils avaient amené leurs enfants. Ayant monté le film moi-même, je savais exactement où la scène se trouvait. On doit garder la confiance de son public, et aucune publicité ne les avait laissé supposer qu'ils allaient voir une scène pareille.





Haut : COLOR ME BLOOD RED. Les deux autres photos : BLOOD FEAST.



M.M. : La plupart de vos films sont surtout sortis dans le sud du pays. Dans quelle mesure avez-vous l'impression que le public réagit différemment selon que l'on se trouve au Nord ou au Sud?

H.G.L. : Premièrement, j'ai réalisé de nombreux films se déroulant dans les montagnes et ces films sont généralement bien accueillis dans le Sud. J'ai aussi eu l'impression que les gens du Nord, et je parle de dizaines de millions de gens, étaient plus que ceux du Sud à la merci des critiques dans les journaux des grandes villes. Les gens du Sud, du moins à cette époque, avaient une opinion personnelle sur un film.
Nous ne tournions pas de films dans le style **Radiocity Music Hall**, c'était un style tout différent, et ça me plaisait beaucoup. C'est vrai qu'avec un film comme **She Devils on Wheels**, nous avions droit à 35 salles de cinéma à Chicago mais c'était rare. Et même lorsque notre film sortait dans 35 salles, ce n'était jamais dans des salles importantes. Comme nous étions des cinéastes indépendants, nous connaissions cette différence géographique entre le Nord et le Sud. Si cela ne tenait qu'à moi, je préfère les petites villes du Sud, où les gens ont des réactions personnelles, où ils réagissent seulement d'après le degré de plaisir qu'ils ont éprouvé à voir le film.

M. M. : A l'époque où vous tourniez des films, lisiez-vous les critiques? Si elles étaient négatives, quel effet cela vous faisait-il?

H.G.L. : Je lis toutes les critiques que je peux trouver. Cela m'affectait si la critique concernait un défaut que je pouvais éviter la prochaine fois. Beaucoup de gens aiment penser que la popularité d'un film s'oppose à sa critique, ce n'est pas le cas du tout. Nous avons eu des critiques négatives, c'est vrai. Mais Francis Ford Coppola aussi. Nous n'avons jamais connu de critiques aussi dévastatrices que **Heavens Gate** qui a coûté, combien déjà? 37 millions de dollars?
Lorsqu'une critique dénonçait quelque chose que je pouvais changer, j'en tenais compte, très sérieusement. On ne peut pas travailler dans le vide, et un cinéaste ne doit pas, ou plutôt ne devrait pas, parce que cela se fait tout le temps, jouer à Dieu et dire « Tant pis pour le public !, moi, je sais tout ».
Ce n'est pas vrai, je ne sais pas tout. Je n'étais pas infaillible à l'époque et je ne le serai probablement jamais. Disons plutôt que je sais instinctivement, et aussi d'après l'étude du marché, ce qui va plaire au public. Souvent, les critiques négatives accusaient surtout le côté sombre de nos films, alors que c'est exactement ce que nous voulions faire. Dans un sens, nos films marchaient mieux parce que les critiques attiraient l'attention sur l'aspect « Gore », et c'est exactement ce que nous faisions. C'est pourquoi je suis très fier de répondre à votre toute première question, concernant ma réputation de « Père du Gore ». On n'avait encore jamais vu cela auparavant. Ce n'est pas comme si on ne savait pas quoi en faire. C'est une circonstance qui existe aujourd'hui.
Dans une certaine mesure, les gens ont peur de l'inconnu. Ils ont été choqués de voir sur l'écran des scènes qu'ils ne s'attendaient pas du tout à voir.

M.M. : Quel conseil donneriez-vous aux futurs cinéastes qui désirent percer dans l'industrie cinématographique ?

H.G.L. : Je crois que ce n'est pas à moi qu'il faut poser cette question, parce que j'ai l'impression qu'un jeune cinéaste débutant ne devrait pas tenir compte de ses fantaisies personnelles, mais plutôt faire des films que les cinémas accepteront de passer. Tourner des scènes qu'ils pourront exploiter, en termes de « futurs spectacles », ce que j'appelle les « futures atrocités », savoir ce qu'il faut montrer à la T.V. pour attirer les gens au cinéma. Pendant toute la production, le cinéaste doit penser à se faire connaître comme un producteur qui a fait de l'argent pour ceux qui ont soutenu son film. Ce conseil ne s'applique pas au producteur qui finance lui-même son film et qui n'a pas pris 10 cents à une source étrangère. Mais quand on joue avec l'argent de quelqu'un d'autre, on doit avoir un certain respect pour le dollar américain, sans lequel il ne pourrait rien faire.



M.M. : A Chicago, vous avez tenu un endroit appelé le « Bloodshed Théâtre » où on montrait des films, mais aussi des shows d'horreur sur scène. Qu'est-ce qui vous a donné cette idée ?

H.G.L. : Cet endroit était situé dans la vieille ville, dans la partie artistique de la ville. Il n'y avait pas de place en ville pour un autre cinéma. Je savais comment faire saigner quelqu'un au cou avec un couteau sans lui faire de mal. il était tout à fait logique d'avoir un autre genre de théâtre. Ce théâtre a eu un grand succès, même s'il ne contenait pas assez de sièges pour être rentable. Le succès a duré jusqu'au moment où nous avons eu des ennuis d'ordre ethnique dans la vieille ville. Cela nous a littéralement chassé de l'endroit, et d'autres gens aussi. Mais c'était une expérience courageuse. A l'époque, j'avais deux projecteurs incandescents Holmes, ce qui était parfait pour un petit écran, et nous disposions d'une salle de deux cents places. C'était amusant. Je n'y étais pas chaque soir mais ma loyale équipe y était. Nous avions toute une liste de gens qui désiraient faire le vampire sur scène. On arrêtait simplement les projecteurs et on les envoyaient éclairer la salle au hasard, dans le public. Les gens choisis s'amusaient à s'agresser les uns les autres, à enfoncer une hache dans la tête de leur voisin, puis, ils retournaient à leur place en riant, et on continuait le spectacle. Je pense qu'on pourrait utiliser un de ces théâtre de nos jours.



M.M. : D'après ce que j'ai lu, vous avez accepté de diriger **Blood Feast II.** *En avez-vous déjà commencé la production ?*

H.G.L. : Non, pas encore, et je n'ai pas encore accepté de le faire non plus. J'ai un profond respect pour Jimmy Moslon, qui possède les droits et qui est l'un des auteurs du script. Mais nous n'avons encore conclu aucun accord. Je ne suis pas tout à fait sûr que l'on fasse ce film un jour, mais je crois que c'est tout-à-fait possible. Mais en ce moment, faire un nouveau film n'est pas ma principale préoccupation. Aujourd'hui, jour de Halloween, est un jour idéal pour faire cette interview, mais je n'ai pas de film en vue, avec personne, pour le moment.

M.M. : A quel titre aimeriez-vous être cité dans les annales de l'histoire cinématographique ?

H.G.L. : Là, je n'ai pas le choix. On se souviendra de moi comme du « Père du Gore ». D'ailleurs de qui se souvient-on ? Combien de gens font-ils l'objet d'une vénération comme celle que l'on voue à D.W. Griffith ? Même lui, on l'attaque à cause de son film raciste Naissance d'une Nation. L'image de Hitchcock est aujourd'hui ternie.

Cecil B. De Mille était un tyran au sujet duquel les avis sont partagés, quant à ses véritables talents. Combien de géants y a-t-il sur terre ? Je suis tout à fait satisfait de la petite niche que je me suis creusée dans les annales de l'histoire du cinéma. Je suis heureux de voir que beaucoup me reconnaissent cette place, et suivent mes traces.

M.M. : Pour terminer cette interview quelle est votre réaction face à cette nouvelle popularité parmi les fans de films d'horreur ?

H.G.L. : Ma réaction en un mot : MERCI.

Entretien par Joe VANNICOLA

(traduction Gina Uccelatore)

De haut en bas : BLOOD FEAST, GORE GORE GIRLS. Ci-dessous, gauche : THE WIZARD OF GORE. Droite : A TASTE OF BLOOD.





PHENOMENA



Promesses optiques

Eté 1984 : **Phenomena,** le neuvième film de Dario Argento est une œuvre en pleine mutation. Alors qu'il n'en était qu'au stade de l'écriture, Daria Nicolodi, compagne et âme sœur du metteur en scène, nous confiait que jamais, depuis **Profondo Rosso,** la lecture du scénario ne lui avait procuré de tels frissons. Notre curiosité excitée mais non satisfaite, nous avons voulu, pour corroborer ses dires, nous rendre sur le tournage que nous avons assidûment suivi pas à pas, de jour comme de nuit, à Zürich comme à Rome. La « troupe française », puisque tel était notre surnom sur le tournage, était à l'affût du moindre indice permettant de reconstituer l'intrigue du film comme celle de sa création. Ses composantes : une jeune fille belle et innocente, Jennifer Corvino (Jennifer Connelly, déjà vue dans **Il était une fois en Amérique) ;** une vieille fille vêtue de noir, Miss Brückner (Daria Nicolodi), sous-directrice du pensionnat Wagner, le plus huppé de Zürich ; un entomologiste infirme (Donald Pleasence) et son chimpanzé ; un commissaire (Patrick Bauchau) dans la lignée du personnage incarné par Giuliano Gemma dans **Ténèbres ;** une myriade d'enfants, d'insectes (mouches, abeilles, papillons, lucioles, veuves noires) et de meurtres. A première vue, on jurerait un florilège de ses œuvres passées.

Mais quel est donc le fil d'Ariane de **Phenomena ?**

Jennifer, qui, comme tous les enfants de son âge n'est pas encore sortie du tunnel de l'imaginaire pour plonger dans celui du réel, possède le don de communiquer avec les insectes ; postulat tout à fait plausible puisque de nombreuses études ont montré que certains télépathes et schyzophrènes pouvaient « parler » aux insectes, recevoir ou donner de l'amour ou de la haine. C'est à vous, maintenant, d'imaginer la suite...

Quoiqu'il en soit, il est impossible de présager du devenir d'un film et aucune analyse ou enquête policière ne révèlera les rouages de la création tant il est vrai que toute histoire d'amour et de mort tient de la rencontre imprévisible de milliers d'atomes.

Nous pouvons, bien sûr, vous livrer certaines de ces rencontres : le monde du cinéma est petit et, pour se rendre sur le plateau de **Phenomena,** il nous fallait immanquablement passer par les décors, toujours debouts, d'**Il était une fois en Amérique.** Ainsi, ni Dario Argento, ni la jeune Jennifer Connelly, qui, tout deux, firent leurs premiers pas cinématographiques avec Sergio Leone, ne furent dépaysés... « Coupez ! » Trois, quatre prises, et la scène est dans la boîte. Argento aime tourner vite ; il préfère aussi tourner de nuit quand bien même la scène ne l'exige pas. Ce ne sont néanmoins que des détails sans grande incidence, des ombres chinoises sur un écran argenté.

Nous nous sommes donc adressés au premier intéressé... mais Argento lui-même semblait parfois embarrassé pour nous parler de son film. Nous comprenons bien qu'il n'est pas toujours facile d'évoquer un enfant qui n'est pas encore né.

Jean Cocteau écrivait, à propos d'**Orphée :** « J'ai toujours considéré le cinématographe comme un véhicule de poésie - un moyen unique de rendre objectif le subjectif, réel l'irréel - le discutable, indiscutable. Je ne raconte plus un phénomène, je le montre. Je le prouve. » Et il ajoutait : « Mais le vrai style d'un film, sa syntaxe, ce par quoi il nous dénonce, c'est le montage. »

En attendant la sortie de **Phenomena,** nous vous offrons ces quelques instantanés d'images et de conversations.

En attendant, prenez bien soin de vous si vous souhaitez, « avant de tomber dans le grand sommeil, entendre le cri du papillon. »

PHENOMENA

Distribution : D.A.C. & TITANUS.
Réalisation : Dario ARGENTO.
Directeur de la photographie : Romano ALBANI.
Montage : Franco FRATICELLI.
Musique : Mike Oldfield
Effets spéciaux : Sergio STIVALETTI, Maurizio GARRONNE, Luigi COZZI, les frères CORRIDORI.
Avec : Jennifer CONNELLY, Daria NICOLODI, Donald PLEASENCE, Dalila di LAZZARO, Fiore ARGENTO, Patrick BAUCHAU, Frederica MASTROIANI, Fiorenza TESSARI.
Tourné en extérieur à Zürich et Wildhaus (Suisse).
Intérieurs à Rome aux studios De Paolis.
Date de début de tournage : 18 juin 1984.
Date de fin : fin septembre 1984.
Date de sortie prévue en Italie : janvier 1985.

entretien avec
DARIO ARGENTO

J.P.A. : Pourquoi **Phenomena** *se passe-t-il à Zürich ?*

D.A. : Il y a deux ans, j'ai passé un mois à Zürich et cela m'a donné envie d'y faire un film car la Suisse a un aspect étrange. C'est un pays tranquille mais, sous cette tranquillité se cache quelque chose d'inquiétant, de plus troublant que dans d'autres pays. Zürich est une des villes les plus calmes du monde et, pourtant, c'est là où l'on compte le plus fort pourcentage de morts par héroïne. je trouve cette contradiction fascinante.

J.P.A. : C'est un peu comme la Suède, pays connu pour sa paix sociale mais dont le taux de suicide est le plus élevé d'Europe.

D.A. : Oui. J'ai fait **Phenomena** pour décrire l'émotion que j'ai ressentie durant mon séjour à Zürich ; j'aimerais la faire passer dans le film.

J.P.A. : Avec **Phenomena,** *tu sembles accorder une plus grande part aux effets spéciaux...*

D.A. : Oui, d'habitude ils sont peu nombreux, mais cette fois-ci, nous avons quatre équipes se consacrant entièrement aux effets spéciaux. Tout d'abord, nous avons Maurizio Garonne et Luigi Cozzi qui s'occupent des trucages ayant trait aux insectes. A ce sujet, je pense abandonner les insectes mécaniques car ils ont un corps si complexe qu'il devient presque impossible de les rendre crédibles. Ensuite, il y a le jeune Sergio Stivaletti qui a donné visage aux monstres du film ; il s'occupe essentiellement des effets plastiques. Les effets mécaniques : le feu, etc., dépendent des frères Corridori. Enfin, il ne faut pas oublier l'équipe chargée des effets spéciaux sous-marins.

J.P.A. : Quelle sera l'esthétique visuelle de **Phenomena ?** *Ressemblera-t-elle à la lumière blanche de* **Ténèbres ?**

D.A. : Non. Ce sera une lumière très contrastée, très noire et blanche qui rappellera celle de l'époque post-expressionniste. Dans les années 30 et début des années 40, les cinéastes allemands et italiens, Leni Riefenstahl par exemple, utilisaient une lumière qui s'inspirait de l'expressionnisme. Les jeux de lumières étaient les mêmes mais la solennité des ombres donnait aux corps et aux visages une sorte de puissance. C'est un style de lumière qui a fait école aux Etats-Unis - tu n'as qu'à voir **Cat People** de Tourneur - car beaucoup de cinéastes y ont émigré pendant la guerre. Je me suis souvenu des photos de mon oncle et de ma mère qui datent de cette même époque. Mon

oncle était un des photographes du régime fasciste, il faisait beaucoup de photos célébratives et cela est resté dans ma famille. Je m'en suis souvenu et j'ai tenté de rapporter cette façon de créer une lumière un peu différente, en jouant avec le noir et le blanc. Tu verras, c'est une lumière spéciale.

J.P.A. : Que penses-tu de l'émergence du vidéo-clip et de son influence sur le cinéma ?

D.A. : Je pense que les vidéo-clips sont influencés par le cinéma et non pas l'inverse. Le montage est différent mais c'est le minutage de trois à cinq minutes qui fait la différence en lui donnant un autre rythme. Je crois que les groupes ont besoin de l'image et tous sans exception - y compris ceux qui font les plus beaux vidéo-clips comme Ultra Vox - s'inspirent du cinéma. Les vidéo-clips sont les petits-fils du cinéma.

J.P.A. : Dans le même ordre d'idées, comment vois-tu la modernisation de **Métropolis** *par Giorgio Moroder ?*

D.A. : Magnifique ! **Métropolis** est peut-être le chef d'œuvre du cinéma mondial. Par conséquent, chaque opération sur le film lui est bénéfique. Je trouve l'expérience très intéressante et éprouve de l'admiration pour Moroder à qui il a fallu deux ans et un grand courage pour mener à bien ce travail.

J.P.A. : Comment as-tu rencontré les Goblin ?

D.A. : Je les ai rencontrés pour **Profondo Rosso.** Ils m'avaient envoyé une cassette enregistrée en Angleterre avec le groupe Yes à l'époque où Rick Wakeman en était le leader. J'ai trouvé la cassette très intéressante. Après avoir travaillé quelque temps avec Yes, ils sont revenus en Italie et notre collaboration s'est faite tout naturellement.

J.P.A. : Peux-tu nous parler de la musique de **Phenomena ?**

D.A. : Elle sera très importante. Ce sera la musique de la nature, du vent, des insectes, des pas et des grandes forêts en mouvement.

J.P.A. : Ta conception du cinéma a-t-elle changé depuis tes débuts en 1968 ?

D.A. : Non, je fais le cinéma exactement comme quand j'ai commencé. Seules mes responsabilités ont changé car mes films ont du succès, donc tout le monde veut les produire, les distribuer. On exige toujours plus de moi.

J.P.A. : Pourquoi as-tu fondé la D.A.C. (Dario Argento Company) ?

D.A. : Cela comporte plus de risques et j'aime ça. D'autre part, je veux faire un film qui respecte fidèlement mes idées sans l'intervention d'autres personnes. Ainsi, de la première idée jusqu'à la sortie dans les salles, tout est de moi. J'ai un contrôle complet sur le travail, sur les titres, sur tout.

*J.P.A. : Je me souviens que tu m'avais dit, sur le tournage d'***Inferno,** *que, pour toi, tourner était une période très fatigante, difficile. Or, sur* **Phenomena** *tu as l'air beaucoup plus détendu, plus heureux. Qu'est-ce qui a changé ?*

D.A. : Chaque film a une histoire différente. Quand je tournais **Inferno,** je me sentais personnellement plus impliqué que sur **Phenomena,** ce qui ne signifie pas que je préfère **Inferno.** Certains films sont plus fatigants ou plus faciles que d'autres mais je dois dire que **Phenomena** est le film qui jusqu'à présent m'a apporté le plus de félicité.

J.P.A. : Que représente pour toi l'étape du tournage ?

C'est un moment très important. il faut que je me souvienne de tout ce à quoi j'ai pensé en écrivant le scénario. Chaque jour, je me concerte pour me remettre exactement dans l'état d'esprit où j'étais quand j'ai écrit telle ou telle scène.

J.P.A. : Dans tes films, tu montres souvent des artistes, des marginaux. Te considères-tu comme un marginal ?

D.A. : Oui, je me reconnais dans tous les personnages de mes films. Ils sont véritablement autobiographiques. Toutefois, il ne s'agit pas de l'autobiographie classique qui raconte ta vie, tes actes, mais d'états d'âme plus profonds comme l'espoir, l'illusion, des choses de cet ordre.

J.P.A. : Tu as dis dans une interview que tu te sentais très proche du personnage de Jessica Harper dans **Suspiria,** *un peu moins proche de celui de Mc Closkey dans* **Inferno,** *et à l'opposé de celui de Tony Franciosa dans* **Ténèbres.** *Pourtant, il me semble que c'est bien celui qui te ressemble le plus...*



Ci-dessus : Séance de maquillage. Une luciole mécanique animée image par image.

D.A. : Extérieurement, oui, mais psychologiquement, je suis complètement différent de lui. Je me reconnais plus dans jennifer, la fille de **Phenomena,** auprès de laquelle je me sens plus frère.

J.P.A. : Le monde de l'enfance a toujours été omniprésent dans ton œuvre mais toujours de manière sous-jacente. Avec **Phenomena,** *il est au premier plan.*

D.A. : Je m'entends très bien avec les enfants. Ils n'ont pas le défaut d'avoir tourné avec de nombreux metteurs en scène qui leur donnent plein de vices alors ils sont très spontanés, très vrais avec encore beaucoup d'enthousiasme. Les acteurs qui jouent depuis dix, trente, quarante ans sont différents : ils se sont fait un style, deviennent des masques. Par contre, les enfants changent. Ils possèdent un monde incroyable fait de sincérité et de vérité. Quand les enfants font un film, ils ne jouent pas la scène, ils pensent qu'elle est réelle. Au contraire, l'acteur dit : « Oh, moi, je dois étudier. » Les enfants n'étudient pas : ils arrivent, font vraiment la scène, et ont vraiment peur. Pour eux, ce n'est pas un film mais la vie. Regarder l'enfant travailler est un spectacle incroyable.

J.P.A. : Verra-t-on beaucoup de sang dans **Phenomena ?**

D.A.: Non. Ce sera plutôt un film de terreur psychologique, un film sur la cruauté persistante.

Propos recueillis, à Zürich et à Rome,
par Jean-Paul AUBRY
Photos : Pascal COLAS



Il a promis de nous montrer ses créatures. **Gros plan.** Il, c'est Sergio Stivaletti, 26 ans, ancien étudiant en médecine ; inconnu encore il y a quelques mois, aujourd'hui responsable sur **Phenomena** des effets spéciaux plastiques, mais est-ce bien là le terme adéquat ? **Ellipse.** Nous voici chez lui, une grande bâtisse sombre aux plafonds vertigineux. Au fond d'une antique galerie, **(Clair-obscur)** on distingue une Sainte Vierge en sentinelle devant une chapelle. **Travelling avant.** Sur la droite, une porte ; derrière cette porte, un laboratoire alchimique : transmutation des visages et de la chair... C'est là aussi que se dessine le futur de **Phenomena...**

entretien avec SERGIO STIVALETTI

J.P.A. : Comment as-tu été amené à travailler sur **Phenomena ?**

S.S. : J'ai été contacté par Maurizio Garonne qui supervise les effets spéciaux relatifs aux animaux et aux insectes. Il me connaissait en tant que passionné d'effets spéciaux, toujours à la recherche de quelqu'un qui s'intéresserait à moi ; car, en Italie, il n'est pas facile de trouver un producteur disposé à te confier la charge des effets spéciaux. Quand Garonne a su qu'il allait travailler sur le prochain film de Dario Argento, il a mentionné mon nom et il a dit que j'étais peut-être capable de concevoir les effets dont il avait besoin. A la première réunion, j'ai expliqué en toute modestie quelle pourrait être ma contribution et comment je comptais réaliser les effets spéciaux, ce qui a tout de suite donné à Dario une certaine confiance en moi.

J.P.A. : Tu t'occupes essentiellement de l'élaboration des masques ?

S.S. : Oui, mais, au départ, on a fait appel à moi en pensant me confier uniquement la conception des cadavres en décomposition ! En fait, il y avait tant de choses qui m'intéres-





Moulage du monstre enfant (gauche) et tête du monstre père. Argento sur le tournage (bas).

saient qu'on a fini par me confier l'exécution des masques. J'avais déjà une certaine expérience des masques en latex. Malheureusement, ils sont peu employés en Italie car c'est un matériau très rare. De plus, il s'agit d'un procédé plutôt long et, comme le cinéma italien réduit sans cesse ses budgets et surtout ses temps de production, il sacrifie les effets spéciaux. Il n'est pas facile de trouver l'argent et le temps nécessaires pour les réaliser correctement.

J.P.A. : Quel a été ton apprentissage ?

S.S. : J'ai commencé par faire médecine car je voulais imiter le Docteur Frankenstein ! J'ai vite compris que, pour faire des monstres, il était plus facile de les reconstruire directement. Autrement, j'ai appris tout seul. Pourtant, j'ai longtemps cherché une école... Le problème est qu'il n'existe pas vraiment d'école chargée de l'enseignement des effets spéciaux en Italie à l'exception du Centro Esperimentale di Cinematografia qui est en perte de vitesse ces derniers temps. Elle n'admet que dix huit personnes tous les deux ans, et nous sommes si nombreux en Italie... Quand j'ai voulu m'y inscrire, je leur ai présenté un petit film en Super 8 inspiré de **La guerre des étoiles.** Je tiens à préciser que bien que je m'occupe de la majeure partie des effets plastiques de **Phenomena,** je m'intéresse en fait à tous les types d'effets spéciaux. Il existe en Italie une certaine confusion quant à la notion même d'effets spéciaux qui peuvent être mécaniques, plastiques ou optiques. J'espère un jour me spécialiser dans ces trois branches. Naturellement, il me faut acquérir l'expérience nécessaire. La branche dans laquelle il est le plus difficile d'apprendre est celle des effets optiques car on en fait peu. Par contre, il y a plus d'espace, de possibilités dans le domaine des effets plastiques et mécaniques.

J.P.A. : As-tu un maître ?

S.S. : En ce qui concerne les effets optiques, j'admire énormément Ray Harryhausen, car avant tout c'est un artisan. J'aime aussi les effets spéciaux de **La guerre des étoiles,** ceux de Douglas Trumbull. Je remarque que les effets spéciaux se sont beaucoup diversifiés ; ils ne sont plus le domaine exclusif d'une seule personne. Néanmoins, selon moi, la figure la plus intéressante reste Ray Harryhausen. on suit mieux la démarche du modèle, sa construction, ses mouvements, et même s'il fait des choses un peu dépassées, elles sont toujours belles, plus poétiques. Quant aux effets plastiques, j'admire les masques de Rick Baker. Un autre personnage digne d'intérêt est Phil Tipett à qui on doit la création des monstres du **Retour du Jedi.** J'aimerais lui ressembler car il n'a pas seulement imaginé les masques mais s'est aussi occupé de l'animation des monstres, image par image. Il était présent à tous les stades. Il me plairait d'être un metteur en scène ou un producteur pour pouvoir décider de la conception des monstres, de leur mode d'animation, artificiel ou non.

J.P.A. : Comment s'est passée la collaboration avec Dario ?

S.S. : Ça c'est très bien passé ; nous nous sommes appréciés mutuellement dans la mesure où il a trouvé en moi quelqu'un qui n'est pas buté sur une idée précise. Lui, de son côté, m'a laissé une grande marge de créativité. Il réussit, tout en étant exigeant, à donner libre cours à ta créativité.

J.P.A. : Peux-tu nous parler du masque de l'enfant ?

S.S. : Sa conception est très intéressante. A la première réunion, j'ai entendu Dario parler de cette créature étrange qui devait être le monstre du film. J'ai tout de suite pensé qu'il vallait mieux éviter le zombi de service ; éviter, et le réalisme et le fantastique excessifs, afin de respecter le climat du film qui est, en même temps, scientifique et fantastique. J'ai donc cherché quelque chose de biologique. Ayant fait médecine, je me suis souvenu d'une photo qui m'avait marqué dans un livre de biologie génétique. Il s'agissait d'un monstre véritable doté d'une déformation génétique terrible connue sous le nom de syndrome de Patau. J'ai donc dessiné une première esquisse de Patau. Il était si terrible qu'il m'a fallu le rendre un peu plus cinématographique. Je l'ai légèrement modifié tout en conservant ses traits essentiels. Toujours après avoir soumis l'idée à Dario, qui l'a accepté très volontiers, je suis passé au stade de la sculpture. A la vue du résultat final, nous avons décidé que Patau était la meilleure solution.

J.P.A. : Comment vois-tu l'avenir ?

S.S. : Alors que j'étais sur le point d'abandonner, me voici en train de travailler avec Dario Argento ! Il se peut que mon travail sur **Phenomena** m'ouvre une porte. Le fait même que nous soyons ici en train de parler représente beaucoup pour moi. Cela donne un sens à tant de choses que jusqu'à présent je n'avais pas eu. Quand tu n'es pas dans une école, tu te trouves dans une situation où tu as une certitude sur ce que tu veux faire, mais où tu n'as pas l'expérience nécessaire pour l'accomplir.

Propos recueillis, à Rome, par Jean-Paul AUBRY Photos : Pascal COLAS



Reportage réalisé par : Jean-Paul AUBRY, Pascal COLAS, Isabelle SIMON, Patrick DUMORTIER et Sylvain FABRE.



L'HISTOIRE SANS FIN

Le scénario de **L'histoire sans fin** est tiré du best-seller germanique **Die Unendliche Geschichte** de Michaël Ende, un vétéran dans le domaine du récit fantastique. A l'origine, c'est lui-même qui écrivit le script du film, condensant et adaptant la longueur de son roman pour en permettre une fidèle adaptation cinématographique. Mais à son insu, le matériau de base fût remanié par le réalisateur Wolfgang Petersen et un co-scénariste, si bien que Ende désapprouve le résultat final, estimant que le film tel qu'il a été conçu ne capture pas la substance de son roman, se contentant de reprendre quelques images, décors et personnages qui perdent de leur signification car sortis d'un contexte général bien plus approfondi dans l'histoire originale.

L'histoire sans fin, le, film nous invite à suivre la merveilleuse aventure d'un jeune écolier, Bastian (Barret Olivier), brimé par ses camarades et qui aime à se réfugier dans la lecture et le rêve. Ayant emprunté un vieux grimoire à son libraire, il va se cacher dans le grenier de l'école et se plonger dans l'étrange destinée du royaume de Fantasia, un monde qui n'existe que grâce à l'imaginaire et aux rêves collectifs de l'humanité, mais qui est en passe d'être absorbé par le Néant. En effet, cet univers féérique, concrétisé par les rêves des humains, se trouve peu à peu désintégré, l'homme ne sachant plus rêver. Bastian, au fur et à mesure qu'il poursuit sa lecture, va peu à peu s'incorporer et influer dans cette autre dimension et faire partie intégrante du destin de Fantasia en jouant le rôle de médiateur entre les deux univers. Sans le savoir, il est celui qui par son courage et son esprit peut sauver Fantasia. Son alter-ego dans la terre des rêves, c'est Atreyu (Noah Hathaway), un jeune guerrier chargé de trouver un remède à l'étrange maladie qui s'est emparée de l'impératrice Childlike, un mal qui n'est pas sans rapport avec la terrifiante progression du Néant... Autour du cou d'Atreyu est remis un pendentif représentant deux serpents entremêlés, le même symbole qui est incrusté dans la couverture du livre que parcourt avidement Bastian !

Fiche techniques : L'HISTOIRE SANS FIN (The neverending story). 1984. Allemagne. Scope Réal. : Wolfgang Petersen. Prod. : Bernd Eichinger & Dieter Geissler. Sc. : W Peters & Herman Weigel, d'après le roman de M. Ende. Prod. : Exec. : Mark Damon & John Hyde. Mus. : Klaus Doldinger & Giorgio Moroder. Ph. : Jost Vacano. Mont. : Jone Sietz Superv. eff. Tami Stronach (la petite impératrice). Filmé aux Bavaria Studios de Munich. Dolby stéréo. Dist. : Warner.

C'est la quête d'Atreyu pour trouver une solution au péril qui menace Fantasia, son impératrice et ses créatures, à laquelle nous sommes conviés. Retrouvons donc les yeux de notre enfance et suivons le périple du jeune guerrier dans les contrées merveilleuses et hostiles du pays de Fantasia...

Avec ses 22 millions de dollars, **L'histoire sans fin** a donc bénéficié de l'appui financier nécessaire à la concrétisation satisfaisante d'un univers fantaisiste, héritier en ligne directe de ceux imaginés par Frank L. Baum ou J.R.R. Tolkien. D'autres points d'ancrage ? Assurément les œuvres de Steven Spielberg pour l'incursion dans le monde de l'enfance et l'ampleur lyrique de la mise en scène. Un parallèle évident qu'il serait intéressant d'approfondir dans une étude sur l'œuvre spielbergienne et ses descendances. D'ailleurs, Spielberg est un grand admirateur du premier film de Petersen **(Le bâteau)** et il aurait participé au montage final du film...

Citons aussi la saga des **Star Wars** de G. Lucas, à laquelle certains passages font ouvertement référence : je pense ici à la scène où les représentants des diverses provinces de Fantasia se sont rassemblés dans le palais impérial, et qui évoque la fameuse séquence de la cantina de **La Guerre des Etoiles** et sa concentration d'aliens tous plus délirants les uns que les autres. Et puis il y a



dans **L'histoire sans fin** ce thème sous-jacent et global de la Force, chère à G. Lucas ; une force qui sert de fil conducteur au film de Petersen et qui permettra la jonction entre deux niveaux de réalité.

Il faut naturellement avancer aussi les noms de Jim Henson et Brian Froud, le réalisateur/scénariste et le concepteur de **Dark Crystal,** l'antécédent cinématographique auquel **L'histoire sans fin** fait irrémédiablement le plus penser. Un monde de « fantasy » totalement débridé, regorgeant de multiples êtres et créatures délirants évoluant dans des paysages irréels, c'est ce qu'on peut découvrir à la vision du film de Petersen. je ne vais pas en énumérer toutes les créations, mais simplement citer les plus étonnantes : côté bestiaire, il y a cette tortue (Morla) immense et millénaire enfouie sous terre, et dont la carapace forme une montagne. Le Mangeur de Roc, un géant de pierre haut de plusieurs dizaines de mètres, plein de bonhommie et qui se déplace sur un colossal tricycle ; un escargot géant de course (!) ; un dragon (Falkor) au pelage et écailles rosâtres aussi doux qu'un brave toutou et qui transportera Atreyu dans un merveilleux voyage au-dessus des nuages de Fantasia, etc. Côté humanoïdes, il y a le Night Hob au pelage brun, aux yeux fous et aux ailes de chéiroptère ; le digne nain Teeny Weeny, très élégant avec son haut de forme et sa queue de pie ; le sage Cairon, qui confiera sa mission à Atreyu ; le vieux couple formé de Engywok, le gnome astronome, et de sa femme Urgl. Enfin, il y a le méchant loup avec le monstrueux Gmork aux yeux verts phosphorescents et qui pousse des hurlements effroyables. Représentant du Mal sur Fantasia, il essaiera de détruire Atreyu. Pour atteindre son but, celui-ci devra traverser maintes contrées magiques, tel ce marais qui se repait du désespoir des voyageurs, engloutissant ceux qui se laissent aller à la tristesse... Atreyu y laissera ainsi son cheval bien-aimé, Artax.

Certains plans représentant des décors oniriques et désolés que surplombent une masse de nuages en mouvement (le fameux procédé des colorants injectés dans l'eau, comme dans **Rencontres du 3e type)** sont de toute beauté, de même que les images de cieux embrasés et crépusculaires. Ces toiles de fond fantastiques et grandioses garantissent un dépaysement qui nous plonge sans peine dans la dimension du rêve et du merveilleux.

Pour cette entreprise européenne de très haut budget, c'est tout de même à des spécialistes anglo-saxons qu'est revenue la tâche de créer les effets spéciaux et les travaux de maquillage.

Dans les studios Bavaria de Munich, **L'histoire sans fin** a requis l'utilisation des procédés techniques les plus sophistiqués : blue-screen, matte-paintings, remarquables trucages effectués sous la supervision de Brian Johnson **(Alien, l'Empire contre-attaque).** Colin Arthur, celui à qui l'on doit le maquillage de Calibos dans **Le choc des Titans** a supervisé les saisissants make-up tandis que la plupart des créatures ont été animées à l'aide de procédés mécaniques.

Il va sans dire que **L'histoire sans fin** est un film qui une fois de plus trouve donc son principal intérêt dans le travail visuel qu'il nous laisse admirer, plus que dans sa matière thématique

renouant avec les contes et légendes anglo-saxons, et dans laquelle se retrouve le thème éternel de la lutte entre le Bien et le Mal, entre la lumière et l'obscurité, entre la Vie et le Néant. Par ailleurs, le concept d'un univers réel existant par le truchement des rêves, n'est pas non plus nouveau ; le problème soulevé par l'importance et la nécessité qu'il y a chez l'homme de rêver, n'est approché dans **L'histoire sans fin** que sous l'angle des conséquences que cela entraîne dans un univers fictif. Le film qui aborderait les effets qu'une totale absence de rêve pourrait provoquer chez l'homme reste à faire. Disons en clair qu'il manque au film de W. Petersen une dimension métaphysique plus développée qui en aurait fait non seulement une œuvre descriptive, mais à la fois un spectacle enthousiasmant et une réflexion sur le pouvoir du rêve et ses conséquences. Mais il vaut peut-être mieux laisser cela à des cinéastes plus inspirés, car en tant que pur produit de distraction et moment de voyage dans la dimension du merveilleux, **L'histoire sans fin** atteint ses buts et risque bien de faire rêver justement, les cinéphiles de tous âges. Seul point faible à noter : la musique fadasse de G. Moroder et K. Doldinger, vraiment peu inspirés, et qui ne traduit absolument pas la teneur poétique du film. Enfin, **L'histoire sans fin,** s'il obtient le succès mondial escompté, laisse augurer de bien belles choses ambitieuses et coûteuses, mais qui ne seraient plus le seul fait des grosses machineries anglo-saxonnes.

Denis TREHIN.



entretien avec JOE DANTE
GREMLINS



Joe Dante est un homme étonnant. Non content d'avoir réalisé l'un des plus grands succès de l'année, l'incroyable GREMLINS, il s'offre en outre le luxe d'être un cinéphile passionné. Posez-lui une question sur n'importe quel film : Mister Dante l'aura vu! D'où problème incommensurable se posant aux malheureux qui sont chargés de l'interviewer : comment stopper un Joe Dante lancé à pleine vitesse sur telle ou telle production? Réponse, c'est impossible! Le réalisateur de HURLEMENT, PIRANHAS, d'un des segments de LA QUATRIEME DIMENSION est l'un des plus charmants – et les plus volubiles! – qu'on puisse rencontrer... Connaissant déjà MAD MOVIES, le père de Gizmo nous entraîne donc maintenant à la poursuite des délicieusement horribles Gremlins : accrochez-vous!
PS : Pour faire parler un Joe Dante, il est impératif :
1°/ de l'exposer au soleil,
2°/ de le tremper copieusement,
3°/ de le nourrir après minuit!

Q : Well, depuis notre dernier entretien, il s'est passé une chose abominable : les GREMLINS ont débarqué! Mais est-il bien vrai que le montage final du film a été quelque peu « adouci » par, ehm, le producteur?
R : Ehm, la toute première version du script était vraiment horrible, à tous les sens du terme! D'ailleurs, je n'ai pas vu cette version préhistorique, je n'ai travaillé pour le film qu'à partir de la seconde. A ce qu'il paraît la première histoire était vraiment très cruelle, et Steven ne voulait pas en faire un film d'horreur. Les Gremlins n'étaient pas du tout comiques en eux-mêmes, ils ne faisaient rien d'amusant, ou d'intéressant. Ils se contentaient de manger n'importe qui! Ils mangeaient le chien de la famille, ils mangeaient la mère de famille : ils ne faisaient que des trucs horribles, et c'était vraiment « gruesome »...

Q : J'avais entendu parler d'une scène très spéciale qui devait se dérouler dans un fast food...
R : Ah oui, la scène du « Mac Donald »! Cette scène était prévue à l'origine, tout comme celle de la mort du père de Phoebe Cates dans sa cheminée. Les Gremlins devaient entrer dans le restaurant, dévorer tout ce qui bougeait ou pas, à l'exception des hamburgers!

Q : But why?
R : Eh bien, ils ne sont pas bêtes : ils n'aiment pas ça, tout comme les gens! Les Gremlins préfèrent manger ces derniers. Mais, en fait, dans le film, ils n'arrivent à dévorer qu'une main! Si l'on considère tout le



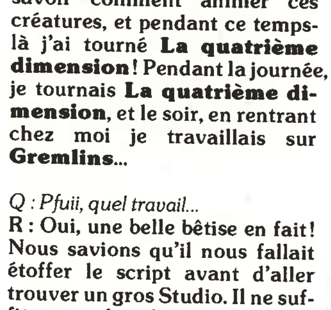
faire un film pour y arriver vraiment! Les films à effets spéciaux ont la réputation historique de toujours dépasser leur budget initial. Je me sentais donc très concerné par la chose. Et le pire, c'est qu'on ne savait toujours pas comment faire! Ce qui fait que le Studio n'arrêtait pas de nous dire : « Revenez-nous voir quand vous saurez animer vos bestioles ». On a dû faire des tas de recherches de notre côté, pour pouvoir leur montrer quelque chose. Et, entre le moment où nous commençâmes le tournage et celui où nous le finîmes une autre année s'était écoulée!

Q : L'humour et l'ironie semblent être très présents dans vos films...
R : Oui, je le pense aussi...

Q : Avez-vous lu des tonnes de comics books?
R : Je n'en lis plus autant maintenant. Mais maintenant qu'arrive **Supergirl** je sens que je vais m'y remettre!

temps passé en pré-production qu'a pris ce film, il aurait été un peu idiot de rapetisser le film à un sujet d'horreur pure, genre **The blob** ou quelque chose d'approchant. Et cela n'aurait pas du tout justifié la durée de toute la production.

Q : Depuis quand très exactement avez-vous été impliqué dans le projet?
R : Steven m'a envoyé le script en, voyons, 1982. Juste à l'époque où sortait **E.T.** Je l'ai lu, et bien sûr j'ai aussitôt pensé, « mais comment réussir à tourner un truc pareil? En image



par image? ». Ce qui fait, qu'en fait, nous avons passé un an à savoir comment animer ces créatures, et pendant ce temps-là j'ai tourné **La quatrième dimension**! Pendant la journée, je tournais **La quatrième dimension**, et le soir, en rentrant chez moi je travaillais sur **Gremlins**...

Q : Pfuii, quel travail...
R : Oui, une belle bêtise en fait! Nous savions qu'il nous fallait étoffer le script avant d'aller trouver un gros Studio. Il ne suffit pas de s'appeler Steven Spielberg et de dire qu'on veut



Joe Dante sur le tournage de GREMLINS.



LA CRITIQUE

Chinatown au crépuscule. Un homme descend des escaliers et pénètre dans une vieille boutique d'antiquaire chinois, regorgeant de bric à brac. Malgré les réticences de son propriétaire légitime, l'occidental parvient à acheter un petit animal. Un « Mogwaï ». Ou plus exactement, un « Gizmo », petite boule de fourrure ronronnante qui ne demande qu'à se faire de nouveaux amis. Hélas pour ces derniers, Gizmo leur réserve bien des surprises, et pas toujours agréables!

Voilà comment débute **Gremlins**, le nouveau film de Joe Dante, l'homme qui réalisa voici quelques années **Piranhas**, puis **Hurlements** et enfin le **It's a good life** du film **Twilight zone**... Que dire de cette nouvelle incursion dans le cinéma fantastique? Une fois de plus elle est superbement réussie. Parti d'un scénario de base fort mince, acheté par Steven Spielberg à Chris Columbus, étudiant de son état, Dante a tiré un film tonifiant, bourré d'humour, d'action, et de références cinématographiques à ne plus savoir qu'en faire! Mis en chantier depuis presque quatre années, le film est passé par des phases de transitions multiples. Conçu au départ comme un film d'horreur, à l'humour très, très noir (style D.C. Comics), l'histoire a évolué sous la houlette de Steven Spielberg, désolé de ne pouvoir l'adapter lui-même au grand écran, du fait de son propre **Indiana Jones**... Néanmoins le produit fini contient encore assez de la « Joe Dante'Touch » pour plaire à ses admirateurs, comme au grand public. Là où le bât blesse un peu, toutefois, c'est au niveau de la structure même du film, qui laisse bien souvent de nombreux éléments scénaristiques complètement de côté : pourquoi avoir coupé la scène de l'emprisonnement du jeune et féroce sous-directeur bancaire dans ses propres coffres? Pourquoi n'avoir pas filmé le pillage du fast food où les maudits Gremlins devaient tout dévorer, à l'exception des hamburgers (!), pourquoi sacrifier le personnage du gentil Gizmo, qui disparaît purement et simplement du film après la première demi-heure (je connais des demoiselles qui n'arrivent pas à s'en remettre!). Ce genre de petits défauts ne nuit pas vraiment à la qualité intrinsèque du film, mais bien plutôt à sa cohésion générale. Attention, ce ne sont là que de petits reproches d'un critique rendu fou par la vision de Stripe et de sa bande de Gremlins, qui, depuis, écume tous les antiquaires chinois dans l'espoir insensé de trouver un « Mogwaï »...

Ceci de posé, la dualité du bien et du mal, représenté par le gentil Gizmo et l'affreux Stripe est naturellement assez limpide, voire manichéenne. Mais on n'y prend pas vraiment garde. Car tout le film, se situant à Noël, est construit comme un conte merveilleux, le gentil héros, sa belle, la vieille sorcière, Mrs Beagle, les démons, le gentil lutin... Jusqu'au vieux magicien qu'on pourrait assimiler au père du héros, inventeur fou de son état, aussi bien qu'au vieux Chinois du début du film. **Gremlins** est un spectacle pour tous, et spécialement pour les cinéphiles; qu'ils essayent donc de répertorier tous les clins d'œil de Dante faits au 7e art : ils en deviendront fous (gabu, zomeu, comme je dis toujours!). En résumé disons que, si **E.T.** était une bluette, **Gremlins** fleure bon le conte d'horreur; en fait, ces affreuses bestioles, ce sont tout bêtement les Schtroumfs noirs contre le seul Schtroumf gentil! Gizmo, miam miam; Stripe : caca. Voilà ce qu'en dirait sans doute Joe Dante...

Q : En ce qui concerne le « look » des **Gremlins**, *y a-t-il eu concertation préalable entre vous, et des gens comme Jim Henson ou Frank Oz. On songe parfois au* **Muppet show**...

R : Ah, le **Muppet show**! Mais, non, pas du tout : en ce qui concerne l'aspect technique d'une telle animation, elle est très limitée. Jim Henson en est l'un des pionniers, bien qu'il n'ait été, encore une fois, en aucune façon lié à la production du film. Nous nous sommes projeté **Dark crystal**, pour voir ce qu'il y avait là-dedans, et nous avons appris beaucoup de choses pour dissimuler les câbles. Mais la technologie est vraiment éprouvante pour ce genre de film; on retrouve néanmoins un aspect « Muppet » chez nos Gremlins. Ce n'était pas voulu, mais cela arrive presque toujours quand on utilise ce type d'effets spéciaux...

Q : Combien de GREMLINS furent construits pour le film?

R : Près d'une centaine... Mais la plupart d'entre eux ne faisaient rien : on les mettait en arrière-plan, pour remplir l'écran. 2 ou 3 étaient vraiment minutieusement articulés.

Q : Et pour Gizmo?

R : Ah, pour Gizmo c'est un peu différent. Gizmo est si petit... que nous avons dû en faire des plus grands! On n'aurait pas pu sinon rentrer tous les mécanismes à l'intérieur : il était simplement trop petit; mais d'un autre côté, si on l'avait montré plus grand à l'écran, il aurait eu l'air d'un gros rat, beurk! Donc, ce fut vraiment très difficile d'animer Gizmo. Ce qui fait que finalement, on a utilisé le méthode des « puppetons » (méthode Gerry Anderson). On avait des Gizmo au visage fermé, des Gizmo grognons, des Gizmo dédaigneux. On changeait de Gizmo lorsqu'il changeait d'expression. Je me souviens particulièrement d'une scène, à la fin du film, où Gizmo poursuit Stripe dans sa voiture dans le magasin de jouets. Lorsqu'on voit des gros plans de son visage, c'est un énorme moulage que j'avais fait faire, un « King Kong Gizmo » en quelque sorte. Je dois dire que ça faisait un drôle d'effet de voir le petit Gizmo mesurer trois mètres de haut : c'est comme si vous retrouviez votre chien à la taille de Godzilla!

Q : Euh, au fait, y aura-t-il un **Gremlins II**?

R : Je n'en sais rien; si l'on décide de le faire, il faudra que l'histoire recommence d'une autre façon, dans un lieu complètement différent : pourquoi pas Accapulco d'ailleurs? Pour le moment, je n'en ai aucune idée précise...

Q : Au fait, êtes-vous impliqué dans la production de **Howling II**?

R : Arggll, traître! Non, je n'ai rien à voir avec ce produit idiot. C'est comme pour **Piranhas II**, ça va être un bide total! Les gens qui font **Hurlements II** sont ceux qui furent crédités sur le premier, sans y avoir rien fait du tout! Ceci dit, je commence le tournage de **The explorers**, j'avais pourtant juré de ne plus faire de film à effets spéciaux! Enfin, that's life...

Q : OK, terminons sur le mignon petit Gizmo : pourquoi ressemble-t-il tant à YODA comme aux EWOKS?

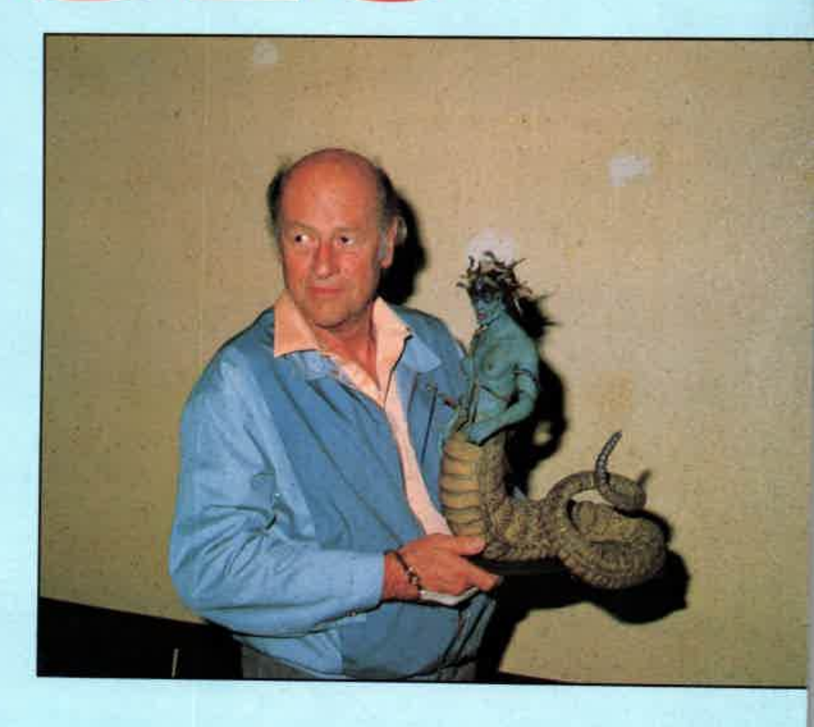
R : Damnation : tout le monde me pose cette question! Pour le côté « Ewok », ce qui est intéressant, c'est que nous préparions nos dessins au moment où George tournait le **Jedi**! On s'est vite aperçu que nos dessins ressemblaient fortement à ses créatures... Nous les avons donc modifiés; le problème avec toutes ces petites créatures, c'est que tous les mécanismes sont dissimulés dans la tête : voilà pourquoi elles se ressemblent un peu... Mais Gizmo est le plus « humain » du lot : comment mettre la main sur un Ewok, ou sur YODA? Pour Gizmo, c'est tout simple : il suffit d'aller à Chinatown, chez... Tiens, je vais te donner l'adresse complète...

entretien :
Bertrand COLLETTE



17e Festival International de Cinéma Fantastique de SITGES

Mine de rien, le Festival International de Cinéma Fantastique de Sitgès a malgré vents et marées bouclé sa 17e édition annuelle, et somme toute, c'est pas si mal, compte tenu de toutes les impossibles entraves encaissées périodiquement durant ces quelques vingts années de galère. Et ceci en partie à cause du spectre censeur du fascisme franquiste et donc, tout ce qui s'en suit, notamment à propos de l'élitisme potentiel d'un tel festival. Au début, cette manifestation fut créée pour permettre à une minorité bourgeoise de visionner une certaine quantité de films alors censurés par le gouvernement en place, ce dernier fermant de bienveillante manière les yeux sur les effarements cinématographiques de ceux qui avaient hissé Franco au pouvoir. Jusqu'au jour où Antonio Rafales Gil se mit à afficher des idées socialisantes extrêmement mal vues des dirigeants de droite. Le gouvernement catalan coupa alors les finances du festival et ce fut grâce à l'opiniâtreté du directeur que la manif continua. Le luxe en moins et la médiocrité des produits sélectionnés en plus. Et c'est l'année dernière que l'équipe gauchisante de Rafales Gil se vit supplanté par celle, légèrement plus réac, de Joan Lluis Goas. Retour au faste argenté, rehaussement du niveau général des films, apport des Major Compagnies **(The thing** et **Firestarter),** au revoir les sandwiches, bonjour les cocktails... !
Malgré tout, le résultat reste un peu décevant, tant au niveau du manque de qualité des pelloches que du médiocre conformisme bourgeois qui semble régner au sein du directoire un tantinet ankylosé. L'affichage systématique des huiles catalanes y est sans doute pour quelque chose. Bref, c'est un peu la routine qui gangrène tout ça, malgré la présence cette année de quelques peronnalités venues promotionner leurs films : Neil Jordan, Carl Schenkel et l'inneffable John Sayles.



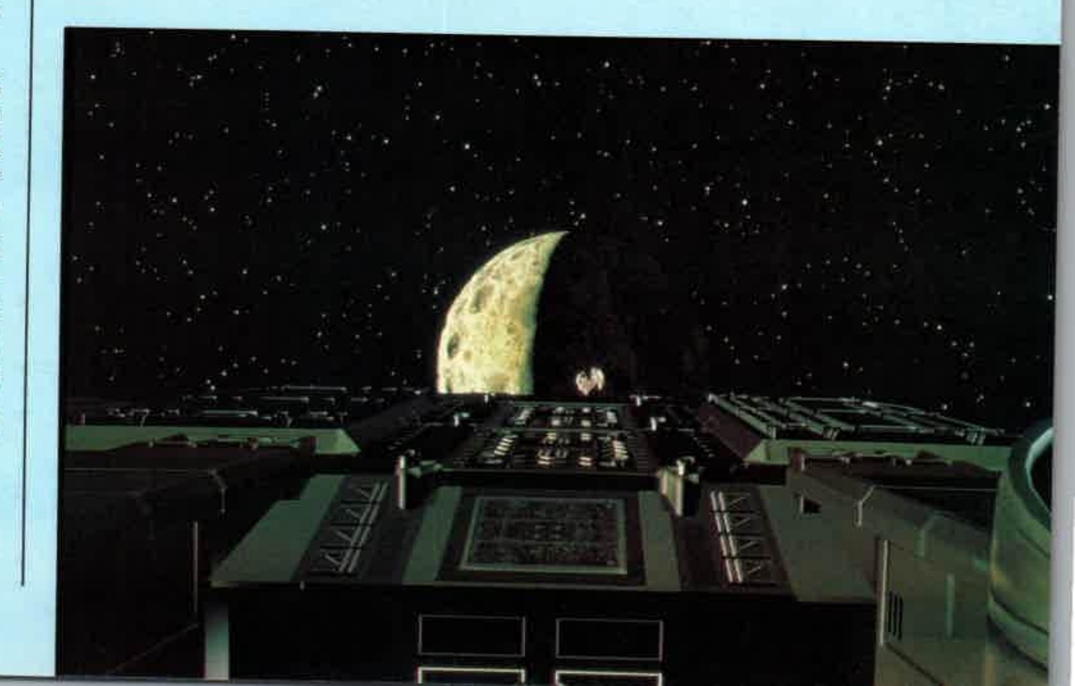
LA COMPÉTITION

Après **Cold as ice,** son premier film, Carl Schenkel nous livre avec **Out of order** un effarant chef-d'œuvre de froideur horrifique et cruelle. Quatre personnages restent bloqués dans un ascenseur pendant un week-end, un point, c'est tout. Sauf qu'il y a une femme et un magot volé, ce qui suffit à déclencher une explosion de haines et de désirs, allant jusqu'à la tentative de meurtre. Raflant au passage le Grand prix de la mise en scène, notre givré de la pelloche réussit le tour de force de nous intéresser à un huis-clos totalement hystéro. Ambiance glaciale, montage ultra syncopé, prises de vues vertigineuses, lumières atrocement crues et impersonnelles, interprétation épileptique (Renée Soutendijk, déjà vue dans **Le quatrième homme** de Paul Verhoeven). Le film de Schenkel sur le sadisme, exude une violence malsaine et libératrice qui atteint son climax paroxystique lors de la baston entre les deux mâles en proie à la jalousie sexuelle. Ouais, sexe et violence, putain on n'en sort pas...

Mais qu'est venu faire Vincent Price dans cette galère nullissime, **Blood bath at the house of death ?** seul délire du film, le prégénérique au cours duquel une horde de curés tarés extermine 18 personnages en 1 mn 30 secondes. Il faut voir de quelle manière une nympho tente d'exciter un desouretons avant de se faire égorger. C'est tout.
C'est **Compagny of wolves** qui obtint le Grand prix du festival. Ce film de Neil Jordan est un chef-d'œuvre d'ambiguïté, alliant la trouble sexualité freudienne (le petit chaperon rouge se met du rouge à lèvres) à la splendeur plastique de décors sublimés par la magnifique photographie de Mike Roberts. C'est un peu la version adulte des contes pour enfants. Ici, c'est la simple apposition du rouge à lèvres sensuel qui fait grossir les turgescences fantasmatiques. Mais ce n'est plus le nez de Pinocchio qui s'allonge devant les tétons de la fée, c'est bien plutôt le museau du loup qui surgit du visage humain comme d'un prépuce. La bête est déjà à l'intérieur, elle ne demande qu'à sortir... Malgré le manque apparent des liaisons entre les trois sketches (because version anglaise non sous-titrée) on est constamment émerveillé par l'extraordinaire beauté picturale des images qui efface naturellement l'absence de véritable continuité. Profusion luxuriante du banquet des loups, énigmatique apparition du diable (Terence Stamp), splendide recherche graphique des manifestations purement poétiques (décors de la forêt, le loup au milieu du pont, la femme loup qui pleure comme un animal blessé, la maisonnette de Mère-Grand) et cependant, une certaine déception au niveau des effets spéciaux de Christopher Tucker, hormis l'écorché vif initial. Le film est construit comme une mystérieuse imbrication de rêves vécus et d'histoires rêvées, explosant en de multiples ramifications thématiques à fortes connotations sexuelles. Le symbolisme se fait volontiers lourdingue mais c'est sans doute pour rester plus fidèle à l'imagerie naïves des contes de fées. Sans conteste un chef-d'œuvre imputrescible.

Rien à dire à propos de **One night stand,** somnifère théâtral australien qui ne mérite pas son Grand prix de la photographie. Quatre personnages se morfondent dans un complexe artistique moderne en entendant péter les bombes nucléaires. Ils descendent se réfugier dans le métro, FIN. Seul un travelling complaisant sur les victimes atroces de l'atome nous sort de la léthargie. C'est pour mieux dormir, mon enfant...

Sans son côté un peu trop empreint de sentimentalisme bon teint, **The silent one** aurait pu faire mouche avec son apologie anti-fanatisme religieux et anti-raciste, nimbée d'une splendide photographie sous-marine et crépusculaire (on pense par moment à **The last wave**). Dommage, le



Ray Harryhausen, invité du festival.
Ci-contre : THE LAST STARFIGHTER.



Ci-dessus : THE PHILADELPHIA EXPERIMENT.
Bas : Ingrid Pitt in THE VAMPIRE LOVERS.

môme sourd-muet et sa copine la tortue auraient pu nous rappeler les délires aquatiques de **The bermuda depths.**

The brother from another planet, merveilleuse allégorie sociale de John Sayles, a chopé le Grand prix de la photographie et le Prix d'interprétation masculine (génial Joe Morton). Voyage douloureux et poignant que celui de ce noir extraterrestre un tantinet naïf, perdu et tourmenté qu'il est au sein des immondes spectres du racisme, de la poudre et du prolétariat noir du ghetto noir de Harlem. Il a vite fait de se rendre compte que comme chez lui, les gens de couleur sont encore considérés comme des « nègres » et non comme de simples humains. D'autant que lui aussi est poursuivi par deux flics ratonneurs dont la démarche prétentieuse et ridicule accentue l'imbécilité. Et ouais, il s'agit d'une descente aux enfers, remplie de défonce, de putes et macs, d'overdoses et de poubelles, de gens déjantés, c'est la rançon quotidienne des noirs de Halem que l'on voit dans le regard triste de l'Extraterrestre. S'il est l'autre, il est également eux et il souffre. Asservissement des noirs par les blancs au moyen de la poudre, compromis craspecs, bref, il craque et se venge, aidé par d'autres déracinés. Puis, lui qui venait d'en haut, il va se réfugier en bas, dans le métro, un endroit sans flic, sans méchanceté. Il s'en va. Le plaisir des images vient se mêler intelligemment à la beauté du discours anti-totalitaire. On oublie alors un peu les saloperies nazifiantes que sont **Class 1984** et **Death wish.** Mais pas pour longtemps...

Mieux vaut vite oublier **Hills have eyes, part two** du ringard Wes Craven, à croire d'ailleurs que **Deadly blessing** fut un accident de parcours. Scénario nul (les survivants reviennent sur les lieux, les cons...), réalisation de routine, reste à sauver l'un des flash backs les plus débiles de l'histoire de la cinématographie mondiale. C'est d'un flash back canin qu'il s'agit : et de revoir l'agression de Michaël Berryman par le berger allemand. A hurler de rire... !

Le **Impulse** de Graham Baker (non ! ce n'est pas celui de William Gefré) démarre un peu comme le **Food of gods** de Bert. I. Gordon, à la différence près que l'absorption du lait maudit atteint les humains et non les animaux, rend fou et non gigantesque. Et le film de déraper dans la folie la plus dingue, témoin cette scène où un flic « atteint » assassine un môme un peu trop turbulent. Sympathique et sans prétention.

On ne peut pas en dire autant de **The philadelphia experiment,** médiocre produit de Stewart Rafill, issu de la veine **Somewhere in time, Time after time, Nimitz** et **Time slip.** A la suite d'un ratage spatio-temporel causé par une vague expérimentation nucléaire, deux braves soldats ricains de 1945 se trouvent projetés à notre époque barbare. Aidés par la bouffie Nancy Allen, ils tenteront de remonter le temps. Effets spéciaux médiocres, mise en scène plate et interprétation catastrophique (Michaël Paré en clown pleurnichant), bref, sans intérêt.

The last starfighter est lui beaucoup plus sympathique. Dans cette bédéiste pelloche de Nick Castle, un jeûnot fou de vidéo finit par être emberlificoté dans une impossible guéguerre intergalactique, par l'entreprise d'un sergent recruteur qui voit en ce dingue un génie du stratège. Le sergent est extraterrestre, l'un de ses potes est un homme-iguane, vous voyez le topo. Grâce à tout un cortège d'effets spéciaux à la **Tron** (par ordinateur), un sens épique de la nervosité et une description intéresssante des protagonistes, on finit par obtenir un mini **Stars wars.** O.K...

Streets of fire clôturait en beauté le festival. Chef-d'œuvre de monstruosité technique, combinant la rapidité la plus folle du montage à la plus inventive conception de l'ellipse, sublimé par la photo de Andrew Laszlo et réalisé de la plus agressive manière, le film de Walter Hill fait très mal. Le scénar reste pourtant bien anodin : un jeune soldat revient au bled et arrache sa copine délaissée aux griffes d'une bande de motards fous. Pas la place de m'étendre sur le génie de la réalisation, mais sans conteste le meilleur film de Walter Hill avec le sublime **The warriors.**

SECTION INFORMATIVE

The sign of four de Desmond Davis et **The hound of baskerville** de Douglas Hickox sont deux télé-films platement réalisés. Seule une photographie assez bien conçue sauve l'ensemble de la médiocrité

On ne peut pas en dire autant du superbe **The element of crime,** premier film de Lars Von Trier. Le réalisateur explore quasi-expérimentalement (on pense plusieurs fois à **Eraserhead**) un univers glauque, humide, souterrain, moite et jaunâtre (sublimé par une photo délirante). Ce privé qui essaie de s'identifier à l'assassin selon la méthode curieuse du bouquin d'un vieux prof craignos, finira par commettre lui aussi un meurtre dans une atmosphère dégueulasse et totalement sordide. Zébré d'effets graphiques démentiels (imaginez des néons de couleur vive traverser un plan entièrement jaunâtre, effet bœuf !), le film explore d'étanges décors souterrains, putrides et aquatiques où vit une faune humaine déracinée. Les personnages en question pourraient bien être les rares survivants d'une société en pleine décadence, de laquelle émergent d'impossibles enragés libertaires et insoumis qui refusent cette pourriture en se sacrifiant volontairement. A cet égard, la scène du suicide en haut de la grue de chantier, monument de la mise en scène et manifeste subversif, résume assez bien le ton du film : engagement politique sur fond de polar humide.

SECTION RÉTROSPECTIVE

L'invité d'honneur fut Ray Harryhausen dont on a pu revoir une bonne partie de la filmo : hormis les classiques **Sinbad, Clash of the titans, One million years B.C., It came from beneath the sea,** on a pu découvrir le superbe **First men in the moon** aux décors magnifiques et le bébête **The three worlds of Gulliver.**

Jean Cocteau fut également de la partie avec ses deux **Orphee,** le mégalo **Le sang d'un poète** et le génial **La belle et la bête.**

Lon Chaney nous convia à la re-vision malheureusement non technicolorisée du sublissime **The phantom of the opera,** accompagné pour la circonstance par un piano composant la partition originale.

On a pu également se taper le super **The vampire lovers** ainsi que le médiocre **Lust for a vampire...**

Pour en finir, une nullité rarissime, **Return of doctor X** de Vincent Sherman.

Pierre PATTIN et N. LAJARTHE



DANS LES GRIFFES DU CINÉPHAGE

ROCK ZOMBIES

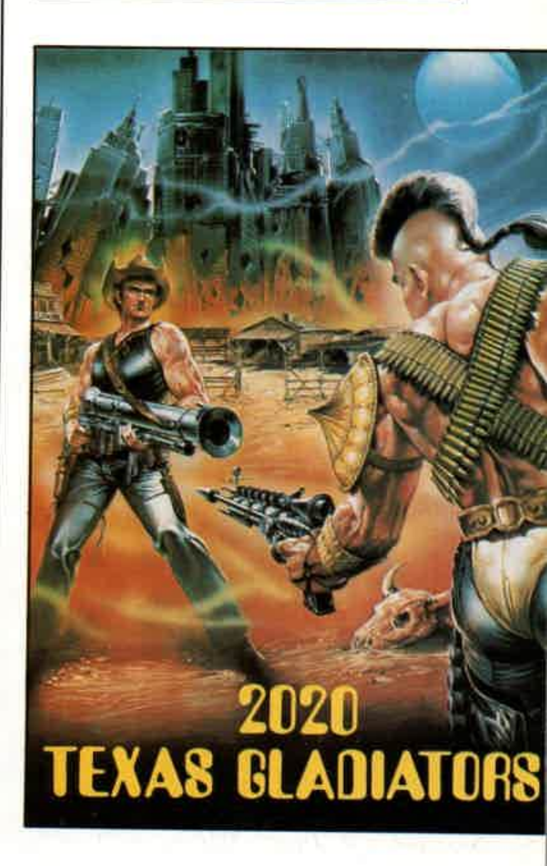
(Hard Rock Zombies) USA 1981
Réalisation : Krishna Shah
Scénario : Krishna Shah et David Ball
Images : Tom Richmond
Musique : Paul Sabu
Effets spéciaux : John Buechler
Production : Patel/Shah film Company
Distribution : P.M. Productions
Avec : E.J. Curcio, Geno, Sam Mann, Mick MacMains.

Rock Zombies réussi aurait été à la manière de **The Rocky Horror Picture Show** un film culte brassant avec irrespect les grands mythes du cinéma fantastique. Malheureusement il convient devant le peu d'intérêt du produit de constater que les auteurs n'ont à aucun moment eu l'ambition de faire du bon cinéma. Ils comptaient sans doute sur le délire qui, ici, cafouille, afin de justifier le relâchement sans nom de la mise en scène, l'hypertrophie mal maîtrisée du scénario et l'indigence des effets spéciaux. Encore une fois dommage car dans **Rock Zombies** il y avait matière à produire une œuvre unique. Subsistent malgré la médiocrité ambiante quelques points qu'on peut avec indulgence considérer comme positifs : la volonté de dénoncer la bêtise satisfaite d'américains moyens réfractaires à tout ce qui porte longs cheveux et joue autre chose que la country music et au moins une séquence qui voie un affreux nabot dévorer ses entrailles avant d'aspirer son visage. Ne reste de ce goinfre qu'un crâne activant les mâchoires! Les autres gags souvent à bases d'effets sanglants « gores » sont à l'avenant mais tombent à plat. Responsable de cet effondrement : le metteur en scène et producteur et gourou Krishna Shah dont la réalisation tour à tour absente, excessive et roublarde irrite. Le grand film mêlant musique hard-rock et cinéma fantastique est encore à faire à moins que vous ne considériez le vidéo-clip **Thriller** concocté par John Landis à la gloire du fat Michaël Jackson comme un sommet (de faible altitude) dans le genre. Consolez-vous avec le **Forbidden Zone** de Richard Elfman en attendant l'arrivée de ce messie qui surgira d'entre les morts au son d'une guitare électrique pour expier des millénaires de conformisme. Il reste à imaginer ce qui est absent à l'écran!

Marc TOULLEC

2020 TEXAS GLADIATORS

(Italie-1984). Réalisation : Kevin Mancuso (alias Joe D'Amato). Scénario : Alex Carver. Images : John Larson (alias Joe D'Amato). Musique : Francis Taylor. Production : Crown Films. Distribution : L.M.D. Avec : Harrison Muller, Al Cliver, Sabrina Siani, Donal O'Brien, David Green.



L'affiche annonce bien la couleur : on y voit un cow-boy armé d'un bazooka affrontant un iroquois. A l'arrière plan s'élèvent les ruines d'une cité moderne surplombant un ranch en piteux état. Le film tient ces promesses. Western et science-fiction s'y mêlent étroitement pour créer une mythologie bâtarde, hybride mais foncièrement inédite sur les écrans. Inédite, l'intrigue l'est beaucoup moins (un nazi typique, crâne rasé et uniforme noir, tente d'assujettir ce qu'il reste de notre monde) mais les nombreux anachronismes qui la ponctuent suffisent à lui conférer un semblant d'originalité : saloon encombrés de jeux vidéos, cow-boy au visage recouvert d'un masque à gaz, intervention d'un shériff, indiens pacifistes dont seules les flèches peuvent traverser des boucliers magnétiques... Il ne faudrait pas grand chose pour que ce folklore délirant bascule dans le comique involontaire mais par son adresse Joe d'Amato réussit à préserver son œuvre du ridicule.

Dans cette description d'un univers post-nucléaire où renaissent les valeurs du vieil Ouest, le metteur-en-scène de **Le Gladiateur du futur** démarque bien sûr **Mad**

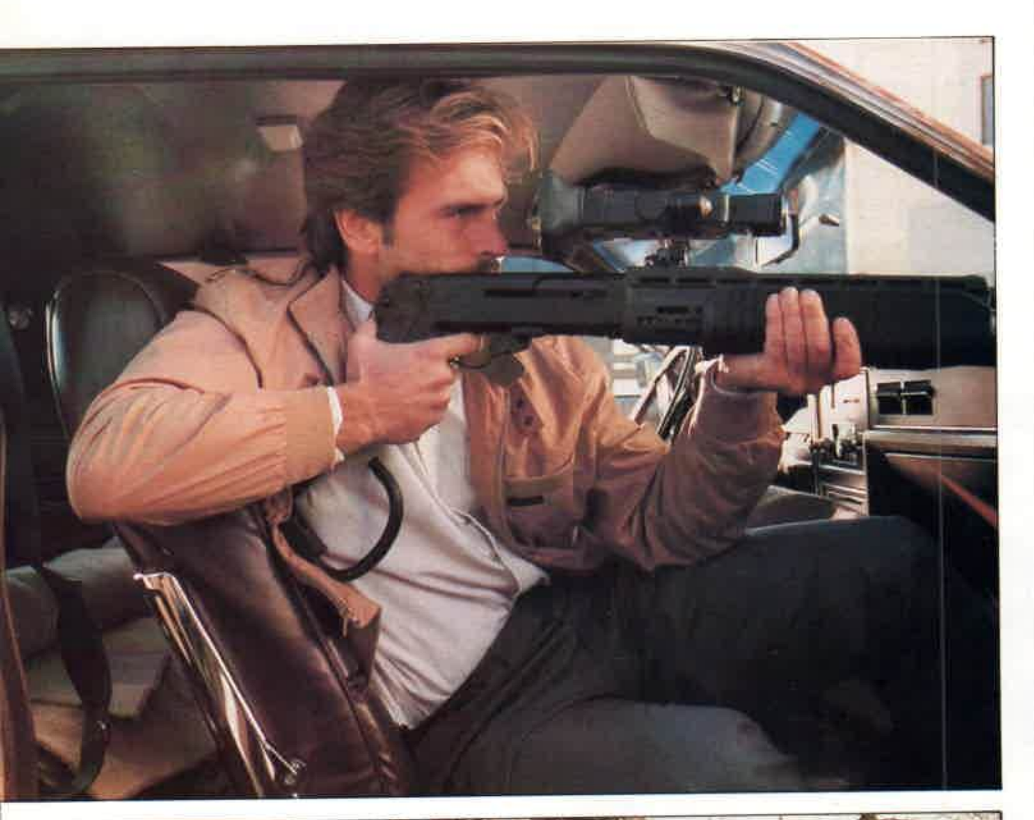
Max 2. Démarquage mais non plagiat. Dans son film George Miller avait déjà ébauché, en recourant à quelques situations classiques appartenant au western, la base du scénario de **2020 Texas gladiators.** D'Amato, conscient du potentiel commercial de ce mélange de mythologies, a allègrement franchi le cap séparant les deux genres. Le terme « plagiat » est donc déplacé d'autant plus que **2020 Texas gladiators** possède un rythme lui permettant d'appuyer le caractère horrifique des situations aux antipodes de la vitesse elliptique de sa source d'inspiration australienne. La caméra s'attarde sur les impacts de balles et par sa complaisance instaure dès les premières minutes un climat glauque et morbide. Pour éviter le viol, une nonne s'y prend à deux fois avant de se trancher la gorge, le sang éclabousse des vêtements loqueteux, un cadavre dans un état de décomposition avancée pendouille dans les ténèbres... Typiquement italien dans ses débordements, sa confection et par les moyens modestes investis, **2020 Texas gladiators** tout en demeurant un produit dit « de série » témoigne de la vivacité d'une certaine production allant au-delà des préoccupations contemporaines pour fournir au public des films démystificateurs à leur manière. Un bon moyen d'exorciser ses frayeurs que d'en faire un western avec des bons aux poings d'acier et des méchants vraiment sadiques arborant des rictus déplaisants. Jouer aux cow-boys et aux indiens après le « grand boum » : la perspective est rassurante...

Marc TOULLEC

BLASTFIGHTER L'EXECUTEUR

Italie/1983. Réal. : John Old Jr. (Lamberto Bava). Dir. de production : Boris Gray. Sc. : Frank Costa & Morand Mc Morand. Ph. : Lawrence Bannon. Mont. : Bob Wheeler. Dir. Art. : Ray Cliver. Mus. : Andrew Barrymore. Int. : Michaël Hopkiw, Valerie Blake, George Eastman, Mike Miller, Richard Raymond, Patrick O'Neil Jr., Elizabeth Forbes. Une production National Cinematografica Nuova Dania Cinematografica Medusa Distribuzione.

N.B. : afin de n'être pas interdit aux moins de 18 ans, **Blastfighter** est allégé de certains plans « gore ».





Une question à 10 points pour l'amateur de fantastique. Quel pseudonyme commun retrouve-t-on aux génériques de **Le corps et le fouet** et de **Blastfighter ?** Réponse : ils sont tous deux signés John Old, avec Jr en supplément pour le second.

Normal, puisqu'il s'agit du nouveau film du fils de l'illustre père, le Lamberto de Mario Bava. Ayant délaissé les drames macabres en vase-clos **(Macabre, A Blade in the Dark),** Lamberto Bava nous offre donc ici un démarquage du **Rambo** de Ted Kotcheff. Un homme, Tiger Sharp, sorti de prison et revenu dans son village natal, se voit en effet pris en grippe par les habitants du coin, à qui il a donné une bonne leçon de morale suite à un massacre injustifié de gibier. Sa fille venue le rejoindre, un ami et lui-même vont donc se trouver traqués sans pitié par les beaufs locaux, dont l'un n'est autre que le frère du shériff incarné par George Eastman, qui bien entendu va prendre parti pour lui. Un scénario des plus linéaires pour un « survival » filmé à l'américaine mais qui trahit à maintes reprises ses origines véritables, tel se présente **Blastfighter** qui reprend donc la trame haletante de son illustre modèle. Seulement voilà, le personnage de Tiger Sharp n'a pas le background guerrier du héros qu'incarnait Sylvester Stallone, encore moins sa prestance dévastatrice, et c'est là la principale faiblesse de ce remake que d'avoir ôté toute l'épaisseur psychologique et la force héroïque qui élevaient l'ancien soldat surentraîné de **Rambo** au niveau du mythe.

Comme à chaque fois que les italiens veulent profiter d'un filon et commencent à aligner les copies conformes (voir les vagues récentes d'heroic-fantasy-spaghetti et les épopées des nouveaux barbares du futur), c'est l'affadissement qui pointe son nez, les scénaristes (?) en question ne sachant pas apporter les détails innovateurs qui confèreraient une touche d'originalité véritable à leurs plates imitations. Par ailleurs, **Blastfighter** cumule à plusieurs reprises les invraisemblances, dont la moindre n'est certes pas la différence d'âge bien trop faible entre le père et sa fille. On comprendrait mieux ce choix s'il s'agissait de sa petite amie... Pour le reste, **Blastfighter** est plutôt bien ficelé et a le mérite de ne comporter aucun temps mort, ce qui est loin d'être le cas habituel des productions transalpines dites d'action. En outre, la violence extrême qui s'y déploie constamment apporte une certaine touche de malsainité et de folie vengeresse qui peut paraître gratuite mais constitue en tout cas le nerf moteur du film, ce pourquoi le spectateur pourra prendre son pied à sa vision. Le cinéma continue ainsi d'assumer sa fonction essentielle de défouloir, n'en déplaise aux cinéphiles constipés et grincheux qui se scandalisent de ce genre de cinéma viscéral, direct, qui ne cache pas son jeu derrière de quelconques alibis intellectuels.

Denis TREHIN



Peter O'Toole et Helen Slater, SUPERGIRL.
A droite : LES RUES DE FEU.

SUPERGIRL

Prod. : Alexander et Ilya Salkind. Prod. Exec. : Timothy Burrill. Réal. : Jeannot Szwarc. Scén. : David Odell. Mus. : Jerry Goldsmith. Mont. : Malcolm Cooke. Photo : Alen Hume. Superviseur des effets spéciaux : John Evans. Int. : Faye Dunaway (Selena) Helen Slater (Supergirl/Linda Lee), Peter O'Toole (Zaltar), Mia Farrow (Alura) Brenda Vaccaro (Bianca), Peter Cook (Nigel), Simon Ward (Zor-El), Marc Mc Lure (Jimmy Olsen, Hart Bochner (Ethan), Maureen Tee Fy (Lucy Lane). U.S.A. 1984

Après trois films consacrés aux aventures épiques de Superman, il semblait tout à fait logique de se pencher sur sa cousine Kara qui devient donc sur nos écrans la fameuse Supergirl. D'emblée cette nouvelle production d'Alexandre et Ilya Salkind présente de nombreux points communs avec la série **Superman.** Outre John Evans responsable des effets spéciaux, la similitude en dehors de l'aspect technique se ressent surtout au niveau du scénario. Ainsi on découvre Kara /Supergirl dans la communauté satellite de Argo City qui a survécu à la destruction de la planète Krypton. La survie d'Argo City est liée à la pierre magique (l'omegahedron) que Kara a malencontreusement envoyée vers la terre; elle part alors à sa recherche et revêt dès son arrivée le costume de Supergirl. La pierre magique est tombée aux mains d'une adepte des sciences occultes, Selena, qui décide de l'utiliser pour conquérir le monde. Supergirl devra remettre bon ordre sur la Terre avant de ramener l'omegahedron sur Argo City. Jeannot Szwarc, réalisateur de talent (on n'oubliera pas de sitôt **Quelque part dans le temps),** s'était déjà essayé à une suite avec **Les dents de la mer II ;** cette fois encore il nous livre un film très soigné grâce à la précision de sa mise en scène.

Les diverses péripéties teintées d'humour nous séduisent dans la mesure où l'on accepte le sujet ; les personnages de Selena et de Bianca tombent dans une certaine bouffonnerie parfois pesante. Un trait original du récit est l'incursion conséquente du fantastique, Selena détenant un pouvoir dont la source est une mixture savante de magie noire et de la force de l'omegahedron. Ce qui nous vaut quelques moments de bravoure où les puissances maléfiques se déchainent. Le film de Jeannot Szwarc s'inscrit bien dans la lignée des précédents **Superman** mais de ce fait ne constitue pas pour autant un film à découvrir. L'interprétation est largement dominée par Faye Dunaway qui campe le personnage savoureux de Selena, quant à Helen Slater son jeu est quelquefois un peu juste mais elle est une Supergirl assez honorable.

Michel PRATI

LES RUES DE FEU

Streets of Fire. *1984. USA.*
Prod. : Lawrence Gordon et Joel Silver.
Réal. : Walter Hill.
Scén. : Walter Hill et Larry Gross.
Ph. : Andrew Laszlo.
Mont. : Freeman Davies et Michael Ripps.
Décor : John Vallone.
Musique : Ry Cooder.
Chorégraphie : Jeffrey Hornaday.
Avec : Michael Pare (Tom Cody), Diane Lane (Ellen Aim), Rick Moranis (Billy Fish), Amy Madigan (McCoy), Willem Dafoe (Raven), etc...
Durée : 98 mn. Distribué par CIC.

Streets of Fire est un film étrange.
Son auteur, Walter Hill, pousse le fantastique urbain (qu'il avait déjà abordé en 1979 avec **The Warriors**) jusqu'à ses extrémités en créant de toutes pièces un univers complètement fantasmatique : projection des rêves de son adolescence, **Streets of Fire** est à base de rock'n roll, de poursuites en voitures, d'affrontements pour l'honneur et de love story. Dans une esthétique résolument années 60. Années 60? Oui, Walter Hill est né en 1942. Son adolescence, c'est celle des années 60. Mais ce côté « sixties » est complètement décalé, stylisé (les costumes, les décors, les accessoires ne sont pas exactement ceux des années 60). Ne serait-ce que parce que Hill l'enveloppe dans ce qui est l'univers culturel des adolescents d'aujourd'hui, des années 80 : vidéo-clip, bande dessinée, S.F. à la sauce **Star Wars**, goût du pseudo-rétro. C'est d'ailleurs ce dernier élément qui permet une jonction aussi efficace entre la vision nostalgique de Hill et celle de son public.

Le scénario de **Streets of Fire** est celui de n'importe quel film d'aventures classique, mais tellement épuré qu'il frôle dangereusement le schématisme. On est étonné que Hill, longtemps scénariste avant d'aborder la mise en scène, s'il pouvait garder cette structure, n'ait pas davantage étoffé le contenu des séquences. Les personnages sont admirablement définis dans leur fonction mythique (mention spéciale pour le choix de Willem Dafoe dans le rôle de Raven, le « méchant ») mais leur psychologie est pratiquement laissée de côté : à tel point que Diane Lane exprime plus de la personnalité d'Ellen Aim lorsqu'elle est sur scène en concert, que dans ses rapports avec les autres acteurs. La construction dramatique aussi est assez faible, ce qui est gênant vue la structure classique sur laquelle repose l'histoire.

« Une fable Rock'n Roll ». C'est ainsi que Walter Hill a sous-titré son film. Du point de vue de la mise en scène, **Streets of Fire** se situe dans le courant des films-clips à la

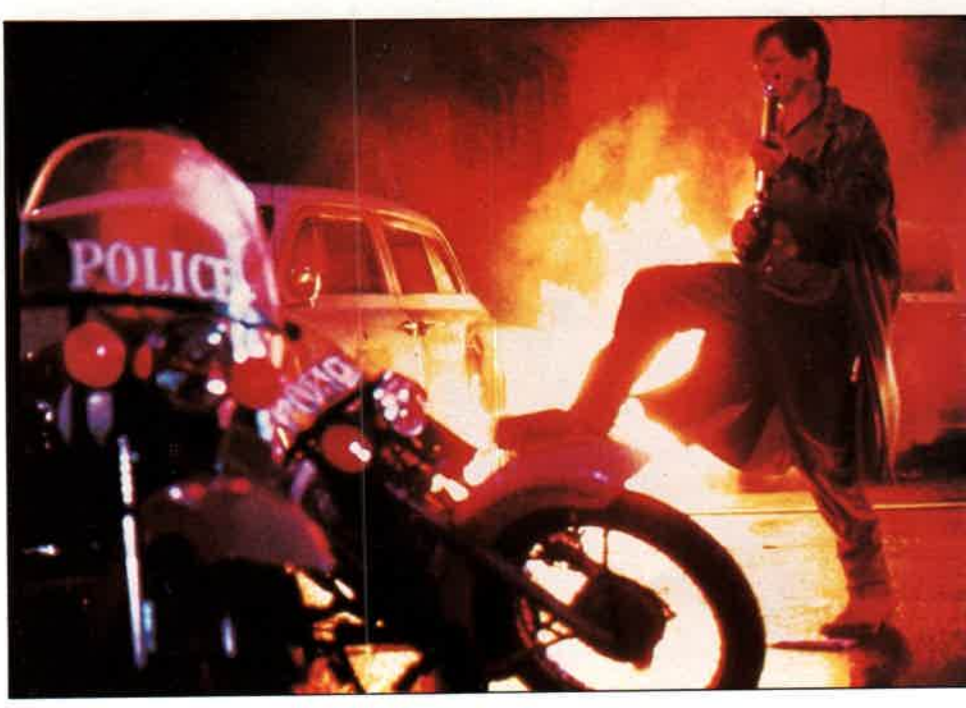




Flashdance, **Footloose** et autres **Reckless**. A ceci près qu'il les surpasse aisément, dans la mesure où il réussit à intégrer de façon relativement homogène les éléments du vidéo-clip à son projet cinématographique. Il arrive également à éviter les problèmes de rupture de rythme communs à maintes comédies musicales. Et ce en particulier, grâce à un travail au niveau du son aussi élaboré qu'au niveau de l'image. Musique et bruitage sont abordés d'une manière qui n'est pas sans rappeler celle des films « kung fu » de Hong-Kong.

L'influence du clip dans **Streets of Fire** se manifeste surtout par une certaine artificialité dans le découpage : que ce soit une rythmique musicale du montage (le début de la séquence dans la rue « chaude »), ou (toujours dans cette séquence) la désorientation volontaire entre film, écran dans le film (la T.V.), et flash-back (les souvenirs de Tom). Via le clip, c'est aussi une nervosité très B.D. qui mène la réalisation de Hill. A la limite, ce sont plus des vignettes que des plans qui sont mis en scène. Les effets colorés de transition entre séquences vont dans ce sens. Les moments d'action sont aussi révélateurs, de ce point de vue : la violence, pourtant largement présente au seul niveau du spectaculaire (explosions de motos, affrontement sanglant au maillet d'acier, etc...) est constamment démultipliée par la rapidité et la sécheresse du montage.

Ceci dit, il manque sans aucun doute à Walter Hill, l'efficacité réfléchie d'un George Miller, d'un Ridley Scott, ou d'un Tobe Hooper, dans la mise en scène. Ce manque de maîtrise est manifeste dans les séquences



calmes, où la caméra reste trop assujettie aux acteurs, et n'arrive pas à les placer dans le champ de façon signifiante en vertu du rôle qu'ils jouent.

En fin de compte, **Streets of Fire**, superproduction de série B, marque dans la gratuité de sa virtuosité le problème fondamental du cinéma de 1984 : voir s'élargir les moyens d'expression par le biais de l'arrivée des nouvelles technologies audio-visuelles, et paradoxalement, ne pas trop savoir quoi en faire.

Streets of Fire est un film-mutant.

Jean-Michel LONGO

DANS LES COULISSE D'

INDIANA JONES

DEMI-LUNE PARLE !

Incontestablement, l'un des événements de cette rentrée 84 aura été le dernier film de Steven Spielberg, **Indiana Jones & et le temple maudit ;** Reprenant avec bonheur la formule qui avait déjà fait le succès du précédent volet des incroyables aventures du preux archéologue, Spielberg, encore une fois, a comblé les attentes de son public.
Quoi de plus normal, dans ce cas, d'attendre fiévreusement la venue des stars du film, lors du Festival de Deauville. Ô surprise, ce ne fût pas Harrison Ford, pourtant habitué du festival, qui me reçut, ni même Kate Capshaw, mais le jeune et dynamique Ke Huy Quan, alias Short Round (Demi-Lune).
Accompagné de la productrice, et de sa mère, remplie de fierté devant la célèbrité de son rejeton, Ke se prêta de bonne grâce au cérémonial, tout nouveau pour lui, de l'interview qui se déroula dans une ambiance des plus sympathiques et décontractées...



Q : Ke Huy Quan, qui étais-tu avant de rencontrer Steven Spielberg ?

R : He bien, j'allais à l'école comme tout le monde... Un jour, des amis m'ont dit qu'on recherchait des enfants pour un nouveau film ; je me suis dit que j'avais peut-être mes chances, et j'y suis allé... J'ai d'abord passé des auditions devant la productrice, Kathlen Kennedy, puis j'ai rencontré Steven Spielberg, qui m'a demandé de mimer quelques scènes devant lui. Je ne savais alors même pas ce qu'il avait tourné ! Je n'avais jamais vu **E.T.**, ni **Les Aventuriers de l'arche perdue...** Ensuite, seulement, Steven me l'a projeté : et, depuis j'adore ce film !

Q : Combien de temps a duré le tournage de ***Indiana Jones ?***

R : Le tournage a débuté en 1982, euh je veux dire 83 ! Nous sommes d'abord tous partis pour le Skri Lanka, où ont été tournées les scènes dans la jungle, avec les éléphants. Puis, je suis allé en Angleterre, dans les studios Lucasfilms (Elstree Studios).

Q : Que s'est-il passé lorsque Harrison Ford a dû être hospitalisé ?

R : Harrison est vraiment tombé du dos d'un éléphant, tu sais ! Pendant trois semaines, nous avons continué à tourner sans lui ; Parfois on a pris une doublure, surtout pour les scènes se passant dans la mine, avec la poursuite en wagonnet. Harrison nous manquait beaucoup à tous.

Q : Quelle a été pour toi la scène la plus dure à jouer ?

R : Steven avait une méthode géniale ; il est très sympa avec les enfants : il ne me donnait mon texte que dix minutes avant la prise, comme ça je la lisais une fois et je le retenais tout de suite. La scène la plus difficile pour moi, ça a été quand on a tourné avec les insectes (scène de la crypte), car ils étaient tous vrais !

Q : Quoi, tu veux dire qu'ils bougeaient vraiment ?

R : Oh oui ! Tu vois : tout ce qui bouge dans cette scène est vivant ! D'ailleurs, avant le tournage, nous avons tous été immunisés contre les piqûres d'insectes...

Q : Sais-tu par hasard comment les scénaristes du film ont trouvé le nom de ton personnage, Short Round (Demi-Lune) ?

R : Ehm, je vais te confier un secret : Indiana Jones est en fait le nom du chien de Steven Spielberg (!), Willie Scott est celui du chien de George (Lucas) ; Quant à Short Round, c'est le nom du chien de Williard Huyck et de Gloria Katz !...

Q : Ah bon, alors c'est un peu comme le surnom du requin mécanique des **Dents de la Mer** *(voir Mad Movies n° 28), surnommé « Bruce », d'après le nom de l'avocat de Spielberg...*

R : Euh, oui ; Mais pour ça, je n'étais pas au courant !

Q : Quels sont tes projets immédiats ?

R : Retourner à l'école, tout d'abord. Mais Steven m'a déjà engagé pour son prochain film !

Q : Damned ! S'agirait-il du très mystérieux **Further adventures of Indiana Jones ?** *On entend déjà toutes sortes de bruits fantaisistes courir sur ce film...*

R : Ah ça, je n'en sais encore trop rien : il faudrait que tu demandes à Steven (Caramba, encore raté !)

Q : Que penses-tu de la nouvelle génération d'acteurs de ton âge, comme Henry Thomas, Drew Barrymore... ?

R : J'ai vu Drew récemment ; ben, c'est peut-être un nouveau genre de cinéma, où l'on voit plus de « kids ».

Q : Et toi, que comptes-tu devenir ?

R : Avant, je voulais être médecin, mais depuis Indiana Jones, j'ai décidé d'être acteur ! D'ailleurs, à mon anniversaire, Harrison Ford m'a offert une caméra, et j'ai fait des films de lui ! Mais j'aimerais surtout diriger des films !

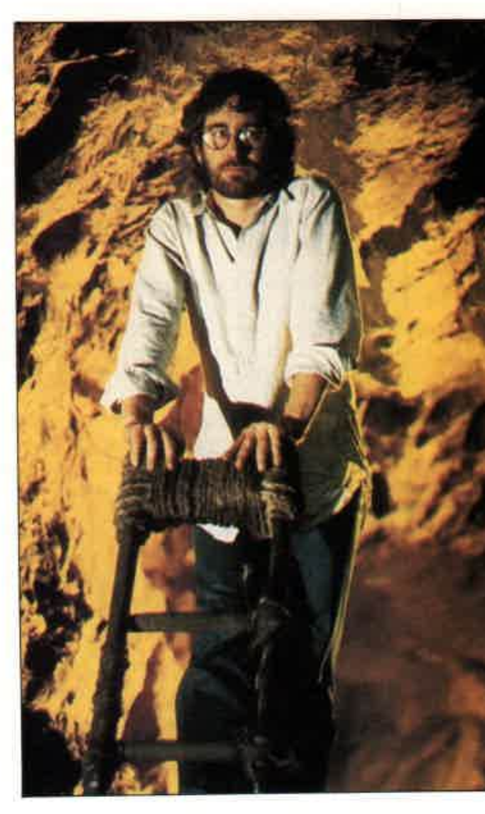
Q : Des films comme **Indiana Jones,** *je suppose ?*

R : Oui, bien sûr : ce genre de films, avec beaucoup d'action !

Q : Eh bien Ki, merci encore, et l'on se reverra à la sortie de ton prochain film...

R : Non, pas « Ki », « Ke » : comme une clé en anglais ! Salut...

Entretien réalisé par Bertrand COLLETTE



Steven Spielberg sur le tournage, avec un effet de lumière créé par Douglas Slocombe.

Le parcours miniature pour une des scènes des wagonnets.
En dessous : l'animateur change la position d'une des figurines pour le prochain plan tourné en animation.

STORYBOARD ET EFFETS SPÉCIAUX

Lorsque sortirent **Les aventuriers de l'arche perdue**, en 1981, les prochaines expéditions mouvementées du preux Indy étaient déjà plus ou moins envisagées. Tout comme pour la saga **Star wars**, nos deux compères, George Lucas et Steven Spielberg, avaient d'ores et déjà décidé de consacrer plusieurs films aux exploits du nouveau héros qu'ils venaient de créer. La surprise ne fut donc plus vraiment au rendez-vous quand on apprit qu'**Indiana Jones et le temple maudit** était en cours de production l'année dernière... Et pourtant, ce film, comme toute production hollywoodienne qui se respecte, devait réserver pas mal de surprises à ses spectateurs... Comme à ses interprètes et à son réalisateur!
Connu initialement sous le titre légèrement différent d'**Indiana Jones et le temple de la mort** – appellation modifiée en regard de son sous-entendu violent et sinistre! [Spielberg s'adressant à un public de jeunes], cette seconde mouture présentait plus d'une difficulté pour son metteur en scène. La première, et non des moindres, étant de devoir étoffer la ligne directrice du récit fournie parcimonieusement par George



Combinaison de l'action réelle (les personnages) et du décor peint sur verre (l'arrivée au Temple).



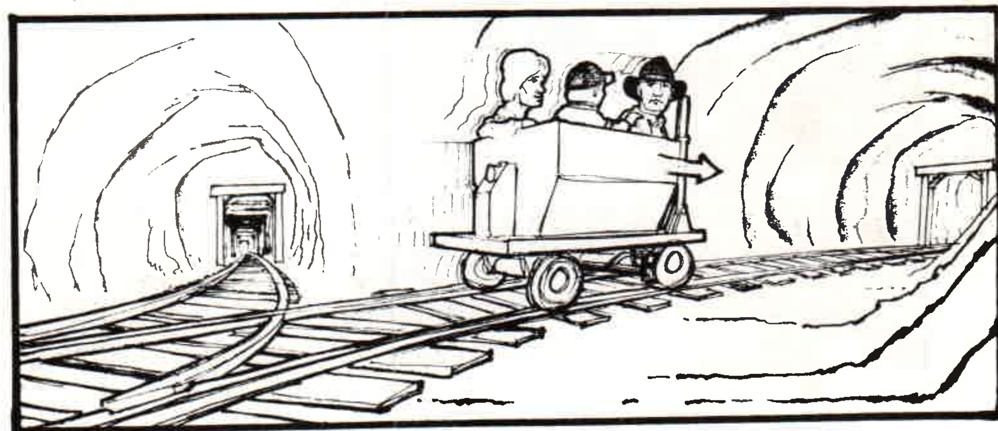
DESSINS DU STORYBOARD ORIGINAL

Lucas (dont le script initial se résumait à la chute d'un aéroplane transportant Indy en plein milieu de l'Inde : ce qui était effectivement assez mince...). Heureusement Lucas eu la bonne idée d'appeler au secours de son inspiration mise en défaut ses anciens compères, Gloria Katz et Williard Huyck, lesquels avaient déjà signé pour lui le scénario final d'**American Graffiti** (Lawrence Kasdan, scénariste des **Aventuriers**, n'étant pas disponible). Décidés à jouer la carte d'un certain « renouveau » des personnages, ou plutôt du personnage principal, l'ineffable Dr. Jones, Katz et Huyck décidèrent d'introduire à ses côtés le personnage de Short Round, sorte d'« Indiana Jones Junior », comme ils aiment parfois à le définir. Précisons qu'au départ George Lucas avait d'abord songé à une petite fille. L'adjonction de Short Round ne s'accompagna pourtant pas, comme on pouvait le craindre, d'un adoucissement des péripéties propres à notre archéologue héroïque. Bien au contraire, nos scénaristes décidèrent en contre-partie de créer pour cette nouvelle aventure un climat des plus tendus, parfois très proche de celui d'un film fantastique à part entière (les séquences du sacrifice, la victime au cœur arraché plongée ensuite dans un magma bouillonnant etc...). On peut parfois regretter que la qualité de ces scènes ne doivent se limiter qu'à certaines séquences particulières...

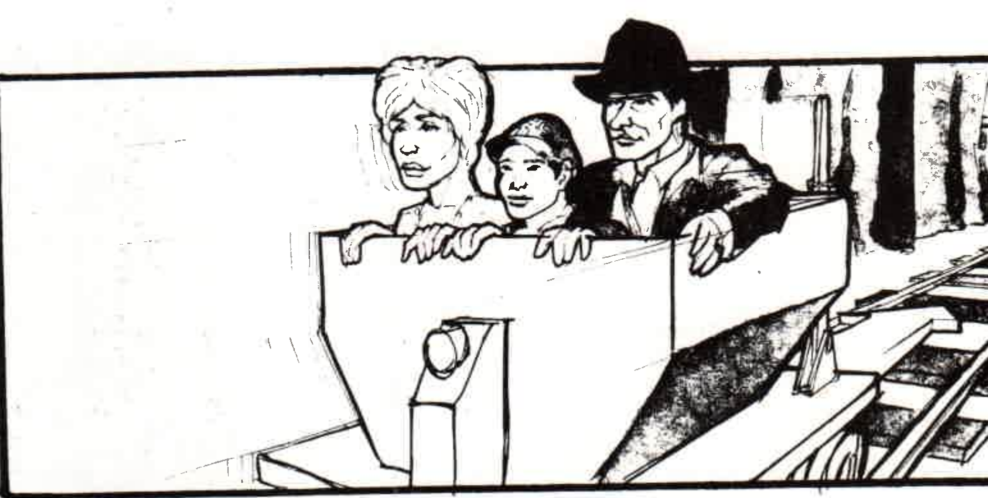
Le tournage à proprement parler débuta en 1983, Spielberg en précise d'ailleurs lui-même exactement la durée : « Nous avons tourné pendant 85 jours à Macao, au Sri Lanka, à Londres ainsi qu'à San Francisco. Tous les écrans bleus (nécessaires à l'incrustation des trucages) ont été construit par ILM. Les scènes de la jungle et de marches à dos d'éléphant ont été tournés au Sri Lanka, à l'exception de tous les extérieurs du Palais de Panktot qui étaient en fait des peintures (sur verre) et des maquettes. » Quant aux conditions précises du tournage, notre metteur en scène favori est tout aussi loquace, qu'on en juge : « Près de 80 % du film a été tourné en studio à Londres, et les 20 % restants en extérieurs. Pour moi, ce fut le paradis; plus je deviens vieux, et plus je développe cette faculté de monter des décors et de tourner à l'intérieur. Je n'aime pas attendre. C'est quand il pleut que j'ai besoin de soleil, et quand il fait beau qu'il me faudrait un jour pluvieux. Je me sens bien quand je peux parfaitement contrôler mon environnement. » Ehm, est-ce à dire que Mister Spielberg se comporterait comme un nouveau Cécil B. De Mille sur ses tournages? En tout cas, il en a déjà les budgets... « On a eu 28 millions de $ de budget, et on a remis à la Paramount un film de 28 millions de $. Je l'ai dépassé pour certaines



COMME LE PREMIER WAGON ENTRE DANS LE TUNNEL, LE SECOND RENTRE DANS LE CHAMP IMMÉDIATEMENT



SUITE DU PLAN PRÉCÉDENT.



LE WAGONNET S'ÉLOIGNE PETIT A PETIT DE LA CAMERA.



Rétroprojection des personnages réels combinée avec la rivière et un matte-painting.

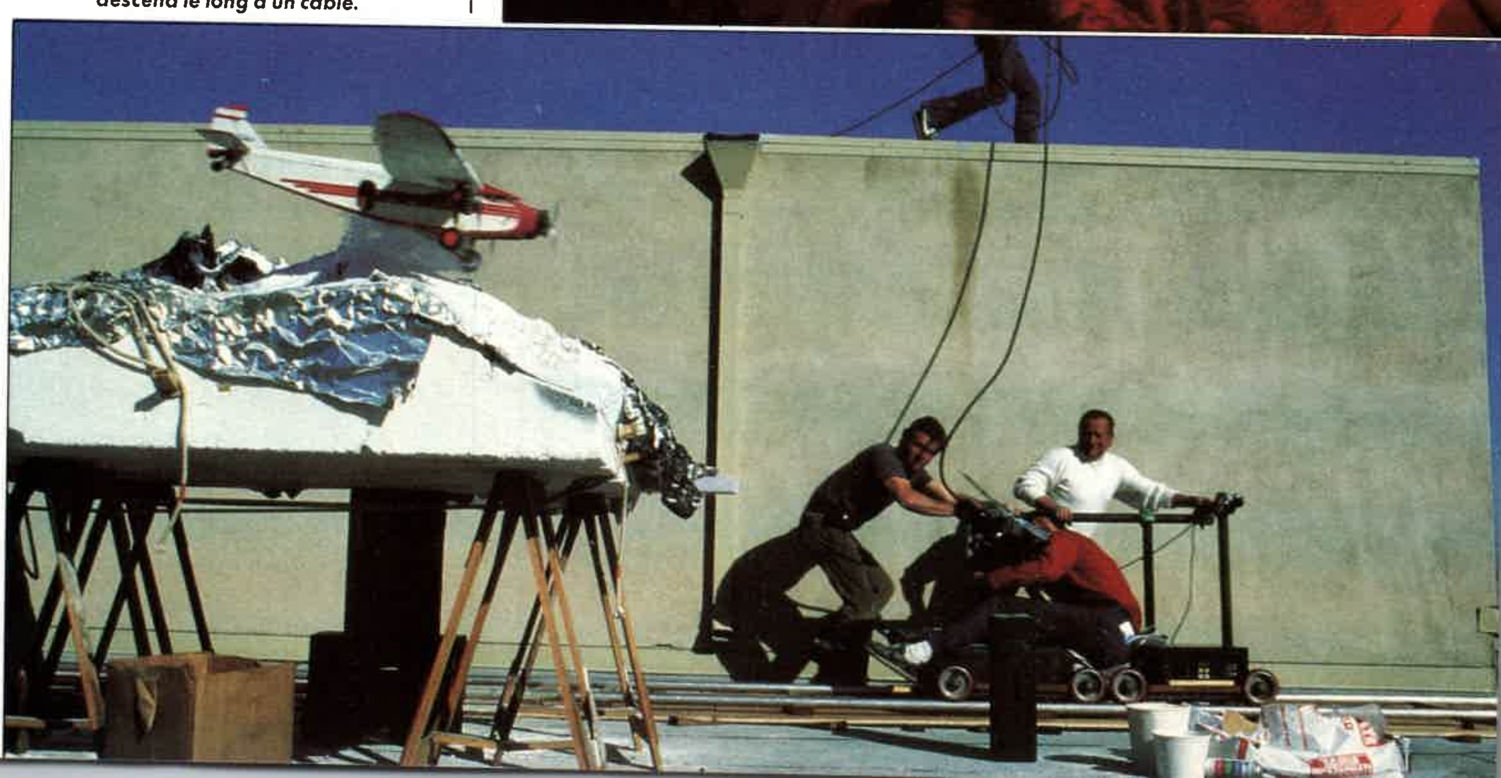
séquences, et j'en étais en dessous pour d'autres. En fait, on a eu cinq jours de retard sur le planning prévu. Parfois, je me rendais compte que j'avais besoin de plus de jours de tournage sur une scène précise que sur une autre. Par exemple, il me fallait plus de jours pour la séquence de la pièce piégée, aussi ai-je fait sauter certains jours qui auraient dû être consacrés à la scène du banquet! Quand il me fallait couper un jour sur une séquence, j'allais voir Dougie (Douglas Slocombe, directeur de la photo), et lui demandais son aide pour trouver un ou deux jours supplémentaires, prévus dans les semaines à venir, nous serait-il possible d'accélérer ou non le mouvement? Et Douglas tournerait encore plus vite, et j'obtiendrais une trentaine de plans dans un seul jour, alors que la moyenne était de 19! » Ceci dit la technique de tournage développée par Steven Spielberg au cours des ans ferait baver de jalousie la plupart de nos réalisateurs nationaux. « Plutôt que de devoir me trimbaler un script avec moi lorsque je m'attaque à une séquence particulière, je préfère travailler sur des storyboards. Pour **Indiana Jones**, j'ai eu près de 4.000 dessins différents, dessinés par Ed Verraux, Joe Johnston et même Elliot Scott, notre production designer d'Angleterre! Ces derniers étaient dessinés à la manière des bandes dessinées qui passent dans les grands quotidiens, peints de la gauche vers la droite. Je les découpais et les gardais comme feuilles volantes. De plus, très souvent se trouvait sous chacun des dessins une description générale de l'action avec tous les dialogues : chacun d'entre eux était donc complètement informatif. Je commence toujours avec des sketchs des prises de vue principales, ce qui me donne des indications géographiques de base pour savoir où placer la caméra, et comment découper ces longs plans en séquences. J'ai eu à peu près



Mike Owens, photographe des effets visuels, devant le flot de glycérine censée représenter la lave en fusion, laquelle est éclairée par dessous pour donner l'illusion de l'incandescence. Ci-dessous : La descente de la figurine dans le puits de lave, suivie par la caméra descendant à l'aide de câbles et contrôlée par vidéo.



Le trucage pour la scène de la chute de l'avion. Le tri-moteur descend le long d'un câble.





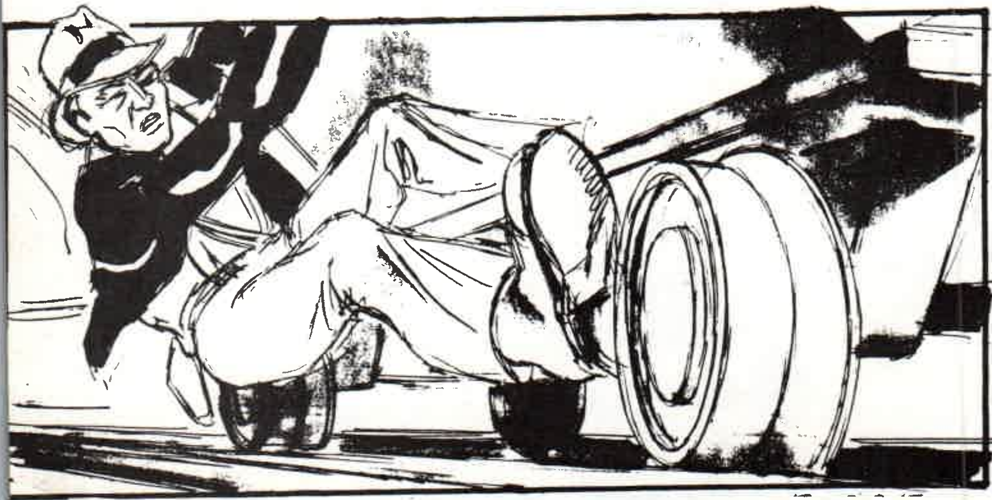
DEMI-LUNE SAUTE SUR LE LEVIER DU FREIN, EXCITÉ A L'IDÉE DE DIRIGER LE WAGONNET.
DIALOGUE: (Indy) - RALENTIS DANS LES VIRAGES SINON NOUS ALLONS SORTIR DES RAILS.
(Demi-Lune) - REÇU CINQ SUR CINQ, INDY.



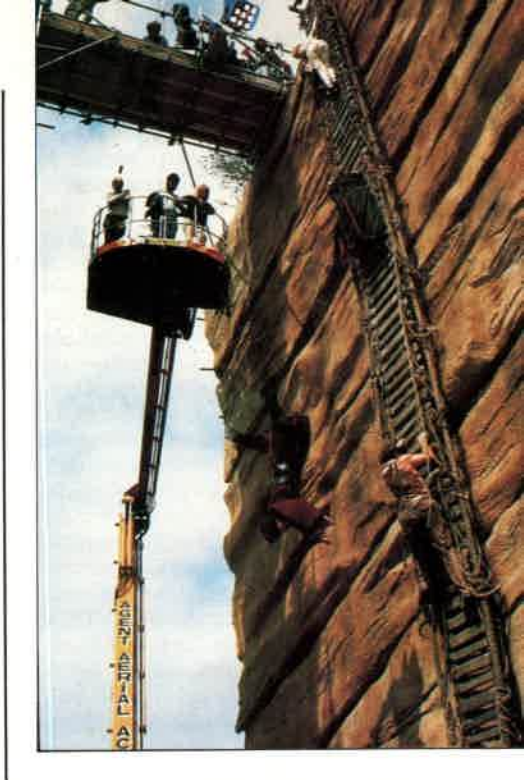
PLAN RAPPROCHÉ SUR INDY ET LES EPAULES DE DEMI-LUNE QUI SE RETOURNE POUR REGARDER SES POURSUIVANTS.



LA CAMERA SUIT LE WAGONNET SUR UN RAIL PARALLELE.



INDY S'ACCROCHE A UN DES COTÉS DU WAGONNET ET TENTE DE BLOQUER LES ROUES AVEC SA BOTTE



Reproduction de la falaise où vient heurter la moitié du pont. En bas : Scène de la rupture de la falaise. Une tonne d'eau va envahir un tunnel miniature.

une dizaine de ces sketchs pour **Indiana Jones**. Puis Elliot Scott s'est mis au travail avec moi pour construire des « mini plateaux », des petites maquettes répliques exactes de nos décors. Mieux qu'une illustration en deux dimensions, je pouvais prendre mon Nikon avec un objectif macro et me plonger en plein dans ce décor miniature, avec des figurines de cartons de quelques centimètres figurant les personnages. C'est ainsi que j'ai préparé presque chaque plan des séquences se déroulant dans la caverne minière, dans la caverne du sacrifice, les prises de vue pendant la scène de « draguage » entre Indiana et Willie dans leur chambre, ainsi qu'une grande partie de la poursuite en wagonnet dans la mine. » A ce niveau de préparation méticuleuse, on comprend mieux comment Spielberg parvient à ne prendre que cinq jours de retard sur son horaire. Et pourtant le bougre s'est même offert le luxe de tourner parfois plusieurs séquences entières avec des plans complètement différents! Le problème étant de choisir ensuite le meilleur du lot!



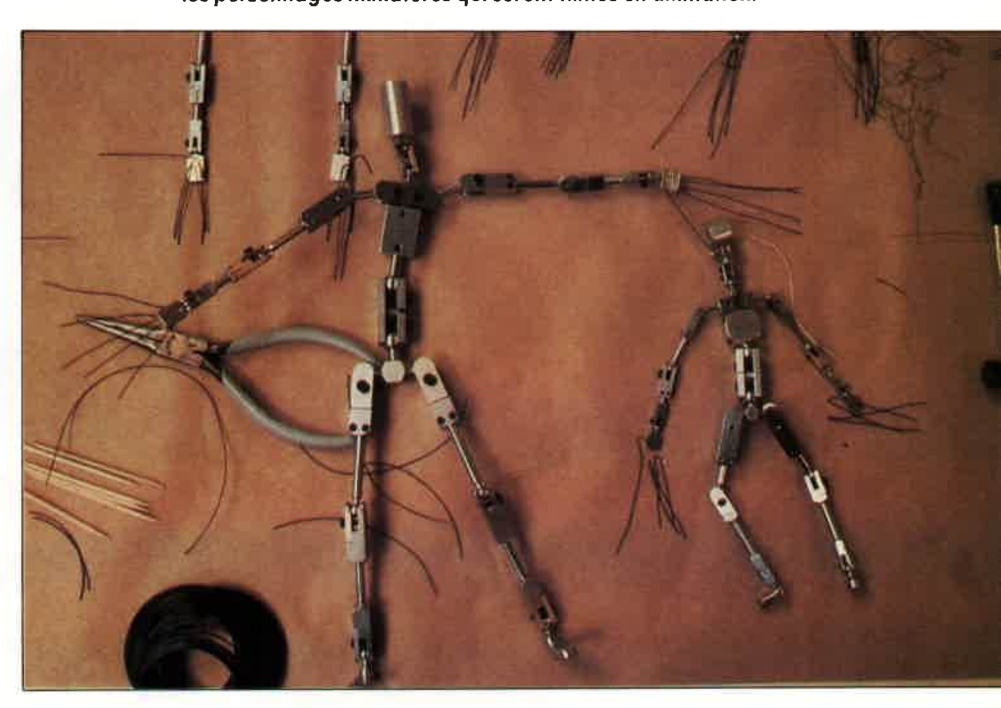
En ce qui concerne plus précisément le travail qu'ont dû effectuer les techniciens d'ILM, le gros du travail fut confié à Dennis Muren, nominé quatre fois aux Oscars pour sa participation à des films tels que **L'empire contre-attaque, Le retour du Jedi, Dragonslayer** et **E.T.** « La première scène que nous avons dû tourner montre Indiana Jones avec une fille au second plan, à Hong-Kong. En fait, nous ne sommes pas allés vraiment à Hong-Kong, nous nous sommes servis d'un écran bleu. C'est également ici que nous avons mis en boîte tous les gros plans d'Indy, de Willie et de Short Round dans la voiture. Allen Daviau s'est chargé des prises de vue, puis notre équipe a pris le relais, Joe Johnston travailla sur le design. En fait, on a un peu « bâclé » cette séquence en ce sens qu'on ne lui a pas consacré autant de temps que prévu... »

ILM utilisa bien sûr aussi le procédé de la Vista Vision, ce qui leur causa quelques problèmes. « Comme le négatif de la Vista Vision est plus large que celui de la Panavision, on était obligé de le réduire pour obtenir assez de place. C'est notamment ce que nous avons décidé de faire pour les scènes de poursuite dans la mine, car on ne peut trouver de cameraman qui soit assez fort pour retrouver l'exacte position où il se trouvait avant et après la prise; rien ne vaut une caméra réglée par ordinateur, positionnée là où il le faut. »

On fit aussi appel à l'animation image par image pour les séquences de la



Dave Sosalla construit la marionnette qui servira pour la scène du sacrifice humain; la taille est environ de 30 pouces (un pouce : 2,5 cm). Ci-dessous : les armatures de métal utilisées pour les personnages miniatures qui seront filmés en animation.





Ci-dessus : machine à brouillard et lumière filtrée pour la scène des enfants exploitées dans la mine. Ci-dessous : Demi-Lune au balcon du palais : l'image réelle (à gauche) va être intégrée au décor de droite (un matte painting du palais).





mine. Presque comme le père Gerry Anderson. Ce qui est à proprement parler incroyable, c'est que le spectateur ne puisse se rendre compte à aucun moment de la supercherie! Les incrustations de scènes tournées avec des petits personnages sont si parfaitement réalisées que toute la poursuite semble vraiment avoir été filmée avec les acteurs du film. Enfin le décor principal du film, le fameux temple maudit, fut érigé en Angleterre sous la direction d'Elliot Scott. Petit détail intéressant : le décor mis en place n'avait pas de fond! Entendez par là que le précipice qui sépare les fidèles du grand prêtre n'existait pas; il fut donc surajouté par la suite. La maquette réalisée dut être incrustée dans le décor réel, au grand dam des décorateurs qui s'arrachaient les cheveux.

En conclusion, malgré le succès relativement mitigé du film, on ne peut que rester admiratif devant l'énergie développée par toute l'équipe de tournage, il est regrettable que le scénario du film n'ait pas été aussi solide que prévu... Restons fidèles à Steven Spielberg, ses **Furters adventures of Indiana Jones** promettent encore d'offrir une sacrée surprise à ses futurs spectateurs!

Bertrand COLLETTE





En haut : image véritable du village; la surface noire représente l'emplacement où sera surimpressionné le matte painting. Image du bas : Mélange des acteurs réels, vue du village et matte painting.

LE FILM DE L'ANNÉE :

1984



Michael Radford et John Hurt.

entretien avec MICHAEL RADFORD

Q : Pourquoi avoir choisi **1984** *comme votre second film?*
R : On ne peut décemment refuser une telle offre. C'est une telle opportunité : on n'a jamais deux fois une chance comme celle-ci dans sa vie. Et puis j'adorais le livre, son ambiance, son contexte, ses ambivalences...

Q : Comment avez-vous pensé **1984** *en tant que matériau cinématographique?*
R : Nous nous sommes donné comme point de départ la situation d'un pays qui aurait évolué sur les bases d'une culture des années 40. **1984** n'est pas une œuvre futuriste, c'est d'abord une vision caustique d'une société telle qu'Orwell pouvait se l'imaginer en 1948. Partant de là, le décorateur a eu à recréer complètement un environnement différent de tout ce que l'on connaissait.

Q : Le travail de ce dernier a donc dû être considérable?
R : Proprement démentiel : il a dû créer comme une sorte d'univers parallèle. Tout était à faire : les machines, la technique, les télécrans, différents de nos propres T.V., les « speakwrite », sorte d'ordinateurs, jusqu'aux affiches de propagande, aux paquets de cigarettes et à l'apparence finale de BIG BROTHER...

Q : En parlant de « look » des années 40, on retrouve un peu cela dans le **Blade runner** *de Rydley Scott...*



LA CRITIQUE

Pourquoi George Orwell a-t-il choisi cette année fatidique comme titre de son terrifiant roman de politique-fiction? La réponse ordinaire est trop simple : la date de sa rédaction étant 1948. Explication grossière qui ne peut satisfaire les véritables puristes. Car **1984**, le roman, consiste en bien autre chose qu'une date futuriste. L'impact de **1984** a été si important, qu'aujourd'hui encore la plupart des idées d'Orwell font toujours l'objet de critiques passionnées, d'hypothèses fascinantes, de conjectures troublantes. Rien d'étonnant, dans ce cas, d'apprendre qu'exactement 36 années après la rédaction du roman, **1984** le livre allait enfin devenir **1984** le film...

Il y avait bien sûr eu des précédents : un film de Michael Anderson, tourné en 1956, où l'intrigue – conformément aux canons hollywoodiens – avait été légèrement « adoucie » (en ce qui concerne les scènes de tortures, notamment)(1). Comble d'infidélité : un happy-ending venait mettre fin au chemin de croix de Winston Smith ! C'est par ailleurs ce film qui fit sortir de ses gonds la veuve d'Orwell, Sonia, au point qu'elle réussit à en retirer toutes les copies quelques années plus tard. On note également une version télévisée avec le grand Peter Cushing. Version qui fit aussi des remous chez les téléspectateurs anglais de l'époque... Indubitablement, le roman d'Orwell recelait donc un potentiel cinématographique certain. C'est ce qu'a dû se dire Marvin J. Rosenblum qui décida d'essayer d'en obtenir les droits. Après moults tentatives, Mrs Sonia Orwell accepte finalement. Restait à trouver le réalisateur. Michael Radford, auteur du touchant **Another time, another place**, se présente. La production débute alors sur les chapeaux de roues : pendant les huit premières semaines du tournage, l'acteur chargé d'incarner O'Brien brille par son absence, jusqu'à ce qu'enfin Burton accepte. C'était là la touche finale nécessaire au succès de l'entreprise. Car l'œuvre de Michael Radford ne s'est pas contentée de faire une adaptation servile du livre, dont certains détails ont vieillis. Comme il est le premier à le reconnaître, Radford a choisi de centrer son film sur le conflit opposant l'individu (Winston Smith) à la société. C'est ainsi que quelques personnages de moindre importance ont été laissés de côté, tandis que les personnalités de Smith et de O'Brien s'en trouvaient renforcées. Une chose est claire dès le début du film : Smith est resté « humain » dans cette société inhumaine. Comble d'ironie caustique : son emploi au Ministère de La Vérité le conduit à falsifier l'Histoire, passée, présente ou future (les fameuses bouteilles de Gin arborant le visage d'un personnage différent régulièrement). Le contraste décrit par Orwell prend ici toute sa valeur, surtout si l'on se souvient de la profession de ce dernier : journaliste!

Le film baigne donc dans une ambiance oppressante, glauque, et terriblement « réaliste »; les décors créés pour les besoins du tournage contribuent grandement à renforcer cette impression de claustrophobie et d'agoraphobie réunies. Tout semble vieux, usé, daté quoique fonctionnant parfaitement. Nous nous trouvons projetés dans une société complètement différente, aux mécanismes originaux... Mais dont, suprême angoisse, nous reconnaissons parfois un élément propre à notre culture. On songe à l'ambiance de certaines œuvres de Philip K. Dick, comme « Le Maître du Haut-Château », où une histoire parallèle montre des sociétés inspirées de la nôtre, mais ayant évolué différemment... En ce qui concerne **1984**, le doute n'est pas possible : Radford et ses décorateurs ont délibérément choisi de créer une société basée sur celle des années vingt et qu'on retrouverait quelque vingt-cinq ans plus tard. Après tout, n'était-ce pas là, l'image qu'Orwell avait de son propre monde? Diantre, dans ce cas félicitons-nous de vivre un **1984** autrement différent (quoique...).

Bertrand COLLETTE

(1) Sur ce film voir l'analyse de Jean-Pierre Putters in MAD MOVIES 21 au chapitre « Politique-Fiction ».



R : Oui, d'ailleurs toute la ville de **Blade Runner** est plus ou moins inspirée de la conception d'Orwell. Ce qui est amusant c'est que Ridley Scott vient de tourner une publicité pour des ordinateurs où il utilise encore cet aspect... Et, comble d'infortune, cette même publicité passe avant mon film dans les salles londoniennes!

Q : Pas de chance! Au fait, quelle est la réaction du public anglais devant 1984?
R : Le film marche, très, très fort. Il est sorti depuis le 12 octobre (dans une salle NDLR) et il bat déjà tous les records! Curieusement d'ailleurs, il n'est toujours pas vendu aux USA...

Q : Tiens donc, et pourquoi?
R : Eh bien, les Américains ont peur du film; ou plutôt de son désespoir. On m'a même proposé là-bas de tourner un « happy ending »! Inutile de dire que j'ai refusé...

Q : En parlant de difficultés au niveau de la distribution, pourquoi a-t-on choisi de montrer au Festival de Rimini les scènes les plus cruelles du film (Winston Smith écartelé vivant par O'Brien)?
R : Je ne sais pas; ce n'est pas moi qui ait choisi cet extrait. Il paraît d'ailleurs que la réaction de la salle a été équivoque, non?

Q : Equivoque n'est pas le terme : le public a été pétrifié. Il ne s'attendait pas du tout à cela en clôture de Festival! Ceci dit, quand fut terminé le montage définitif du film?
R : Ehm, nous avons fini très exactement début octobre...

Q : Mais c'est démentiel : comment avez-vous pu obtenir un résultat pareil avec si peu de temps devant vous?
R : En fait, nous avions prévu au départ 12 semaines pour le montage final, mais le montage de la bande-son a pris, à lui seul, six semaines : il ne nous en restait donc plus que six! A l'origine, ce que j'avais tourné faisait près de 3 heures, nous avons raccourci certaines scènes, élagué le récit en quelque sorte.

Q : Quelque chose a-t-il été vraiment coupé pour la version définitive?
R : Non, non : cela ne s'est joué qu'au niveau de la longueur des scènes; beaucoup n'avait pas besoin d'être aussi longues, aussi les avons-nous allégées...

Q : En ce qui concerne le casting, est-il vrai, comme le précise le dossier de production, que vous aviez dès le départ John Hurt en tête pour incarner Winston Smith?
R : Absolument, Winston devait être John Hurt. Je n'ai jamais songé à aucun autre acteur... Il EST Winston Smith!

Q : Et en ce qui concerne les deux autres rôles principaux, ceux de O'Brien et de Julia?
R : Pour Richard Burton, ce fut différent : je ne savais pas du tout ce qu'il était devenu, s'il jouait toujours ou non, s'il était toujours fidèle à sa réputation... J'avais son nom sur ma liste sans trop y croire. J'ai même contacté Rod Steiger pour le rôle. Et finalement, Burton a accepté! Quant à Suzanna Hamilton, je l'ai eue presque par hasard. On m'avait proposé Jamie Lee Curtis pour le rôle, mais avec les seins qu'elle a... Quoique, pour les scènes finales cela aurait pu être intéressant! Non, sérieusement Suzanna Hamilton avait un « je ne sais quoi » qui la différenciait des autres. Dire que j'ai auditionné des centaines de jeunes filles...

Q : Dans le livre, la noirceur du propos d'Orwell est toutefois légèrement compensé par la lettre du « New Speak », dont le ton, écrit au passé, peut suggérer qu'il s'est finalement passé quelque chose entre sa publication et la fin du récit (cette remarque m'ayant été inspirée par des collègues au courant). Qu'en est-il dans votre film?
R : Le film n'est pas totalement pessimiste lui non plus puisqu'on peut se rendre compte à la fin que Winston Smith n'a pas été complètement « rééduqué » car il sommeille en lui une étincelle de révolte...

Q : Avez-vous lu le roman d'Ira Levin intitulé **Un bonheur insoutenable** *(This perfect day), qui décrit une société totalitaire assez proche de celle de 1984, où des bracelets électroniques et des injections de sérums abrutissent la population?*
R : Tiens, non : je ne le connais pas; par contre, j'ai vu **THX 1138**, qui a quelques similitudes aec **1984**. Vous savez c'est le film que George Lucas a commencé à tourner dans son école de cinéma...

Q : ... puis qu'il a ensuite monté en long métrage « commercial ». Effectivement, on y retrouve des connotations propres au monde d'Orwell...
R : Oui, d'ailleurs, dans mon contrat de production il était bien stipulé que je n'avais pas le droit de faire un film « comme **Star wars** ou **2001**, qui utilise les effets spéciaux au détriment de l'intrigue »!
Le monde d'Orwell ne se prête pas à ce genre de compromis; il s'agit avant tout de l'histoire d'un homme, de sa révolte contre l'état...

Q : C'est ce qui différencie **Le meilleur des mondes**, *d'Aldous Huxley, de* **1984**?
R : En partie. **Brave new world** est moins sombre, moins désespéré. Il s'agit d'une fiction à part entière. Ce qui n'est pas le cas de **1984**, écrit en plein milieu de la guerre froide, à une époque où le monde sortait tout juste du fascisme.

Q : Question rituelle, quels sont vos projets immédiats?
R : Eh bien, je vais aller dans chaque pays où l'on pense que ma présence sera la bienvenue. Il est cependant fort ennuyeux de ne pas parler la même langue pour tous! Ensuite je vais me reposer. Et l'on m'a déjà proposé de tourner un film français! Mais je ne suis pas encore vraiment fixé...

Bertrand Collette / Fait à Paris le 17 octobre 1984.

Réalisateur : Michael Radford / Scé. : M. Radford, d'après l'œuvre de George Orwell. Int. : John Hurt (Winston Smith), Richard Burton (O'Brien), Suzanna Hamilton (Julia). Producteur exécutif : Marvin J. Rosenblum. Produit par Simon Perry. 120 minutes. GB. 1984.







LA NUIT DES MASQUES. Haut : TERREUR A L'HOPITAL CENTRAL

LE « PSYCHO-KILLER »

Les années trente furent le berceau d'un fantastique encore tout imprégné de l'expressionnisme allemand. 1958 vit naître le style Hammer, style baroque, style gothique, deux caractéristiques qui furent parfois celles de l'épouvante à l'italienne des sixtees. Simultanément les deux écoles s'éteignirent au début des années soixante-dix. Avec eux, vampires, monstres de Frankenstein, lycanthropes et momies quittèrent les écrans. Pour un temps du moins. De ses cendres encore toute chaudes le genre renaquit. Arrivèrent les années Spielberg, Lucas, Hooper, Scott... Et en 1978 **Halloween.** Petit film, petit budget, petites ambitions (Hou, fais moi peur !), hormis Donald Pleasence des inconnus au générique mais au bout du compte gros succès populaire, estime de la critique et consécration d'un cinéaste qui allait se révéler majeur : John Carpenter.

Halloween est aux Etats-Unis l'équivalent de notre Mardi-Gras, le 31 octobre, une fête aux origines païennes durant laquelle sévit le croquemitaine, le boogey man. Dans le film de Carpenter, ce dernier est personnifié par Michaël Myers. Interné à la suite du meurtre de sa mère et d'un amant, il s'évade quelque vingt ans après pour venir décimer les habitants d'une petite localité. Rien de vraiment renversant dans l'énoncé de ce scénario en fin de compte rachitique et d'une minceur extrême. Et pourtant, le metteur-en-scène en illustrant la plus linéaire des histoire innova, créa un style, un genre même. Tout simplement en utilisant des procédés loin d'être originaux : le tueur est d'emblée invincible, se déplace avec une facilité surnaturelle, n'éprouve jamais le moindre sentiment, son regard se fait caméra subjective, épouse les aspérités du relief, sa proximité crée un suspense basé sur l'appréhension du danger menaçant de surgir de tous les hors-champs possibles, face à lui les protagonistes réagissent avec la même intelligence qu'une poule au bord d'une route. Plus qu'un modèle à venir, **Halloween** est le prototype même du film de psycho-killer. Soucieux de se conformer aux recettes qui ont fait le succès du film de Carpenter, les imitateurs suivront à la lettre la leçon du Maître avec une conviction touchante, un manque d'imagination flagrant. Ainsi d'un film à l'autre, retrouvera-t-on immanquablement les mêmes éléments accommodés à la même histoire à quelques détails près.

«... Je crois surtout que c'est la mécanique particulière du film qui a fait son succès : les gens qui vont le voir savent à l'avance qu'il va se passer quelque chose. La question n'est pas de savoir s'il va se passer quelque chose, mais quand cela va se passer. Tout le jeu consiste à faire croire que ça va se passer maintenant et de ne pas le faire arriver ; ainsi on fait monter l'anxiété, on met le spectateur dans un état d'attente et on fait arriver la surprise au moment où il s'y attend le moins. » déclare John Carpenter dans un interview accordé aux Cahiers du Cinéma. Traumatisés par le bon sens de ces paroles, des hordes d'obscurs tâcherons appâtés par le gain se sont dits « Pourquoi pas nous ? ». Et ces petits Hitchcock tous coulés dans le même moule ont emballé plus ou moins adroitement, souvent bâclés, des **Vendredi 13**, des **Bal de l'horreur...** arrosant des victimes du psychopathe de service d'hémoglobine versé selon les crédits alloués par des producteurs radins.

Envoyés Ad Patres de la façon la plus originale possible, les personnages sont autant de polichinelles destinés à passer de vie à trépas au moment adéquat, de la chair à pâté manipulé par des scénaristes peu préoccupés d'épaisseur psychologique. Dépeints sommairement en deux ou trois traits de caractère (Le bon gros, le comique, la pin-up, la pucelle...) ces cadavres en puissance sont de leur vivant des teen-agers tout droit sortis d'une pub pour boissons à bulles. C'est avec

zèle qu'ils assument leur fonction de victimes. Hurlements, déambulations dans les ténèbres, visages marqués par l'effroi... Ils y croient à tel point que les spectateurs américains, des jeunes aux alentours des quinze ans, se sont identifiés aux proies du psychopathe : l'abondance de la production du genre et les chiffres du box-office l'attestent. Interprété par des acteurs débutants pour un public usant encore ses fonds de culottes sur les bancs des écoles, le film de psycho-killer se doit donc de ne pas choquer, de ne pas mettre mal à l'aise. Exit la description trop détaillée des meurtres, l'attardement de l'objectif sur des plaies béantes. Exit toute psychologie chez le tueur, silhouette seulement motivée dans ses forfaits par la volonté du scénariste de placer un meurtre toutes les cinq minutes. A vrai dire l'horreur n'est pas vraiment un but pour le metteur-en-scène, le suspense importe davantage. Fonctionnel, dévitalisé, il suit le principe employé dans **Halloween :** l'attente du coup de hache fatal. Le tueur frappe avec régularité, les victimes succombent au même rythme... Peu de surprises dans ces mécaniques à faire peur lubrifiées à l'huile Carpenter; les seules variantes intéressantes demeurant encore le choix des armes (blanches souvent, tire-bouchons y compris !). Clichés, schéma narratif immuable, le psycho-killer moyen se contente de peu de choses pour des résultats pauvres. Le bilan n'est pas totalement négatif pour autant.



Ci-dessus : VENDREDI 13. En bas : HALLOWEEN II.

Ceux par qui le malheur arrive...

Titré à l'origine **The Baby Sitter's Murderers, Halloween** lança la mode du film de psycho-killer et fut donc, à l'époque, une œuvre forte et originale, un film qui ne coûta pas cher mais qui rapporta gros. Seulement six ans après sa réalisation, le film déçoit. Copié, plagié, démarqué, il ressemble lui-même aux clones qu'il a engendrés. Même si sa mise-en-scène est nettement plus élaborée que celle de ses ersatzs, la présentation des protagonistes, les interventions minutées du tueur banalisent à l'extrême une action semblant étirée en longueur, anémique et ployant sous des artifices largement employés depuis. Comme tout succès **Halloween** connut une suite intitulée **Halloween 2** (1981) mis en scène par Rick Rosenthal et produit par John Carpenter qui réalisa quelques séquences chocs pour, selon ses dires, rehausser le niveau de l'ensemble. Mais tout démarquage qu'il est **Halloween 2** parvient sans mal à supplanter son modèle en matière d'efficacité. Un leitmotiv tient toujours lieu de scénario : le tueur, prétendu mort, est transporté dans un hopital où il expédie personnel soignant et soigné dans un monde réputé meilleur. A l'élipse dans les scènes d'horreur de **Halloween** celui-ci substitue un aspect démonstratif plus marqué. Visage plongé dans l'acide, seringue dans l'œil et diverses autres joyeusetés ponctuent ce film de surcroit bien photographié.

Contrairement aux **Halloween 1** et **2**, la saga des **Vendredi 13** ne fut jamais frappé de qualité, la médiocrité restant le dénominateur commun de tous les films de la série. Le premier de tous, **Vendredi 13**(Friday the 13th), réalisé en 1980 par Sean Cunningham, présente des jeunes gens en vacances aux abords de Crystal Lake décimés par une main experte qui est en fait celle de la maman de Jason, mort noyé pendant que les moniteurs de la colo copulaient mollement. Sa maternelle décapitée, Jason surgit des flots pour perpétrer son œuvre vengeresque : tuer du teenager dans trois autres nanars rigoureusement identiques. Le second de la liste **Le Tueur Du Vendredi** (Friday the 13th part 2) commis l'année suivante par Steve Miner, également responsable du troisième volet, non content d'être nul, se permet de repiquer une séquence entière de la **Baie sanglante** (le chef-d'œuvre de Mario Bava, prémonitoire de la vogue des psycho-killers) : une sagaie transperce de part et d'autre un couple faisant l'amour ! Bien que bénéficiant de l'emploi d'un relief bien au point **Meurtres En 3 Dimensions** (Friday the 13th part 3-1982) n'émerge guère du lot bien que son côté faussement parodique soit loin d'être désagréable. Quant au dernier de la portée à ce jour **Vendredi 13, Chapitre Final** (Friday the 13th, the final chapter-1983) de Joseph Zito (déjà responsable d'un **The Prowler** ex-**Rosemary's Killer** en 1981 dans le même genre), il n'y a pas grand chose à en dire sinon qu'il inventorie tous les trucs, tics, machins, bidules dont ses prédécesseurs s'étaient fait les chantres, y compris une bonne dose de ketchup, ingrédient nécessaire à tous (bons) films Hamburger, dénominatif convenant parfaitement aux films de psycho-killer généralement consommé dans des établissements spécialisés entre du pop-corn et un coca-cola. Aux plats réchauffés de messieurs Cunningham, Miner et Zito, on peut préférer la cuisine de quelques autres. Des hamburgers, il y en a bien de mangeables aprés tout !





LE BAL DE L'HORREUR. Ci-contre : THE NESTING. En bas : VENDREDI 13.

L'élite

Habituellement, le film de psycho-killer se déroule dans un décor bien délimité. Que ce soit un camp de vacances, un lycée, une petite localité, le lieu est si bien défini qu'il parait hermétiquement clos sans possibilités de s'en échapper, le psychopathe jouant les clôtures électriques. **Le Monstre du train** (Terror train-1980) coproduction canado-américaine de Roger Spottiswoode ne faillit pas à la règle et pousse même l'unité de lieu jusqu'au retranchement de l'action dans un train où rode le maniaque, autrefois victime d'un bizutage odieux et qui, par conséquent, expie le mal commis. A l'originalité du cadre, le film adjoint la beauté de la photographie de John Alcott. Réalisé en 1981 par Dick Richards **La Vallée De La Mort** (Death Valley) situe son histoire dans le cadre évoqué par le titre. Lieu touristique par excellence, il est aussi du domaine des rêves d'un jeune garçon tout émerveillé par ce cadre qui fut celui de tant de westerns. C'est d'ailleurs dans une ville reconstituée du Vieil Ouest que le gamin, têmoin gênant, sera poursuivi par le tueur grimé en cowboy ! A mi-chemin entre le psycho-killer classique et un cinéma plus intimiste **La Vallée De La Mort** confronte l'enfance et son cauchemar qu'est le croquemitaine. Manifestement **Survivance** (Just before dawn-1981) de Jeff Lieberman n'a pas la même aura de sensibilité. Son décor : une forêt immense qui pourrait être celle de **Délivrance,** et dans cette forêt déambulent des autochtones dégénérés en quête de campeurs. La dernière image du film montre l'ultime survivante du massacre agenouillée sur le cadavre imposant d'un des agresseurs qu'elle aura étouffé en lui introduisant le bras jusqu'au fond de la gorge ! L'environnement boisé de **Survivance** est à la base de nombreux psycho-killers lorgnant autant du côté d'**Halloween** que du film de John Boorman précédemment cité. Mentionnons : **Le Tueur de La forêt** (Don't go in the woods-1980) de James Bryan, **The Forest Primevil** (Andrew Davis-1982), **The Forest** (Don Jones-1983), **Mad Man** (Jo Giannone-1983)... Ce côté naturaliste Tony Maylam l'a très bien exploité dans son **Carnage** (The burning-1980), plagiat de **Vendredi 13** mais qui lui est très nettement supérieur. Fort intelligemment, les auteurs ont tenté par l'apport de séquences d'exposition puis de conclusion (le scénario narré autour d'un feu de camp) d'apparenter le maniaque (un brûlé au 6e degré) au grand méchant loup des contes pour enfants, à l'ogre errant aux fonds des bois. Il n'en faut pas davantage pour que la routine d'un scénario s'aiguille vers une dimension volontiers plus fantastique qu'une accumulation fonctionnelle de meurtres. Du décor de **The Initiation** (Larry Stewart-1984), on pouvait attendre beaucoup. Et déception, le metteur-en-scène, pantouflard au possible, se contente de promener sa caméra dans les différents magasins d'un centre commercial. Lieu blême, calme et feutré, l'hôpital est le théâtre des abominations commises par le tueur psychopathe de **Terreur a l'hôpital central** (Visiting hours-1981) coproduction entre les Etats-Unis et le Canada signée Jean-Claude Lord. le dit tueur, vicieux jusqu'à photographier ses victimes agonisantes, y traque sur des kilomètres de couloirs désertés pour la circonstance une journaliste qui avait refusé de passer son message à l'antenne. Invraisemblable mais efficace, **Terreur a l'hôpital central** trouve en **Hôpital massacre** (X-Ray-1981) de Boaz Davidson sa réplique loufoque. Dans cette parodie, l'héroïne victime d'une falsification de dossiers médicaux se retrouve hospitalisée au bloc des incurables. Au rythme où s'entassent les cadavres, on ne peut guère parler d'hôpital mais plutôt d'une annexe à la morgue ! **Cauchemar a Daytona Beach** (Nightmare-1982) de Romolo Scavolini ne distille aucune drôlerie. Le film respire la saleté, l'atmosphère empeste le sang coagulé. Ce même sang qui bouillonne, qui gicle au mur, souille l'enfant assassin muni d'une hache. **Cauchemar...** est d'autant plus poisseux qu'il se clot comme il avait débuté : un gosse tue son père qui, étant enfant, liquida déjà son géniteur et sa maîtresse. Basé sur un sujet voisin **Fall Break** (Buddy Cooper-1984) s'avère moins morbide sinon guilleret malgré une débauche d'effets gores : têtes tranchées, hameçon de belle taille introduit dans un sexe féminin et qui ressort par le ventre... Le final ne don-





HALLOWEEN III. Ci-dessous : L'ANGE DE LA VENGEANCE. En bas : NOCES SANGLANTES.



ne pas dans le sous-entendu : littéralement coupé en deux, le maniaque pataugeant dans sa barbaque saisit la jambe d'un flic et la tranche d'un coup de hache ! Encore une victime de ses pulsions, de ses sentiments...

Un cœur gros comme ça

Le cœur, le mineur dément et rancunier de **Massacre à la Saint-Valentin** (My bloody Valentine-1981.) de George Mihalka, l'extirpe à la pioche pour le présenter dans de charmants boitiers roses enrubannés. Pour ce qui est d'exprimer ses sentiments, le psycho-killer donne dans l'excès, l'emphase et l'hyperbole. Ainsi dans la crasse d'un New-York nocturne, le Frank Zito de **Maniac** (1981-William Lustig), un rien trop chéri par une mère expensive, scalpe au cutter quelques jeunes femmes. Cette thérapie défoulante l'entraînera aux tréfonds de l'aliénation. Le cas de Thana, la jolie muette de **L'ange de la vengeance** (Angel of vengeance-1980) de Abel Ferrara est similaire. Victime de deux viols successifs, elle entre en guerre contre la gente masculine. Les meurtres succèdent aux meurtres perpétrés à l'aide d'un MKS 45, témoignages d'une folie homicide irréversible. Le « héros » de **Driller Killer** (1979) également signé Abel Ferrara n'avait aucune haine particulière envers les deux sexes seulement il n'aimait pas le bruit. Alors muni d'une perçeuse électrique branchée sur une ceinture-batterie, il alla dans le voisinage rétablir un doux silence. Les préoccupations du maniaque de **Viol sans issue** (The last victim-1978) de Jim Sotos sont d'un ordre nettement plus sexué. Après avoir violenté une adolescente avec un goulot de bouteille, ce pervers conte fleurette à une Tanya Roberts loin de se montrer consentante. Il manqua sans doute d'affection dans sa jeunesse vous dira le Docteur Freud du coin. L'évadé de l'asile de **Fear** (1983), film autrichien de Gerald Kargl, emploie des méthodes identiques : viol et assassinat. Le meurtre dans toute sa normalité en quelque sorte, sordide et peu imaginatif aux antipodes des jeux de massacre de **Vendredi 13. Noces sanglantes** (He knows you're alone-1980) de Armand Mastroianni est nettement plus irréaliste : le tueur trucide uniquement de jeunes mariés ! Encore un pauvre bougre devenu psychopathe par manque d'affection. L'amour, il en est beaucoup question dans **Fondu au noir** (Fade to black-1980) de Vernon Zimmermann. D'un amour aliénant qui poussera un jeune homme à commettre des assassinats référentiels : l'amour du cinéma ! L'inconditionnel de la star Lauren Bacall de **The Fan** (Edward Bianchi-1981) aimait un peu trop sa vedette préférée. Aussi, il décima son entourage ! Aprés pareille hécatombe, une remarque s'impose : l'amour à mort ! Faute de grands sentiments à exprimer le couple infernal de **Nuit de cauchemar** (Motell hell-1980) signé Kevin Connors se lança dans la confection d'un saucisson réputé 100 % naturel. Naturel, il l'est puisque fabriqué à partir de touristes 100 % de chair et d'os gavés comme des oies. Pas de charcuterie maison dans le **Psychose 2** (Psycho 2) dont s'est rendu coupable Richard Franklin en 1983 mais beaucoup de respect. Pour avoir trop aimé le **Psychose** (Psycho-1960) de Alfred Hitchcock l'auteur de **Patrick** exhume Norman Bates, le tueur psychopathe numéro 1 de l'histoire du 7e art et auteur de sa fragile personne tisse de futiles arabesques aux prolongements vaudevillesques. Brian De Palma aime bien Hitchcock lui aussi. **Pulsions** (Dressed to kill-1981) le prouve si besoin en était. Virtuosité technique, scène de douche, omniprésence du voyeurisme, analogies dans les comportements des protagonistes (d'un côté Michaël Caine en grande blonde, de l'autre Anthony Perkins en mémé à chignon) : l'hommage tourne à l'obsession, à la furie... Sans modèle à imiter ni maître à respecter, Tobe Hooper affectionna à ce point l'atmosphère hystérique de **Massacre à la tronçonneuse** (The Texas chainsaw massacre-1975) qu'il récidiva dans le même genre avec un autre chef-d'œuvre tout aussi putride **Le crocodile de la mort** (Death trap-1977). Ainsi il passa de la dégénérescence d'employés d'abattoirs désaffectés à la folie de Neville Brand, propriétaire d'un motel sordide perdu au beau milieu des marais, qui accueille ses rares clients à grands coups de faux pour ensuite les abandonner à l'appétit vorace d'un saurien amateur de petite filles et de chien. Autre monument d'humour très noir **Mother's Day** (1980-Charles Kaufmann) dispose selon les besoins du scénario de la vie, la mort de quelques jolies citadines confrontées à des colosses aussi abrutis par leur héritage congénital que par la société de consommation qui les gave de programmes télévisés débiles. Un couteau électrique, un téléviseur auront finalement raison des agresseurs exécutés avec une haine comparable à celle que manifestent les américains moyens de **La colline a des Yeux** (Hills

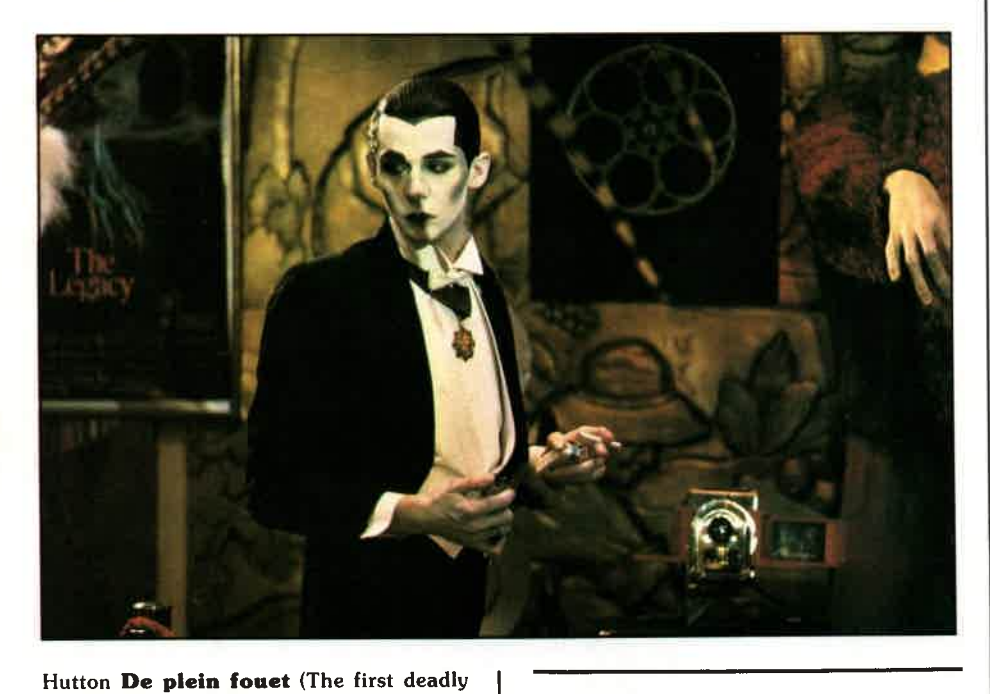


have eyes-1977) envers leurs assaillants excusables encore parce que sauvages, primitifs et... affamés ! Fort du succès de son film, Wes Craven réalisa en 1984 **The Hills Have Eyes 2,** film honorable mais quelconque, dénué de tout le potentiel malsain de l'original. Le clou du spectacle : un flashback canin !

Opportunisme

Il était fatal que le tueur psychopathe fasse irruption dans le film policier, genre dont les stéréotypes se prêtent bien à son intrusion. Dans **Le justicier de minuit** (Ten to midnight-1982) de Jack Lee Thompson (qui avait en 1981 goûté aux meurtres à la chaine avec **Happy Birthday** (Happy birthday to me) le grand Charles Bronson, dont le palmarès en matière de morts violentes dépasse de loin celui de n'importe quel maniaque, prend en chasse un tueur impuissant assassin de jolies secrétaires. Dirty Charles fera justice... Les psychopathes de **New York 2 heures du matin** (Fear City-1983) de Abel Ferrara, de **Angel** (1983-Robert Vincent) connaîtront un sort aussi peu enviable. Même destin pour le sadique muni d'un piolet d'alpiniste du méconnu film de Brian C Hutton **De plein fouet** (The first deadly sin-1981). Quant à Chuck Connors, désireux de se venger d'une société responsable de la mort de sa fille (par overdose), il périra déchiqueté dans l'explosion d'un bâton de dynamite, scène finale de **Le détraqué** (The mad bomber-1975) signé Bert I. Gordon. Le photographe violeur de **Brigade Anti-Viol** (Don't answer the phone-1981) de Robert Hamer se verra envoyer six pieds sous terre par une police satisfaite de cet acte. Salubrité publique pour ces nobles défenseurs de l'ordre, fascisme autrement dit. Les tueurs psychopathes ne sont pas toujours ceux qu'on pense. Par exemple difficile d'identifier précisément le maniaque de **Terreur sur la ligne** (When a stranger calls-1980) de Fred Walton : le misérable tueur de gosses ou le flic acharné à sa perte ? Cette interrogation est également au centre du film français de Michel Vianey **Un assassin qui passe** (1980) dans lequel le flic Jean-Louis Trintignant abattra le psychopathe Richard Berry comme un chien. **Les yeux de Laura Mars** (Eyes of Laura Mars-1979) écrit par John Carpenter et réalisé par Irvin Kershner joue en revanche la carte du suspense à 100 %. L'enquête policière sur les agissements d'un tueur utilisant le pic à glace y est doublée d'un élément fantastique : les dons de voyance d'une photographe de mode. **Un tueur dans la ville** (The killing hour-1982) de Armand Mastroianni fonctionne sur un schéma analogue, dénouement surprenant y compris. **Fenêtres sur New York** (Windows-1980) de Gordon Willis ménage dans la tradition des chutes à surprises une révélation de taille : le sadique persécutant la frêle Talia Shire se trouve être à la solde de sa meilleure amie qui espérait ainsi la contraindre à partager son intimité !

Aprés le polar, le tueur psychopathe fit une timide apparition dans un film underground signé Amos Poe **Subway Riders** (1981), œuvre déroutante qui conte les derniers instants d'un saxophoniste qui abat au pistolet les passants attroupés pour l'écouter. Finalement le musicien dément sera liquidé par un flic à problèmes. C'est avec la science-fiction que fraye la traditionnelle intrigue de tout psycho-killer, dans **Blind Date** (1983-Nico Mastorakis) un aveugle pourvu d'un appareil révolutionnaire qui lui permet de distinguer le contour des objets se lance à la poursuite d'un maniaque chloroformant ses victimes avant de les opérer à la manière d'un chirurgien, le tout au son d'une musique de Vivaldi diffusée par un walkman.



Parodies plus ou moins volontaires

Dans ce chapitre peut être catalogué la majorité des psycho-killers pour la plupart financés par des producteurs indépendants selon des recettes connues dont les assaisonnements sentent eux-mêmes le réchauffé. De tous **Splatter University** (1983-Richard W. Haines) est incontestablement le plus mal fichu, le plus ennuyeux, le plus laid, le plus niais (le tueur est un prêtre pudibond qui assassine des collégiennes ayant commis le péché de chair !)... **Le sadique à la tronçonneuse** (Pieces-1983) production ibérique de Juan Piquer Simon est à peine plus pitoyable. Le scénario donne une idée du niveau de la « chose » : le directeur d'un campus découpe ses élèves à la tronçonneuse, assemble les morceaux pour reconstituer un puzzle que durant sa tendre enfance il n'avait pu réunir ! Le film s'avère à ce point mauvais qu'on s'y amuse constamment (encore faut-il avoir le cœur bien accroché. **The killing Touch** (devenu depuis **Fatal games)** commis par Michaël Elliot en 1982 ne bénéficie même pas de la drôlerie involontaire de son prédécesseur. En revanche, les amateurs de scènes de massage seront comblés (le film se déroule durant des Jeux Olympiques dans un milieu sportif). L'identité du psychopathe : un transexuel ! **Le bal de l'horreur** (Prom Night-1980) de Paul Lynch n'est pas triste dans le genre bêta. Entre deux airs de disco, un tueur masqué armé d'une hache perturbe une fête de fin d'année scolaire. La banalité y bat son plein. Comme dans **The slumber party massacre** (1982-Amy Jones), navet interminable où l'on en vient à souhaiter la mort de tous les protagonistes au bout d'un quart d'heure y compris le maniaque de service qui se fera fait hara-kiri. Malgré l'emploi du relief **Silent madness** (1983-Simon Nuthtern) s'inscrit dans une veine identique. Un petit supplément au programme : la migraine occasionnée par la 3D. Ces maux de tête ajoutés à l'ennui tenace dégagé par l'heure trente de projection obligatoire ont de quoi provoquer plus d'un traumatisme. **Terreur dans la nuit** (To all a good night-



De haut en bas : THE LAST HORROR FILM, FONDU AU NOIR.



1980) de David A. Hess et **You'd better watch out** (1980-Lewis Jackson) tout en restant proche du néant apportent une touche de délire aux poncifs d'usage : le maniaque, pour commettre ses forfaits, se déguise en Père Noël ! Plus loufoque encore, le psychopathe de **Girl's night out** (1983-Robert Deubel) se grime en ours en peluche dont les doigts sont garnis de couteaux de cuisine ! Après ça qui ira se plaindre du manque d'originalité des scénaristes du genre ? Sûrement pas les auteurs de **The last horror film** (1982-David Winters) qui ont cru que quelques clins d'œil (Fisher, Hooper...), la présence du couple de **Maniac** (Joe Spinell, Caroline Munro) et le déroulement de l'action en plein festival de Cannes suffiraient à faire parodique. Peine perdue, le film se traîne. Sans être un chef-d'œuvre **American class** (National Lampoon's class reunion-1982) de Michaël Miller réussit non sans effets laborieux à tourner en dérision tous les clichés ressassés d'un plagiat d'**Halloween** à l'autre. Fête en huis clos, assassin qui rôde, grondement de l'orage, personnages typés jusqu'à la caricature... Tout y est téléphoné avant même la projection. **Les yeux de la terreur** (Terror eyes-1980) de Ken Hughes joue davantage la face ironique de la parodie qu'il est au second degré. L'aspect du tueur : casque intégral, combinaison de cuir noir. Son but : éliminer selon un rituel employé par des tribus primitives ses éventuelles rivales en amour ! Ces deux points évacuent déjà tout sérieux du film. Quant aux meurtres (cadavre dans un aquarium, tête dans une marmite...), ils sont plus risibles que réellement effrayants. La fin du film achève de lui ôter tout sérieux puisque le psychopathe au féminin se tire indemne de l'affaire ! Un joli pied-de-nez à toute une tradition qui veut que le maniaque soit finalement exterminé.

THE HOUSE OF SORORITY ROW. Ci-dessous : LA COLLINE A DES YEUX (photo de tournage).





La tradition dans tout film de psycho-killer se nomme poncifs et procédés, banalité et effets prévisibles. La mise-en-scène se limite à perpétuer le traditionnel du genre, tâche dont elle s'acquitte généralement avec zèle. De quoi mortifier l'inspiration des scénaristes. Curieusement le film de psycho-killer se porte comme un charme. Maniaques, sadiques, pervers trucident, tuent, tronçonnent avec ardeur voire enthousiasme selon des normes qui ont fait leurs preuves. Seuls quelques détails peuvent encore muer d'une œuvre à l'autre (les motivations du tueur par exemple) mais ces semblants de variantes paraissent bien saugrenues dans un océan de bégaiements. Les stéréotypes du genre sont à ce point préétablis que réaliser un psycho-killer devient dès lors d'une déconcertante facilité à tous les niveaux.

Vous avez quelques copains et copines prêts à faire n'importe quoi pourvu que cela ne fatigue pas trop. Vous disposez d'un lycée (ou d'un lieu quelconque qui peut y ressembler) déserté pour le week-end. Vous n'avez pas un radis en poche mais vous possédez une caméra 16 mm... Quant à l'inspiration vous lui courez toujours après. Tous ces ingrédients réunis, vous bâclez en trois temps deux mesures un psycho-killer qui est le remake de tous les psycho-killers qui ont précédé et sans fatigue aucune vous obtiendrez un... film que vous vous empresserez de faire gonfler en 35 mm histoire de tirer quelque bénéfice d'une exploitation hâtive en drive-in. Une proposition quant au scénario : un acteur déchu de son rôle de maniaque poursuit de sa haine les responsables de son renvoi. Le film, on pourra l'appeler **Le fantôme de l'opéra !**

Marc TOULLEC

MASSACRE À LA TRONÇONNEUSE



PSYCHO-LOGIE

1973 **Le manchot** *(Scream bloody murders) de Mark B. Ray*
Wicked, Wicked, *de R. L. Bare*
1974 **Psycho from Texas** *de Jim Feazell*
Psychopath *ou* **An eye for an eye** *de Larry Brown*
Don't look in the basement *de S.F. Brownrigg*
The Killing Kind *de Curtis Harrington*
Deranged *de Bob Clark et Alan Ormsby, Canada*
1975 **I dismenber mama** *de Paul Leder*
1976 **Drive-In massacre** *de Stuart Segall*
Psychic Killer *de Ray Danton*
Du sang dans les fleurs d'orangers *(Blood bride) de Robert J. Avrech (Esp.)*
1977 **The sport killer** *de Jeremy Hoenack*
The meat cleaver massacre *de Evan Lee*
Killer behind the mask *(ex savage Week-end) de David Paulsen*
Microwave massacre *de Wayne Berwick*
1978 **The toolbox murders** *de Dennis Connelly*
Killer's Moon *de Allan Birkinshaw*
Mardi-Gras massacre *de Jack Weis/Tourist trap de David Schmoeller*
1979 **Le silence qui tue** *(Silent scream) de Denny Harris*
House of terror *de Sergei Goncharoff*
Snapshot *(Aux USA :* **The day after Halloween)** *de Simon Vincer, Australie*
1980 **Blood Rage** *de Joseph Bigwood*
Nightkill *de Ted Post*
Phobia *de John Huston USA/Canada*
Schizoïd *(Ex-Murder by mail) de David Paulsen*
Don't Go Near Park *de Lawrence D. Foldes*
The Beast *de Dennis Yu, Hong-Kong*
1981 **New Year's evil** *de Emmett Alston*
Eyes of a stranger *de Ken Wiederhorn*
Slayride, *de Anthony et John Gentile*
Madhouse *de Olivio G. Assonitis, Italie/USA*
Student bodies *de Mickey Rose*
Kill to love *de Tam Kau Ming, Hong-Kong*
Graduation day *de Herb Freed*
Deadly games *de Scott Manfield*
The seduction *(Ex-the romance) de David Schmoeller*
Home sweet home *de Nettie Pena*
Examen final *(Final Exam) de Jimmy Huston*
Pyromaniac *(Don't go in the house) de Joseph Ellison*
Le tueur de Malibu *(Lady stay dead) de Terry Bourke, Australie*
Dead kids *de Michaël Laughlin*
1982 **Butcher, Baker, Nightmare Maker** *ou* **Night Warning** *de William Asher*
Sweet sixteen *de Jim Sotos*
Pranks *de Jeff Obrow et Steve Carpenter*
Double exposure *de William Byron Hillman*
The House of sorority Row *de Mark Rosman*
Mortuary *de Howard Avedis*
The Pencil Murders *de Guy Lee Thys, Belgique*
A taste of sin *de Ulli Lommel*
Stone Cold dead *de George Mandeluck, Canada*
A Strangler is watching *de Sean Cunningham*
Whodunit ? *de Bill Naud*
Alone in the dark *de Jack Sholder*
1983 **Texas Honeymoon horror** *de Harry Preston*
Cross country *de Paul Lynch*
Fair game *de Christopher Fitchett*
The boardinghouse *de John Wintergate*
Unhinged *de Don Gronquist*
En plein cauchemar *(Nightmares) de Joseph Sargent*
1983 **Terror on tour** *de Don Edmonds*
Sleepaway Camp *de Robert Hiltzik*
1984 **Sledge Hammer** *de Salim Kimaz (Vidéo uniquement)*
They are playing with fire *de Howard Avedis*
The deadly intruder *de John McCauley*
The Dark room *de Paul Harmon, Australie*
American Nightmare *de Don McBrearty*
Tighrope *de Richard Tuggle*

Tous les films mentionnés (y compris dans le texte) sont originaires des U.S.A. De quoi remplir quelques asiles...



THE SHINING

Réal. : Stanley Kubrick
Int. : Jack Nicholson, Shelley Duval, Scatman Crothers.
Du beau roman de Stephen King, Kubrick n'a conservé qu'une partie des composantes. C'est d'une trahison qu'il s'agit donc, mais de grande classe puisque le résultat final n'en constitue pas moins un grand moment cinématographique, ce grâce à la maîtrise et au savoir-faire de l'auteur, qui s'essayait ici au genre. Nicholson cabotine à mort, Shelley Duval est irritante à souhait. **The shining** est un film piège qui joue superbement avec les nerfs du spectateur. Que demander de plus puisque c'était là le but recherché. Cette œuvre n'a pas réellement connu le succès escompté par ses créateurs, raison supplémentaire pour le (re)découvrir aujourd'hui.
Edité par Warner-United Artists.

PROPHECY

Réal. : John Frankenheimer
Int. : Robert Foxworth, Armand Assante, Victoria Racimo.
L'affaire Minimata n'a pas fini d'inspirer les scénaristes et le film de Frankenheimer qui, une fois n'est pas coutume, fait pour la circonstance incursion dans la série B joue d'emblée la carte de l'écologie, de la sincérité. Dommage que les maquillages et effets spéciaux ne se haussent pas à la hauteur de l'intrigue. Le monstre pollution n'est guère crédible et ressemble un peu trop au caoutchouteux copain Godzilla. L'ensemble constitue pourtant un bon divertissement, même si parfois **Prophecy** donne dans le conventionnel.
Edité par CIC-3M.

MIDNIGHT

Réal. : John A. Russo
Int. : Laurence Tierney, John Amplas, Robin Walsh.
Si un doute subsistait quant à la paternité de George Romero en regard de **La nuit des morts vivants**, ce mini-produit évoluant sans cesse entre la série B et la série Z, permet de dissiper toute équivoque : Romero est bien l'unique auteur du film en cause. **Midnight** est une bien pâle et bien ridicule variation sur le thème de la famille de tarés congénitaux s'attaquant à de braves jeunes gens pas tout à fait clean, et bien punis de ne pas l'être restés. La participation de Tom Savini s'y fait si discrète qu'elle frôle l'insignifiance. En bref, filmé et joué n'importe comment, cette bande ne devrait contenter que les amateurs de second degré.
Edité par Proserpine.

TIME RIDER

Réal. : William Dear
Int. : Fred Ward, Belinda Bauer, Peter Coyote.
Injustement absent du palmarès du dernier festival d'Avoriaz et boudé par le grand public, **Time rider** possède pourtant tous les charmes d'un excellent petit film de S.F. Impossible de rester de marbre devant les avatars de ce pilote de rallye motocycliste perdu au sein de l'Ouest américain du dix-neuvième siècle. On pense très souvent au **Time after time** de Nicholas Meyer auquel il s'apparente de par son thème, son humour constant et son style décontracté. Une œuvre attachante à savourer pleinement en ces temps où le western ne suscite guère plus qu'une tendresse amusée.
Edité par Canal Vidéo.

STAR TREK

Réal. : Robert Wise
Int. : William Shatner, Leonard Nimoy, De Forest Kelley.
Présenté au public français avant même la parution officielle sur nos petits écrans de la série TV dont il est directement issu, **Star Trek** désarçonna quelque peu son audience. Cette réunion au sommet d'anciens combattants au talent hypothétique (William Shatner qui ne sera jamais qu'un honnête second couteau), ne pouvait en effet satisfaire que les fans de longue date. Nous n'étions alors pas de ceux-là. Le film se révèle ambitieux, complexe, profondément intelligent. C'était en quelque sorte une souris accouchant d'un éléphant, une série B voulant se faire plus grosse qu'une A. La catastrophe fut évitée de justesse, ce grâce au métier de l'homme derrière la caméra qui parvint à garder à l'ensemble une cohérence salvatrice. D'autres s'y seraient cassés les dents. **Star Trek** demeure un très grand film de S.F., un futur classique, peut-être un peu trop sage à notre goût, mais il aura permis de relancer la série et de donner naissance à deux autres bandes. Mais chut! c'est une autre histoire (voir Mad Movies n° 54).
Edité par CIC-3M.

QUATRE MOUCHES DE VELOURS GRIS

Réal. : Dario Argento.
Int. : Michael Brando, Mimsy Farmer, Jean-Pierre Marielle.
Voici enfin édité le troisième, chronologiquement parlant, thriller horrifique de Dario Argento. A la fin du siècle dernier, certains criminologistes pensaient naïvement que l'image d'un meurtrier pouvait être restée gravée sur la rétine de ses victimes. Autour de cette anecdote, le maître transalpin du giallo a su construire un scénario diabolique, n'ayant rien à envier à ses prédécesseurs illustres **L'oiseau au plumage de cristal** et **le chat à neuf queues**. Une kyrielle de comédiens remarquables fut utilisée pour la circonstance, chacun venant offrir tour à tour sa personnalité spécifique. Le résultat est digne d'éloge et l'apparition sur le marché de la vidéo-cassette de cette œuvre mal connue (sa distribution en salle passa totalement inaperçue) est une bénédiction. Nous vous recommandons particulièrement le quart d'heure final qui constitue à lui seul, un véritable tour de force technique. Viva Argento!
Signalons par ailleurs la sortie prochaine de l'ultime inédit du grand Dario : **Les cinq jours de Milan.**
Edité par Melisa.





PROPHECY (à gauche). THE SHINING (à droite).

LA POSSEDEE

Réal. : Mario Gariazzo.
Int. : Stella Carnacina, Chris Avram, Luigi Pistilli.
Succédané sans saveur d'un courant cinématographique florissant voici une bonne dizaine d'années, **La possédée** ne nous offre rien des qualités qui faisaient de **L'exorciste** ou **La malédiction** des œuvres uniques. Il sent le traquenard italien à plein nez, et ce ne sont pas quelques vagues séquences trouduculesques timidement sado-maso qui sauvent l'entreprise de l'ennui, de la platitude de la plus absolue. Dommage, c'est correctement photographié, et l'ensemble ne donne

pas l'impression d'être trop fauché. Conseillons plutôt aux amateurs de Spaghetti-Mystique la vision de l'intéressant **L'antéchrist** de Alberto De Martino qui possède au moins le mérite d'être inventif au niveau des trucages.
Edité par Proserpine.

WAR GAMES

Réal. : John Badham.
Int. : Matthew Broderick, Dabney Coleman, John Wood.
Comment un adolescent futé, roublard, dingue des ordinateurs parvient-il, pensant en toute innocence pirater un nouveau jeu vidéo, à mettre en branle la plus gigantesque machine de mort jamais créée par l'homme et à déclencher la mise à feu d'un conflit nucléaire à l'échelon mondial? C'est ce que vous saurez en découvrant cette parabole sur le pouvoir des machines, sur les dangers d'une technologie informatique trop évoluée.
Tout aussi fertile en rebondissements et captivant que le trop méconnu **Le cerveau d'acier** de Joseph Sargent, **War games** joue avec les nerfs du spectateur, ce sans le moindre répit. Remarquable.
Edité par Warner-United Artists.

LES DIABLES

Réal. : Ken Russell.
Int. : Oliver Reed, Vanessa Redgrave, Michael Gothard.
La trop véridique affaire des possédés de Loudun avait déjà inspiré deux cinéastes de poids : le Polonais Jerzy Kawalerowicz (**Mère Jeanne des anges**) et le Français Raymond Rouleau (une dramatique TV superbement réalisée avec l'étonnante Ludmila Tchérina : **La possédée**). C'est en 1971 que le Britannique Ken Russel vint verser au dossier sa fièvreuse et maladive vision des faits. C'est une œuvre implacable, sans la moindre concession au bon goût, une véritable descente aux enfers. Un enfer bien terrestre puisque les victimes de l'inquisition se chiffrèrent par centaines de milliers. Le cinéma britannique enfanta pour la circonstance d'un film monstre, d'une excroissance gênante, très dérangeante sous la direction extra lucide pour ne pas dire hallucinée du lyrique autant que sordide Ken Russel. C'est un film malaise qui laisse au tréfond de l'inconscient des séquelles inguérissables, qui fait tellement mal que l'on se surprend presque à en redouter la seconde vision. Pourtant c'est du grand, du beau cinéma, un film débordant d'humanité, un vibrant message libertaire, un virulent pamphlet contre l'intolérance et le pouvoir.
Edité par Warner Home Video.







De haut en bas : TIME RIDER, LA MALEDICTION DES PHARAONS (Peter Cushing et Christopher Lee), LE GUERRIER DE L'ESPACE.

LE GUERRIER DE L'ESPACE

Réal. : Lamont Johnson.
Int. : Peter Strauss, Molly Ringwald, Michael Ironside.
Le début de ce film vous laisse croire que vous êtes en présence d'une nième copie de **Mad Max** accommodée à la sauce **Guerre des étoiles**. Et puis, très vite, les choses s'arrangent. Ce **guerrier** fait preuve d'originalité, d'humour, il se révèle plein de bonnes surprises, fertile en coups de théâtre et tout ceci est rondement mené, au cœur de décors bien fous, bien délirants.
Le guerrier de l'espace est une œuvrette sans prétention qui vous fera passer un bien agréable moment. Regrettons seulement que lors de sa présentation en salle le distributeur n'ait pas jugé bon de nous présenter ces aventures en zone interdite en 3D, puisque c'est selon ce procédé qu'il fut conçu.
Edité par G.C.R.

LE COLOSSE DE HONG KONG

Réal. : Vee King Shaw.
Avec : Evelyne Kraft, le Myghty Peking Man et beaucoup de Chinois.

Waou! Ça c'est du cinoche populaire! Ça bouche, ça trépigne, ça casse des buildings tous azimuts, c'est tendre, c'est captivant, on flingue les éléphants en transparence à coups de revolver, c'est gentiment ringard comme un roman feuilleton sentimentalo-rétro (qu'elle est jolie la belle, qu'elle est triste la bête), ça sent bon le vieux film de jungle, de mondes perdus, c'est pas vraiment le retour de la grande aventure, mais presque.
Conçu dans les empreintes du tristounet-tout-plein **King Kong** de Dino De Laurentiis, ce **Colosse de Hong Kong** le court-circuite haut la patte, lui coupe l'herbe sous le pied et se paie le luxe de lui être supérieur en tous points. Pour un peu je l'aimerais presque autant que le Schoedsack et Cooper, c'est vous dire! Alors qu'importe le comédien cousu dans son costume de gorille, qu'importe les maquettes à la Godzilla et autres produits types de la Toho. Qu'importe le côté franchement cul-cul la praline et l'incroyable naïveté du propos... Sans dec', j'en reprendrais bien un morceau.
Edité par U.S. Video.



LA MALEDICTION DES PHARAONS

Réal. : Terence Fisher.
Int. : Peter Cushing, Christopher Lee, Yvonne Furneaux.

Suivant de très près la sortie, chez le même éditeur, de trois **Dracula** produits par la Hammer, voici, sublime entre les sublimes, l'un des plus grands classiques de l'âge d'or du fantastique britannique, signé Terence Fisher. Remake en technicolor (ô les éclairages, ô les irréels verts et rouges de Jack Asher!) d'un grand classique des années trente réalisé par Karl Freund, auteur des **Mains d'Orlac** que le ciné club de FR3 vient d'avoir le bon goût de nous présenter). **La malédiction des pharaons** est un chef-d'œuvre de dynamisme, toutes les composantes qui concoururent à l'issu des années cinquante à l'éclosion de ce courant fameux s'y retrouvent. Que dire encore de la justesse du jeu de Peter Cushing, du talent de mime de Christopher Lee, de la sensualité d'Yvonne Furneaux.
Bon stoppons là ce délire bab de peur d'effaroucher certain lecteur. C'est promis, je ne recommencerais plus avant le prochain Mad ou la sortie de **Frankenstein s'est échappé!**
Edité par Warner Home Video.

L'HOMME AUX DEUX CERVEAUX

Réal. : Carl Reiner.
Int. : Steve Martin, Kathleen Turner, David Warner.

Parfaitement désopilant! Voilà un film qui assure la totale synthèse entre le monde loufoque de Mel Brooks et ses acolytes et le fantastique le plus débridé. On ne peut pas dire que Carl Reiner et Steve Martin fassent dans la subtilité et la finesse, pourtant, leur comique s'apparente de très près à celui de Gene Wilder. C'est dire que l'énormité succède à la tendresse, que la richesse du scénario n'a d'égal que la brillance de l'interprétation.
Edité par Warner Home Video.

CLASH

Réal. : Raphael Delpard.
Int. : Pierre Clémenti, Bernard Fresson, Catherine Alric.

Après l'honorable réussite que constituait le pourtant économiquement très faible **La nuit de la mort**, nous attendions beaucoup du second film fantastique de Raphael Delpard, tant il est vrai que les artisans ne courent guère les rues en la matière. Force nous est de reconnaître que le film ne tient pas vraiment ses promesses et que notre déception est grande, quand bien même nous éprouvons pour lui la tendresse due à toute tentative courageuse de ce genre. Intellectualisant, lent, trop ambitieux peut-être, **Clash** n'est pourtant pas aussi mauvais que d'aucuns se sont plus à le clamer. Nombre



d'éléments positifs en rendent la vision agréable : le jeu irréprochable de Pierre Clémenti, les maquillages de l'ami Lestang ainsi que la photographie très soignée et les décors qui remplissent ici au mieux leur fonction angoissante. Raphael Delpard demeure un homme à surveiller de près, n'en déplaise à certains.

Alain PETIT



FESTIVAL DE RIMINI

A peine sorti de l'enfer Deauvillois, je me suis trouvé aimablement invité au premier festival de cinéma européen de Rimini ; Abandonnant donc corps et bien la rédaction parisienne consternée, je me suis précipité vers cette charmante localité touristique, située sur la côte adriatique, bordée de pins de longues plages de sable, de créature en bikini... Et, d'un des Festival les mieux organisés auquel il m'ait été donné de participer !

La programmation, fort ecclétique car provenant des quatre coins de l'Europe permit justement de découvrir des cinémas quasiment inconnus à nos yeux gavés de productions U.S. La grèce (notamment avec le trés beau **Revanche),** la Hollande (Mon dieu, faites que **De illusionist** soit distribué ici !), le Portugal, l'Allemagne, la Grande-Bretagne, la France, et j'en passe, offrirent un panorama varié de leur production. Le manque de place me faisant cruellement défaut, je me contenterais ici d'un bref compte-rendu des activités du-dit Festival. Activités multiples s'il en est, car le but avoué de cette manifestation sympathique étant de prôner l'Europe à travers ses différences artistiques, les journalistes eurent droit en prime à de trés sérieux symposiums sur la situation actuelle du cinéma européen. Laquelle semble parfois assez catastrophique, comme le soulignèrent tour à tour des gens tels que Gian Maria Volonte, David Puttnam **(Midnight express),** ou Dieter Geissler **(L'histoire sans fin).** L'espoir demeure cependant, avec l'apparition de méga productions dont les équipes techniques rassemblent la fine fleur des artisans européens du cinéma.
L'ambiance était néanmoins loin d'être aussi noire dans la petite ville de Rimini : elle était même plutôt carément à la fiesta ! Car, connaissez-vous beaucoup de Festival, où, non content de rencontrer des producteurs, acteurs, réalisateurs, ultra-célèbres, vous sortez avec les mêmes le soir en boîte ? J'avoue humblement que la chose m'a ravi (et en plus, en droguant subrepticement le coca des stars j'ai pu apprendre tout plein de potins !).



1984 (ci-dessus) et HISTOIRE SANS FIN (THE NEVERENDING STORY).

Il serait d'ailleurs peut-être temps pour moi de passer plus en détail les films de la programmation. Encore une fois : attention, il m'est matériellement impossible de les citer tous !
J'ai attaqué en grande pompe avec le merveilleux **Histoire sans fin** de Wolfgang Petersen (oui, celui du **Bateau**) ; Tiré du best seller de Michaël Ende, ce film est un véritable joyau, et s'affirme comme un concurrent direct face aux productions Lucas/Spielbergienne ! L'histoire, à travers la lecture d'un livre magique, nous plonge dans le monde imaginaire de Fantasia. Le monde de l'imagination est menaçé par le terrible « Rien » qui l'aspire inexorablement ; ses habitants parviendront-ils à y échapper ? That is the question- and the movie aussi, par ailleurs !
Les effets spéciaux, superbes au demeurant, ont été confiés à Brian Johnson (responsable de ceux de certaines des série de Gerry Anderson, des « Bond » etc.). En bref, une véritable féérie de couleur, de personnages bizarres, et de décors étonnants. Ce film était projeté dans le cadre des « Box Office », où l'on retrouva, pêle-mêle, **Octopussy** (en version italienne ! argll) **Zware Johnghens** (Belge) **Le marginal** (Ahh, je meurs !) et autres trucs étranges... Conjointement à cette sélection se trouvait une pléiade de petits films forts intéressants, comme le Hollandais **Schatjes,** curieuse parodie où se mêlent le **Shining** de Kubrick et le **E.T.** de qui vous savez : on apprécia également, pour sa prouesse technique avant tout je précise, le **Heimat** allemand totalisant à lui seul 16 heures de projection. Oui, vous avez bien lu : j'ai failli en mourir dans mon fauteuil ! Mais je me suis vite remis en assistant aux projections de **Another Country,** film n'ayant strictement rien à voir avec le Fantastique puisque traitant de la rigidité du système éducatif british, mais... mais le second film de ce même réalisateur sera bel et bien Fantastique ! Eh oui, Kanievska prépare déjà en grand secret un film dément, dont les maquillages spéciaux devraient être signés par Mr Chris Tucker Himself **(Elephant Man, Dune, Company of Wolves).** Le thème : un film maudit qui tue ses propres spectateurs ! Comment le public ressortira-t-il de la salle, voilà le hic !

Enfin, le travail avant tout : le lendemain fût projeté l'étonnant film fantastique Portugais, **Os abismos da meia-note ;** à la fin du film j'ai vaguement compris qu'il s'agissait de la recherche d'un trésor magique, recherche ponctuée de péripéties diverses : ne m'en demandez pas plus, je ne maîtrise pas encore assez bien le Portugais ! Ceci dit, il paraît que c'est le film portugais Fantastique le plus riche, et le plus cher, en effets spéciaux de tous les temps.

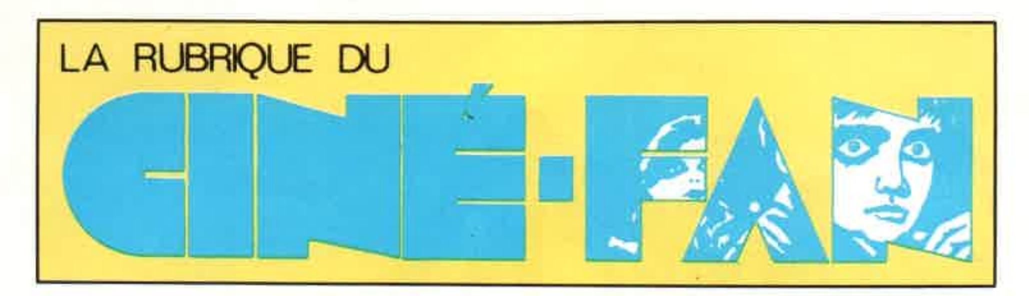
Le dernier jour fut à proprement parler infernal : en effet, le **1984** de Michaël Redford était prévu en clôture... Le film que tout le monde attendait ; enfin, plutôt un extrait relativement long de deux bobines, totalisant plus de vingt minutes... Je vais donc terminer ce compte-rendu succint par un bref aperçu de ce film génial, à n'en point douter.

Précédant sa projection, la remise des prix officielles récompensa quelques têtes couronnées (Volonte, Puttnam, etc.) ; A ma grande surprise, ces prix fûrent remis par deux de mes amies assistantes, Marina et Letizia : j'en fûs donc extrêmement jaloux ! Heureusement, toutes leurs copines étaient disséminées dans la salle (Christina, Maura, Sandrina, Sabrina et j'en passe !) Vint ensuite la projection des court métrages vainqueurs, le gagnant toute catégorie était intitulé **Over my dead body...** Puis arrivèrent ensuite les vidéo-clips de Fellini (dont Rimini est la ville natale) sur la marque Campari, clips qui m'ont laissé un arrière-goût d'amerture dans la bouche. Au milieu d'un silence soudain, le lettrage blanc sur fond noir des fatidiques quatre chiffres se dessina enfin... Et l'extrait présenté ne faisait pas dans la dentelle, croyez-moi, il s'agissait, ni plus ni moins, d'une des scènes de tortures les plus éprouvantes du film (et du livre d'Orwell) ; Médusé, le public, soudain écrasé par l'horreur de la situation, en resta muet de stupéfaction. Il y avait de quoi : le malheureux Winston Smith (incarné superbement par John Hurt) étant soumis au régime de la « chambre 101 » par le démoniaque O'Brien (Richard Burton, fabuleusement réaliste !), se faisait écarteler vivant, alors qu'O'Brien lui posait inlassablement les mêmes questions humiliantes.

Un monument. Vivement le montage complet, le film ne peut être qu'un chef d'œuvre. Pour terminer sur une note moins tragique, je tiens à réitérer mes félicitations à toutes les personnes impliquées, de près ou de loin, dans ce premier – et extrêmement réussi à mon point de vue – Festival du cinéma Européen. Pour paraphraser Mr. David Puttnam, je ne dirais qu'une chose : « take care, you people from Hollywood, old Europe still got something in her bag !

Ce qui veut dire que notre cinéma européen peut encore et toujours être fier de lui ! Ceci d'énoncé clairement, vivement le second Festival de Rimini, avec encore plus de films...

Bertrand COLLETTE



LES EFFETS SPECIAUX AMATEURS, Jean-Pierre Macé

Chose promise, chose due, nous avons réussi à faire parler Jean-Pierre MACE. Nous savons maintenant comment il a réalisé quelques-unes des séquences extraordinaires qui ont déclenché l'enthousiasme du public au Festival du Super-8 Fantastique de Paris. C'est vrai que, tout comme bon nombre de magiciens, il n'aime pas trop dévoiler ses petits secrets, mais il a quand même consenti à nous faire part de sa manière de travailler sur les maquillages et transformations, les effets de laser, et les séquences de space-opera.

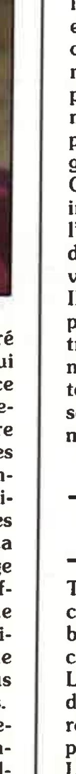




I. Les Maquillages... du zombie au loup-garou

Lorsqu'on élabore un masque ou une prothèse, on passe par un certain nombre d'étapes allant de la prise d'un négatif, la coulée d'un positif qu'on va retravailler et sculpter, puis une nouvelle prise de négatif. Jean-Pierre MACE préfère travailler directement avec le positif. On obtient, grâce à lui, quelques déformations qui sont les bienvenues lorsqu'on veut rendre l'effet repoussant, c'est le cas du Zombie du film. (Photo 1). Après séchage du positif, on y passe un enduit à base d'huile et de coton hydrophile, on recouvre le tout d'une peinture plastique, **Murphil,** qu'on trouve dans tous les magasins de peinture en gros. Cette technique rend la peau un peu plus granuleuse que le masque en latex. Cette granulation, obtenue grâce au mélange coton-murphil, rend l'apparition plus crédible. Le coton empêche d'ailleurs l'éventuel déchirement du masque ou de la prothèse, l'huile ne servant, elle, qu'à faciliter le démoulage.

Ce procédé est plus long et plus difficile à exécuter, l'inconvénient majeur réside dans le fait que les maquillages ne sont pas d'une extrême qualité, c'est là qu'intervient l'art de la prise de vue et de l'éclairage, pour masquer les défauts.



Le **Loup-Garou** a été élaboré sur les mêmes bases, en ce qui concerne la peau, mais dans ce cas présent, la tête était entièrement mécanique. Une armature en fil de fer épais a soutenu les trois parties de la tête du lycanthrope : la gueule mobile, le visage, l'arrière du crâne avec les « cheveux ». (voir schéma). La gueule s'emboite dans le visage par l'intérieur pour donner l'effet de « pousse », on la manipule comme une marionnette à gaine. Il s'agit alors de rendre le tout uniforme, de masquer tous les raccords et les articulations. La matière utilisée a été obtenue grâce à un mélange d'essence et de polystyrène. Il en résulte une pâte bien lisse qui se déforme à loisir, on peut alors la travailler à sa guise comme joint d'« étanchéité » pour le masque. La finition se fait avec un bon fond de teint !

II. Les lasers...

La technique utilisée par J.P. MACE diffère complètement de celle employée par Thierry ARDILLER, (voir nos précédents numéros). Ici ; pas de peinture sur verre, mais un long et minutieux travail de grattage sur pellicule, qui permet d'obtenir des effets lasers au cours de séquences « live ». Il faut avant tout se munir d'une loupe sur pieds, on place le film sur une source lumineuse, une lampe électrique par exemple, et, armé d'une aiguille très fine, on gratte le film. Cela enlève un peu de la surface impressionnée de la pellicule. A l'écran ; on obtient une trainée de feu, une boule, un éclair, suivant l'effet recherché.

Il faut de toutes façons être très prudent, un laser ne doit être ni trop gros, ni trop fin, il arrive même qu'on « dérape », dans tous ces cas, il n'y a plus qu'une seule chose à faire : tout recommencer !

III. Space-Opera...

Tous les vaisseaux ont été conçu par J.P. MACE, excepté bien sur le chasseur TIE et Le chasseur X de **Star Wars.**

Les maquettes ont été placées devant les écrans de transparence et furent animées image par image.

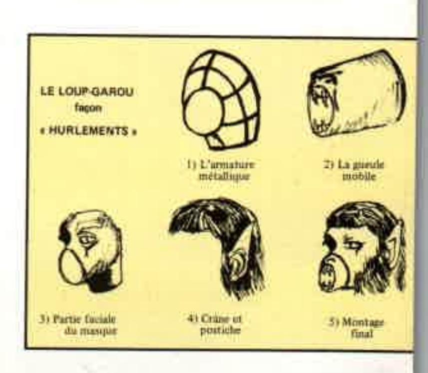
L'écran est un cadre de bois sur lequel a été tendu une grande feuille de papier calque. Pour les fonds fixes (maquettes mobiles) MACE a utilisé la rétroprojection de diapositives. Pour les fonds mobiles (maquettes fixes ou peu mobiles), il eut recours à la projection de films super-8, dont certaines scènes furent filmées directement en visant une télévision lors du passage de certaines publicités empruntant des séquences représentant des fonds spatiaux.

Il faut doser l'éclairage en de justes proportions.

La prise de vue avec des maquettes nécessite souvent un travail en macro. S'il y a trop de lumière, la maquette sera nette, mais le fond aura tendance à être trop pâle, à l'inverse, s'il n'y a pas assez de lumière, la maquette sera sombre et floue, mais le fond sera parfait. Cela nécessite un grand nombre d'essais...

Il faut bien reconnaître que notre ami Jean-Pierre MACE est quelque peu avare en matière de détails, mais je vous l'ai dit les illusionnistes ne veulent jamais dévoiler leurs trucs... Quoiqu'il en soit voilà pour les curieux du festival, et les autres bien sûr, quelques renseignements sur un gars, qui n'utilise pas les solutions de facilité pour travailler, et qui fera certainement encore parler de lui...

Jean-Marc TOUSSAINT







POW!!! KRUNCH!!! KER-BLAM!!! LE DUO DYNAMIQUE CASSE TOUT SUR CANAL PLUS

1965. Confronté à des monstres ridicules ou dans le meilleur des cas à un savant fou, BATMAN s'essoufle, victime de scripts indigestes. Sa cote auprès des kids est pourtant au beau fixe, juste derrière le grand frère, SUPERMAN, avec lequel il fait d'ailleurs fréquemment équipe dans les pages colorées de « WORLD'S FINEST COMICS ».
Flairant le magot, les petits roublards d'ABC achètent les droits du personnage et décident d'en faire une série tous publics, diffusée (astuce!) deux fois par semaine à 19 h 30. Le projet est confié à William Dozier, complètement inculte en matière de comics. Conscience professionnelle oblige, il ingurgite fébrilement quelques piles de « DETECTIVE COMICS » et décide, encore sous le choc, de faire une parodie de ceux-ci. Il y arrivera d'ailleurs au-delà de ses espérances, déclenchant une vague de folie sans égale. La BATMANIA envahit les USA dès le premier épisode et ne s'arrêtera que trois ans plus tard, à bout de souffle.

TOASTERS GÉANTS ET SLIPS TROP LARGES

Dozier fait appel à Lorenzo Semple pour les scripts et à deux petits princes du serial TV pour tenir les rôles des Abbot et Costello de la Justice Expéditive; Adam West (Batman) ressemble à votre cousin Paul déguisé pour un goûter enfantin et Burt Ward (Robin) porte à gauche dans un slip vert un peu trop large. Débitant des banalités à faire frémir, leur rôle est en fait secondaire; les vraies stars, ce sont les vilains : le JOKER, le PINGOUIN, le RIDDLER, MR. FREEZE et surtout (soupir) CATWOMAN. Brillamment interprétés par Burgess Meredith, Cesar Romero, Julie Newmar, etc... ils sont parfaits de fourberie et de méchanceté gratuite.
Ricanant et sautillant, ils ne vivent que pour martyriser le DUO DYNAMIQUE; enfermés dans un toaster géant, noyés dans la confiture aux groseilles, imprimés dans un comic-book énorme, la situation des justiciers d'opérette est toujours critique à la fin de la première partie; alors une voix pleine d'emphase, celle de Dozier lui-même, annonce fièrement « Rendez-vous demain, même Bat-Chaîne, même Bat-heure, pour connaître le sort de nos héros!! ». Car l'Amérique toute entière vit à l'heure BATMAN; on voit



même le maire de New York présider une convention démocrate habillé en Homme Chauve Souris!! Les jouets, les gadgets, les livres, les montres : tout est à l'image de l'idole. Le tout-Hollywood campe chez Dozier pour faire une apparition à une fenêtre lors de l'inévitable escalade d'un gratte-ciel-tous sauf un : SPENCER TRACY, qui déteste Batman. Pendant un an, la musique du générique restera n° 1 aux TOP TEN, les récompenses tomberont en cascade sur la série. Le National Safety Council, sorte de Sécurité Routière améliorée, encensera Bats lorsqu'il engueulera Robin qui n'a pas mis sa ceinture de sécurité; gloire suprême, la PRAVDA (DA!) dénonce Batman comme étant « un capitaliste violent, sanglant et dégénéré. »!!
Les scripts ne sont que prétexte à gags, courses-poursuites, belles images et dérision tous azimuts. Le Duo Dynamique poussera même le vice jusqu'à combattre MADAME SOLEIL (en français dans le texte), Vincent Price s'en donne à cœur joie en Egghead (Tête d'Œuf), le JOKER retourne au lycée et Robin se prend les pieds dans le tapis. Vraiment plus rien à voir avec le Batman n'hésitant pas à tuer des années 40... Ici, toute trace de vraie violence est bannie; les coups font KRAK, POW, CRUNCH et ZOWIE!!! Les copies étaient envoyées chez DC COMICS où les correcteurs du studio peignaient sur l'image les « Captions », accentuant le côté farce du tout... Pris dans la dynamique du succès, Dozier lance « GREEN HORNET », avec Bruce Lee/Kato, et s'offre le luxe de faire un épisode où la Batmobile et Black Beauty font VAVA-VOOM ensemble, les deux



duos unissant leurs forces contre le Colonel GUMM dans « A Piece of the Action ». Saisissant!!
Dans la collection des « Guest Stars » du show, citons Sam « Gunga Din » Jaffee, Otto Preminger dans le rôle de Mr. Freeze, Roddy Mc Dowall, David Wayne (!), l'ex-divine défrayeuse de chroniques Tallulah Blankead, Eartha Kitt (la petite favorite d'Orson Welles) en Catwoman... Malgré cela et les multiples gadgets rigolos du Vengeur Nocturne, la série s'épuise dans une routine bien réglée et le public se lasse. Idée : lancer un nouveau personnage.



ENTER THE BATGIRL

La très consommable Yvonne Craig endosse la tenue scintillante de la très sexy BATGIRL et arrive à la rescousse des Héros en Péril de Manque d'Audience; la troisième saison démarre et les épisodes ne comportent souvent plus qu'une seule et unique partie, mauvais signe si il en est. Enfin, en 1968, le très sérieux et austère TV GUIDE consacre, incroyable mais vrai, une ligne à Batman en bas de page : « Sorry, Bat-fans. Last one!! ». Les deux pitres rangent leur costume au magasin et retournent à leur anonymat-Adam West tournera un ou deux épisodes de HAWAI-FIVE-O avant de sombrer dans un anonymat déchirant, tandis qu'on perd la trace de Burt Ward. Pour les vilains, le problème ne se pose pas, ils étaient déjà en fin de carrière-amusant d'ailleurs de remarquer à quel point la TV est devenu le Cimetière des Eléphants des vieilles vedettes (parenthèse uniquement réservée aux vicieux et n'ayant aucun rapport : le petit RUSTY de RINTINTIN est pompiste dans un bled de l'Oklahoma.)

ET LA FRANCE DANS TOUT ÇA ??

Comme d'habitude, on a eu les restes; beaux restes, puisqu'en 1967, de belles affiches pétantes de couleur nous annonçait « BATMAN ARRIVE!! »; effectivement, le long-métrage spécial cinéma nous est parvenu à peu près en même temps que les inévitables CORGI TOYS mais de série TV, point à l'horizon, si l'on excepte une diffusion à la sauvette d'un unique épisode par (encore?!?) Guy Lux. L'erreur est réparée puisque Canal Plus vient d'acheter une cinquantaine d'épisodes, diffusés à partir du mois de novembre. Alors, tant pis pour les pauvres et allons-y pour une bonne dose de franche rigolade.

Bernard LEHOUX,
toujours assisté
d'Alain Carrazé

CRAYON-BIS

LE FANTASTIQUE A HONG KONG

DAVID CHIANG et LON CHANEY : MÊME COMBAT

On peut le dire sans grande incertitude, quasiment tous les films chevaleresques de sabre et d'aventures, de par leur traitement confinant souvent au paroxysme, contiennent des éléments fantastiques et surréalistes. Tout au plus pourrait -on isoler un domaine bien particulier, le merveilleux, où le délire magique prend toute sa dimension fantastique. Y a-t-il effectivement une réelle différence thématique, du moins au niveau de la qualification du genre, éternel problème de la codification entre un film considéré comme un classique du cinéma fantastique (et qui pourtant ne l'est pas), à savoir le mythique **The unknown** de Tod Browning et un film de Hong Kong comme **La rage du tigre** qui n'est pas à proprement parler fantastique, mais qui, par son traitement, mériterait ce qualificatif ? Nous avons là deux précurseurs d'un genre, deux fleurons qui ouvrent les portes aux royaumes imaginaires les plus fous, et c'est bien l'art de la mise en scéne de leurs réalisateurs respectifs plus que le contenu filmique qui fait basculer les deux films vers les lisières plus que floues du fantastique, pour peu qu'on veuille bien gerber sa connerie rationaliste et cartésienne au vestiaire.

Le point commun entre ces deux œuvres que les connards obtus trouveront immanquablement différentes, c'est le caractère surnaturel du sens de la mutilation volontaire et masochiste. David Chiang, bafoué, se coupe un bras par amour pour son honneur, Lon Chaney, lui, se coupe carrément les deux bras par amour pour une donzelle énamourée. Et c'est bien l'acte en lui-même qui confère aux deux œuvres leur caractère fantastique. Il en est de même pour toute une floppée de films de Hong Kong. Tout y est permis, hypertrophié, exagéré, monstrueusement dramatisé. Le cinoche de Hong Kong, de par son essence même, a été un précurseur du fantastique. Bien avant que Tobe Hooper ne lâche sa horde de tarés congénitaux dans **Texas Chainsaw massacre,** les chevaliers au sabre gerbaient leurs tripes en plan séquence et sans coupure. Le gore était né, un point c'est tout. Auprès d'eux, la mort ricanante est omniprésente, victorieuse, et même sans fantôme ou magicien, tout film de sabre qui se respecte a sa dose d'éléments surnaturels. Alors les puristes de la codification structuraliste n'ont qu'à bien se tenir. La guillotine volante de Wang Yu peut encore faire des ravages...



AUX LISIÈRES DU FANTASTIQUE : LA GRANDE FAUCHEUSE RÉCALCITRANTE

Justement, **The Magic Blade** (dont la suite sera **The sentimental Sworsman**) est truffé de pièges magico-fantastiques relevant directement du merveilleux. Il s'agit d'une habituelle histoire de vengeance, mais peu importe, de toute façon, on n'a pas le temps de comprendre. On a tout juste le temps d'encaisser une succession ininterrompue de traumatismes visuels. Toute cette pelloche est baignée d'une photographie baroque, irréelle (rouge sang et bleu électrique à la Bava), les décors se font volontiers cormaniens et les personnages sont animés par on ne sait quel délire surréaliste. La mort est souvent trompeuse et les protagonistes qu'on croyait définitivement morts réapparaissent quelques minutes plus tard, au mépris de toute vraisemblance scénaristique. Les combats, véritables ballets, sont transcendés par l'étrangeté intrinsèque qui s'en dégage. Ne citons que la scène de l'échiquier géant, où les pantins manipulés par une affreuse sorcière vérolée font office de pions. Le cheval est vrai et le fou du roi est un taré, tout ce monde se déplaçant au sein d'éclairs magiques et de boules de feu. On s'attend à tout moment voir débouler Blanche Neige ou Cendrillon en adepte de sabre. Et c'est tant mieux.

A touch of zen contient aussi bon nombre d'éléments fantastiques. Les hommes sont des volatiles et s'affrontent lors d'un gigantesque combat manichéen, symbolisme évident de la lutte entre le bien et le mal. Les fantômes sont-ils vrais? allez savoir...

MAD MISSION 3 (haut). THE DEAD AND THE DEADLY (ci-dessous).



LA FÉERIE DES MONSTRES : HUMANIMAUX ET BEBE MAGIQUE

Accroche toi, kid, car voici venir **The fantastic magic baby,** fils du démon Ox et de la princesse de fer. Déjà tout un programme... Et quand le marmot magique en question décide de libérer son copain le Saint Père, ça fait très mal. Il se retrouve dans d'incroyables contrées imaginaires baignées de sulfureuses brumes. On croirait visionner un remake de **L'ile du docteur Moreau,** à la différence près que dans le film de Chang Cheh, les créatures bizarroïdes que l'on rencontre n'ont pas été fabriquées. Les Centaures côtoient tranquillement les hommes lions dans un décor de carton pâte multicolorisé.

Dans le délirant **Monkey goes west,** il est question d'un peuple d'hommes singes. Et c'est en libérant un de ces monstres rigolards (que pastiche d'ailleurs Wang Yu dans **The spiritual boxer)** que notre héros se trouve confronté à la magie d'un empereur fou qui réduit des hommes porcs à l'esclavage. Et c'est l'occasion pour nous de visiter des mondes merveilleux, enluminés et peinturlurés de la plus agressive manière par un fou de Dali. Fées, sorciers craignos, lumières vives et monstres gargouilleux. Tout ça pourrait bien illustrer les rêves morbides de Daïgoro, l'Enfant Massacre de **Baby cart at the river Styx.** Ouais, le Styx, fleuve de l'Enfer...

LES VOLATILES MAUDITS DE L'ONCLE ALFRED : CORBEAUX ET PAPILLONS

Décidément, Alfred Hitchcock fait encore des émules. Imaginez un peu l'impact de **The birds** multiplié par 100 au niveau du délire nonsensique et vous obtenez le fameux **Devil crows,** réalisé en 1974 par Wang Sing Loy. Içi, ce sont des corbeaux maléfiques qui attaquent un village de paysans victime d'une infernale malédiction. Pour les besoins de **The butterfly murders,** estimable produit réalisé par Tsui Hark (par ailleurs auteur du très surestimé **Don't Play with fire)** la malédiction prend la forme d'une envahissante nuée de papillons.
Et que dire de cet enfant qui vomit littéralement des serpents dans la mystérieuse série fantastique intitulée **The snake man,** dont l'un des épisodes **The marvellous snake** nous conte cette invasion vipérine ?

ALICE AU PAYS DES MERVEILLES : MAGICIENS VOLANTS ET CHEVALIERS FOUS

Dans **Raiders of the magic palm,** on jurerait que Indiana Jones est passé par là. Mis à part le fait que tout y est encore plus fou, encore plus monstrueusement dingue. il est aussi question d'un talisman magique. Le trésor est jalousement gardé par des oiseaux géants et carrément, un dragon. Sans oublier bien sûr les éternelles princesses volantes. Ouais, les dames de Hong Kong volent décidément beaucoup.
En 1973, 11 ans avant **Supergirl,** Angela Mao, non contente de jouer à Superman dans **The flying devil Lady,** tranformait les mecs en légumes sur patte. Mandryka s'en seraitil inspiré pour son légendaire concombre masqué ?
Et c'est dans **The white haired devil Lady** qu'une jeune magicienne adopte les défroques du justicier au cœur d'or. Celle-ci s'envole dans les airs et se retrouve sur une luxuriante montagne recouverte de fleurs géantes. C'est le petit poucet au pays des géants, dément !
Mais l'apothéose du genre, fleuron époustouflant de dinguerie magique, est le chef d'œuvre fou de Tsui Hark, **Zu, warriors from the magic mountain.** Pour supporter la vision de cette géniale excroissance cinématographique, Il faut tout d'abord laisser tomber l'intrigue, tant le scénario demeure inexplicable. Les scènes les plus folles se succèdent à une allure supersonique, comme autant de pièces d'un puzzle indéchiffrable. Une chose est claire, dans **Zu,** on ne comprend rien, on voit tout. Il y a des sorciers, des magiciens, des fantômes volants, des trucs gigantesques qui s'envolent au moindre prétexte. Dans **The one armed boxer versus the flying guillotine,** les bras d'un combattant s'allongeaient de trois mètres. ici, ce sont les cheveux et les poils qui s'agrandissent démesurément... ! Un guerrier se sert de sa moustache comme d'une épée et d'ailleurs, les épées se démultiplient. Les chevaliers se battent dans les airs, agrippés à des gigantesques chaînes ou assis sur des éléphants de pierre qui tournoient à n'en plus finir, même les draps se transforment en armes supersoniques. **Zu, warriors from the magic mountain** restera un chef d'œuvre du Fantastique.



DÉMONS ET FANTÔMES : MAGIE NOIRE ET GUERRIERS DE PIERRE

La magie noire est un ingrédient courant de la cinématographie de Hong Kong. Surtout quand l'horrible sorcier s'appelle Lo Lieh et qu'il joue dans les deux épisodes de **The black magic.** Et c'est un peu la légende de Tristan et Iseult que nous conte le réalisateur Ho Meng Hua. C'est pour s'octroyer les faveurs bittologiques d'un jeune premier qu'une veuve en chaleur fonce chez le premier sorcier venu : résultat, un philtre maudit et les emmerdes commencent. Les cadavres tombent comme des mouches et les fantômes verdâtres apparaissent. On touche de près la thématique philosophique de la série japonaise **Fantômes japonais.** Le vice et le crime sont punis par les spectres vengeurs.
C'est également une cohorte de femmes fantômes affreusement défigurées qui peuple l'univers morbide de **Night of the devil bride.** A noter une approche saisissante de l'érotisme, ce qui est somme toute rare dans le chaste cinoche de Hong Kong.
Dans **Général Stone** alias **Les guerriers de la dynastie Tang** ce ne sont plus les cadavres qui s'animent mais carrément des statues de pierre. Bon sang, on se croirait revenu au bon vieux temps du peplum fantastique (version Giacomo Gentilomo) à savoir, **Maciste contre les hommes de pierre.** Troquez la rituelle caverne du genre contre le temple de Shaolin et le tour est joué.
Quant à l'ineffable Ho Meng Hua, il décide de mettre en scène en 76 un monstre humanoïde salement huileux. Il s'agit du curieux **The oily maniac,** dont le stade avancé de décomposition pourrait bien renvoyer aux oubliettes le sympathique **The incrédible melting man.**

LE COMIQUE FANTASTIQUE : LES ZOMBIS SE FENDENT LA GUEULE, NOUS AUSSI

Ouais, ils ont osé toutes les pires mixtures cinémato-hystériques, alors voilà, pourquoi pas **Kung fu zombie,** la monstrueuse farce de Hwa Hung. Ca louche sérieusement du côté de chez Tex Avery (pour la mise à mort des codes du genre) et Walt Disney (comique naïf du mythique **La danse des squelettes).** Dans cette bande folayante, les protagonistes meurent de rire, carrément. Et les zombis pratiquent le Kung fu. De quoi faire dégueuler les puristes... !

La résurrection du dragon, bande archi-désopilante de Alex Gouw, tous les mythes du cinoche ricain sont pulvérisés de la plus jouissive manière. Bruce Lee est envoyé dans un Eden de pacotille où se cotoient successivement Laurel et Hardy, version chinoise, un Popeye plus vrai que nature, un James Bond zozotant, une Emmanuelle squelettique, un Dracula d'opérette entouré d'une horde de momies pharmaceutiques. Quel pied, d'assister à l'improbable combat de Zaïtochi le samouraï aveugle contre le vampire anglosaxon.
Et pour finir, citons la comédie de Wu Ma, **The dead and the deadly,** où les faux fantômes succèdent aux vrais, achevant de fusionner le drame et la comédie pour former un cocktail fumeux.
Et dire que avant tout ça, Georges Pal avait déjà rendu hommage à la mythologie orientale, en 1964, avec **The seven faces of doctor Lao.** Sans oublier bien sûr la coproduction Shaw-Hammer qui concluera notre article, opposant de touchante manière, deux géants du cinoche contemporain, David Chiang et Peter Cushing, à savoir **The legend of the seven golden vampires.**

Pierre PATTIN

FILMOGRAPHIE SÉLECTIVE

DEVILS TO WORRY (71)
THE FLYING DEVIL LADY (73) de Chang Sum
THE MARVELLOUS SNAKE (74) Episode d'une série intitulée **The snake man**
BLACK MAGIC (75) de Ho Meng Hua
MONKEY GOES WEST (75) de Ho Meng Hua
THE DEVIL CROWS (74) de Wang Sing Loy
A TOUCH OF ZEN (75) de King Hu
NIGHT OF THE DEVIL BRIDE (75) de Chang Yi Hu
THE FANTASTIC MAGIC BABY (75) de Chang Cheh
THE SUPER INFRAMAN (75) de Hua Shan
THE ONE ARMED BOXER VERSUS THE FLYING GUILLOTINE (73) de Wang Yu
BLACK MAGIC PART TWO (76) de Ho Meng Hua
THE OILY MANIAC (76) de Ho Meng Hua
THE SPIRITUAL BOXER (76) de Liu Chia Lang
THE MAGIC BLADE (76) de Chu Yuan
THE WHITE HAIRED DEVIL LADY (77) de Chang Tsin Yen
DRAGON RESURRECTION (78) de Alex Gouw
GENERAL STONE. LES GUERRIERS DE LA DYNASTIE TANG (78) de Alex Gouw
BUTERFLY MURDERS (79) de Tsui Hark
KUNG FU ZOMBIE (82) de Hwa Hung
BEWITCHED (82) de Kuei Chih Hung
THE CRYSTAL MAN (83) de Hua Shan
RAIDERS OF THE MAGIC PALM (83) de Huang Tai Lai
THE DEAD AND THE DEADLY (83) de Wu Ma
ZU, WARRIORS FROM THE MAGIC MOUNTAIN (83) de Tsui Hark
THE CRYSTAL MAN (83) de Hua Shan
THE POLTERGEIST WARRIOR (83) de Chang Cheh

Remerciements aux CAHIERS DU CINÉMA et à Jean-Pierre BOUYXOU

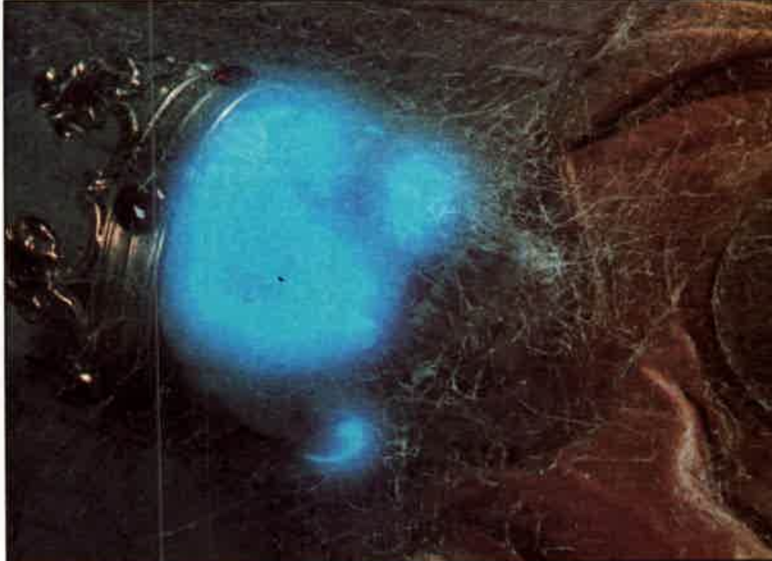


Haut : THE DEAD AND THE DEADLY.
Ci-dessus : THE MAGIC BLADE.

Les effets spéciaux de HERCULE 2 et ASTROLAB 22

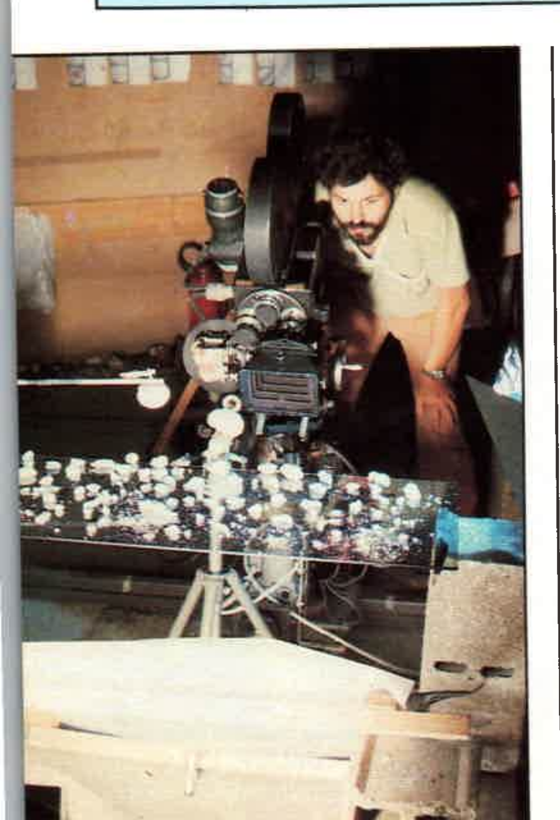
JEAN MANUEL COSTA





En 2 courts-métrages, **La tendresse du maudit** et **Le voyage d'Orphée** (cf. M.M. nº 24), Jean-Manuel Costa a non seulement prouvé qu'il était l'un des meilleurs spécialistes (sinon le meilleur) d'effets spéciaux en France, mais a également démontré ses talents de réalisateur.
Avec une élégance tout à fait étonnante, il nie toutes les contraintes habituelles de l'animation image par image. Ses films auraient été en prise de vues réelles que le découpage n'aurait pas pu être plus dynamique, et surtout plus signifiant. Et s'il avoue son admiration pour Harryhausen en ce qui concerne les trucages, la forme filmique dont il se réclame est de loin plus ambitieuse que les médiocres réalisations sur lesquelles a œuvré ce dernier : c'est l'expressionnisme, celui des films allemands muets des années 20, celui du **King Kong** de 1933, que l'on retrouve dans les films de Costa ; dans **la tendresse**, ce sont des éclairages d'ombre et de lumière dans le décor baroque de la cathédrale Notre Dame ; c'est une gargouille qui tue la Mort et le Mal (le squelette) et meurt en voulant atteindre le Bien et la Vie (la statue de la vierge) ; avec dans le regard le désespoir de sa laideur et de son imperfection. La condition humaine ramenée à l'essentiel de son absurdité. Pas étonnant que pour sa deuxième œuvre, Jean-Manuel Costa se soit intéressé aux mythes de la Grèce Antique. Déjà, on découvre la récurrence d'un thème chez lui : la quête de l'amour impossible. Dès le début, le réalisateur nous prend par la main pour nous amener en un long travelling jusqu'au personnage principal. C'est avec Orphée que la caméra nous fait voyager parmi les épreuves qui jalonnent les Enfers. A l'issue de son périple, un plan d'ensemble, fixe, cadre le héros, de dos, le laissant revenir à l'air libre, seul à son désespoir. Le lyrisme du film vient de cette osmose entre le choix des plans, la rythmique de ces plans, et l'histoire elle-même. De fait, aucun doute : Jean-Manuel Costa a quelque chose à dire, et c'est le cinéma qui lui permet de l'exprimer.

Jean-Michel LONGO



M.M. : Avant **Hercule 2,** *vous avez travaillé sur* **Astrolab ;** *de quoi s'agit-il exactement ?*

J.M.C. : C'est une série télévisée mi-éducative, mi-romancée, de 365 épisodes de 26 mn, avec comme sujet les « voyages » d'un groupe de garçons et filles dans le système solaire, dans le corps humain, dans la micro-informatique, etc. Cette série est produite par l'Arabie Saoudite, mais TF1 en a co-financé les 13 premiers épisodes, dans le système solaire. Comme j'avais déjà fait les trucages du générique de **Temps X** pour cette chaîne, le réalisateur d'**Astrolab,** Pierre Sisser, a pensé à moi pour les effets spéciaux de la série. J'ai lu les scénarios, et j'ai accepté.

M.M. : Quels trucages aviez-vous à réaliser et comment vous y êtes-vous pris ?

J.M.C. : Les plans truqués étaient des plans de vaisseau spatial dans l'espace, du vaisseau arrivant en vue des différentes planètes du système, ou encore les décollages ou atterrissages du vaisseau sur ces planètes. On disposait en tout et pour tout de 2 mois de tournage, avec amende sur le salaire en cas de dépassement... Quant au budget des trucages, il ne faisait même pas 5 pour 100 du budget total. Dans ces conditions, tous les effets spéciaux ont été tournés en direct : on a beaucoup utilisé la projection frontale et, pour faire voler le vaisseau dans l'espace, la technique du cache/contre-cache : le vaisseau sur rail, on met un cache noir pour masquer le rail, et on impressionne une première fois la pellicule. On rembobine, on masque le partie filmée la première fois, et on réimpressionne le film, avec du ciel étoilé à la place du rail. Je me suis également servi du travelling motorisé que j'avais mis au point pour **la tendresse du maudit.** On a fabriqué 2 maquettes du vaisseau, en plastique, à échelles différentes, avec beaucoup de détails comme on nous l'avait demandé. Les planètes étaient des diapos projetées sur des globes blancs. Pour les planètes froides, on a créé un sol glacé, pour des planètes à brouillard, on a utilisé des fumigènes, pour d'autres, on a fait des effets de tempête. En tout, il y avait pour 2 heures de plans truqués.

Haut : HERCULE 2. Gauche : J. M. Costa sur ASTROLAB 22 (un champ d'astéroïdes). Page ci-contre : L'Astrolab survolant Vénus. En bas : HERCULE 2.

M.M. : Quelle a été votre liberté en ce qui concerne l'esthétique du vaisseau, des plans à effets, etc. ?

J.M.C. : Un décorateur avait produit quelques vagues croquis du vaisseau et des cos-

tumes de la série. En fait, nous étions plutôt livrés à nous-mêmes, et ce d'autant plus que les plans à trucages étaient tournés avant les scènes réelles. D'habitude, la logique veut qu'on fasse l'inverse. Pour l'aspect visuel des planètes, il fallait bien sûr tenir compte de la réalité. Sinon, j'ai moi-même mis en scène les plans truqués après avoir dessiné un story-board sommaire.

M.M. : Quelle était votre équipe ?

J.M.C. : Il y avait mon frère Alain, Jean-Pierre Jeunet et Pascal Pinteau.

M.M. : Passons à **Hercule 2 ;** *comment avez-vous été amené à participer à ce film ?*

J.M.C. : C'est Luigi Cozzi, le réalisateur, qui m'a contacté. Les producteurs de la firme Cannon le pressaient de finir le film au plus vite, parce qu'ils voulaient le sortir dans la foulée du premier Hercule qui avait bien marché aux U.S.A. Cozzi m'a demandé d'assister le responsable des trucages, Armando Valcauda, parce qu'il restait un gros boulot de ce côté-là. Et puis, avant même que j'ai donné mon accord, Valcauda s'est fait renvoyer du film. J'ai donc été promu directeur des effets spéciaux, avec comme rôle de mener à terme le travail commencé, et plutôt mal commencé, par un autre.

M.M. : De quelle façon avez-vous pris le relais de Valcauda ?

J.M.C. : Eh bien, quand je suis arrivé, Valcauda n'était déjà plus là. Je n'ai donc pas pu faire le point avec lui. A vrai dire, je me suis retrouvé essentiellement avec des plans « vides » avec acteurs, ceux qu'il fallait truquer, et puis aussi des ciels étoilés, etc. J'avais évidemment pour obligation de me servir de ce matériel déjà tourné. Et puis, vu la minceur du budget du film, je ne pouvais pas faire de dépenses trop coûteuses, question maquettes, par exemple. De plus, je ne savais pas quel usage Valcauda avait prévu pour les plans incomplets, et la plupart posaient de sacrés problèmes de raccords.

M.M. : Vous étiez réalisateur des plans à effets spéciaux ?

J.M.C. : Je n'ai tourné aucune image avec les acteurs puisque je devais utiliser le matériau filmé par Valcauda. Mais j'ai dû travailler avec le monteur pour « reconstruire », à partir de mon apport personnel, les séquences à effets. La scène avec la méduse, par exemple : Valcauda avait prévu d'utiliser simplement une actrice maquillée. J'ai proposé à Cozzi d'animer image par image une créature avec une tête de femme, un corps de scorpion et des pattes d'araignée. Et il a fallu que j'adapte les plans déjà tournés, avec Lou Ferrigno faisant semblant de se battre, à ce nouveau choix.

M.M. : La méduse est-elle la seule marionnette animée du film ?

J.M.C. : Quand j'ai lu le script, j'en ai prévu plusieurs. Simplement, il y avait tellement de « trous » à combler dans ce qui avait déjà été tourné, et j'avais tellement peu de temps, que seule la méduse est restée.
En fait, on a surtout essayé d'enrichir au maximum le visuel du film, de lui donner un aspect bande dessinée. On a ajouté beaucoup d'effets lumineux, colorés. C'est mon frère Alain qui les a rotoscopés. En tout, il y a environ 350 plans truqués.



M.M. : Où avez-vous tourné les trucages ?

J.M.C. : On les a faits en France, à Paris. Sinon 2 autres studios, à Rome et à Milan, ont réalisé quelques effets sous ma supervision. En tout, ça s'est échelonné sur à peu près 7 mois, de septembre à mars 84.

M.M. : Comment s'est déroulée la collaboration avec Cozzi ?

J.M.C. : Ça c'est bien passé : il essayait dans la mesure du possible de m'expliquer à quoi correspondaient les plans inachevés, et à partir de là, je lui soumettais mes solutions. A vrai dire, dès le début, le rafistolage, il connaissait, parce qu'aussi bien Hercule 1 qu'Hercule 2 avaient été conçu pour employer des scènes d'un autre film inachevé, The seven magnificent gladiators. Cozzi a tout de même su en faire des films à part entière.

M.M. : Et à aucun moment **Hercule 2** *n'a risqué de capoter ?*

J.M.C. : Non, pour la simple raison que les producteurs Golan et Globus avaient déjà vendu le film ! Il fallait donc coûte que coûte qu'il soit terminé.

M.M. : Question indiscrète : quelle était la part du budget consacrée aux trucages ?

J.M.C. : A peu près 200 000 dollars, pour un film qui a coûté à peine 1,5 millions de dollars. C'est peu... Mais à vrai dire, pour la Cannon, Hercule 2 n'était pas un film important. Golan et Globus montent une vingtaine de production par an, la plupart avec des budgets bien plus conséquents.

M.M. : Pour en revenir à l'animation, comment voyez-vous votre évolution dans ce domaine, depuis vos courts-métrages jusqu'à **Hercule 2 ?**

J.M.C. : En fin de compte, il y a peu d'animation de marionnettes dans Hercule 2 : juste la méduse. Et puis, j'ai dû me servir des plans d'acteurs de Valcauda, donc j'étais assez limité au niveau de l'animation proprement dite de la créature. Au niveau du temps aussi, car il m'a fallu faire cette séquence en à peine une semaine. J'ai surtout progressé au niveau de la construction des marionnettes, des systèmes d'articulations.
Hercule 2 m'a principalement donné l'occasion de faire 7 mois de rotoscope, de me perfectionner dans le maniement de la Truca, d'étudier la qualité des différentes pellicules à haut contraste et autres. J'en ai aussi profité pour fonder ma société, Cinémagic. Et puis, j'ai fait connaissance avec le rythme de travail du long métrage. Et la Cannon, c'est quand même la plus importante maison de production indépendante des Etats-Unis. Tout ça en fait une expérience très valable, même si, à cause des problèmes de production et de tournage, le film n'est pas très bon, à part une ou deux séquences.

M.M. : Pour finir, que pensez-vous de l'arrivée des nouvelles technologies, en ce qui concerne les effets spéciaux ?

J.M.C. : J'y vois surtout un moyen plutôt qu'une fin. L'ordinateur et la vidéo permettent de contrôler, de faire des essais, etc. C'est là leur principal intérêt. Je vais par exemple améliorer le principe de mon travelling motorisé pour l'animation, en construisant un travelling contrôlé par ordinateur. Les possibilités sont accrues, mais si l'artiste est mauvais, ordinateur ou pas ordinateur, le résultat sera mauvais.

M.M. : des projets ?

J.M.C. : Dans l'immédiat, Jean-Jacques Annaud, le réalisateur de la guerre du feu, m'a choisi pour diriger les effets spéciaux de la pub qu'il va tourner prochainement pour l'EDF, dans les studios de Cinecitta. Il y a des trucages à peu près à chaque plan...

Propos recueillis et mis en forme par Jean-Michel LONGO.





LES LIVRES...

La bombe littéraire de cette rentrée, c'est encore Jean Ray. De par la tombe le vieux grigou réussit de nouveau un coup de maître, celui de souffler à ses héritiers de faire confiance à un éditeur. Et je pense qu'il n'a pas eu tort. C'est en effet chez Néo que sera éditée l'intégrale de Harry Dickson. 105 aventures réunies dans 21 volumes illustrés par des dessins de Nicollet, un autre maître dans son domaine. Autant le dire tout de suite, la meilleure nouvelle de cette fin d'année 1984.
Harry Dickson, c'est « Le détective ».
Policier, fantastique, science-fiction, il y a tout cela avec lui... et avec Jean Ray qui lui a donné la vie. H. Dickson est comme A. Lupin, S. Holmes ou H. Poirot, il est unique et le restera car le souffle de la vie lui venait de son père littéraire. Une fois J. Ray disparu, il nous reste 105 nouvelles à savourer pendant 21 mois à compter de novembre. Un seul petit problème, le nombre de bienheureux sera limité à 4 500. C'est comme les emprunts d'état, il faut souscrire !!! Mais c'est certainement un meilleur placement !!!

Une autre nouvelle d'importance en ce début novembre, la date de sortie de Dune le film du livre. Tout le monde en parle déjà et c'est prévu pour le mois de mars 85 ! Est-ce que le film sera à la hauteur du livre, il n'est pas possible de le dire pour l'instant. Le distributeur français ayant refusé de donner des informations, en particulier concernant le scénario, force nous sera d'attendre un peu.
La réalisation étant de D. Lynch, l'auteur de **Elephant man,** on peut s'attendre à une bonne surprise. Pourtant pas mal de grands noms ont « calé » sur le sujet.
Rendez-vous début janvier quand nous aurons des infos made in U.S.A.



LES INSOLITES DE RENÉ SUSSAN ed. DENOEL

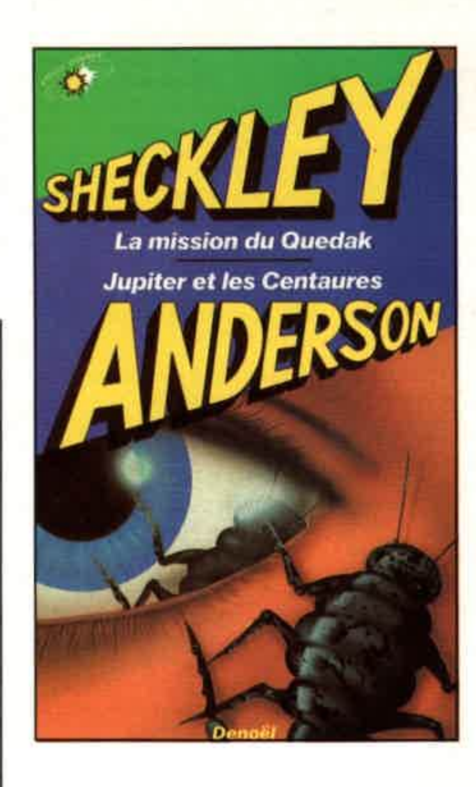
Quatre nouvelles composent ce recueil, trois courtes et une beaucoup plus longue. « L'agence » en six pages résume assez bien où peut mener la passion du secret et la manie du retournement dans des services d'espionnage concurrents. Cette idée d'un tueur qui serait amené à se supprimer lui-même pour cause de double employeur est assez cocasse. Il n'y a pas besoin de beaucoup d'imagination pour supposer que ce genre de mésaventure doit arriver de temps à autres entre C.I.A. et K.G.B.
« Un fils de Prométhée », qui occupe à elle seule les 3/4 du volume, est une espèce de Frankenstein revisité qui nous laisse entrevoir une autre vérité sur le mythe. L'auteur y mélange tellement bien les faits réels et l'invention que l'on s'y perd très vite et que l'on en arrive à se demander si M. Shelley a tiré « Frankenstein » de son imagination, ou de certains faits survenus en été 1816. Aprés le film de A. Jessua, une autre manière de traiter le sujet.

NOUNOURS EST PYROMANE de R. BLOCH ed. NÉO

Voici le troisième volet des nouvelles de Bloch, le maître de la terreur humoristique. 14 récits pensés par le petit frère cadet de Sir A. Hitchcock ne peuvent qu'être pleins de suspense. Parmi ceux-ci, notons « le jouet pour Juliette » qui propose une solution intéressante à la disparition de Jack l'Eventreur. « Tout en famille » vous met en garde contre un frère qui « semble » trop vertueux alors que vous venez d'enterrer votre femme dans le cercueil de la sienne. Ce que vous ne savez pas, c'est qu'elle non plus n'est pas morte naturellement. Et aussi que votre frère est moins malin que vous !!.
« La foire aux monstres » est un autre exemple de l'humour noir de Bloch, et en plus je trouve la fin assez morale même si elle est horrible. Après tout il est prouvé depuis longtemps que les monstres véritables ne sont jamais ceux que l'on voit dans les cirques et que, comme les fous, il faut plus se méfier de ceux qui sont dehors que de ceux qui sont dedans.
La trilogie de Bloch constitue à mon sens un bon remède contre la neurasthénie.

SHECKLEY - ANDERSON ed. DENOËL

Deux auteurs, deux romans courts. C'est le parti pris de cette collection « Etoile double ». Douze volumes parus jusqu'à présent avec les plus grands noms de la S.F.
Sheckley est moins drôle que d'habitude, mais pas moins caustique. En particulier si l'on remplace le « Quedak » par un quelconque fanatique désireux de vous voir partager ses idées ou sa religion.
Or donc le Quedak est sur terre et il a une mission, servir l'homme. Il y a juste un petit problème, il faut auparavant le dominer ; Par tous les moyens y compris la destruction pure et simple de tout récalcitrant. Heureusement pour nous autres, il va tomber sur un « os ».
Le deuxième récit est signé Anderson et nous amène sur une des lunes de Jupiter. On essaie de peupler la planète avec une race humanoïde créée pour la circonstance et que l'on contrôle dans sa phase d'apprentissage par télépathie. Deux mythes se recoupent, celui de la création et celui de la renaissance dans un autre corps. Un des manipulateurs



est un infirme et il est tenté de prendre possession de ce superbe corps centauresque mis à sa disposition. Que va-t-il se passer, pour lui, et pour les autres ?

L'AVENTURE SPIELBERG de T. CRAWLEY ed. PYGMALION

Spielberg comme si vous y étiez pourrait être un bon résumé pour ce livre qui dit tout, absolument tout, sur Steven. Si vous voulez savoir combien ont coûté les effets spéciaux des **Aventuriers,** quels ont été les problèmes de tournage des **Rencontres,** à quel âge S. Spielberg a commencé à jouer avec une caméra, pas la peine de chercher c'est ce livre qu'il vous faut.
Le travail documentaire de Crawley est extraordinaire ; il réussit, à partir d'une masse énorme de textes, d'interviews, de critiques, à synthétiser et à faire une approche objective du personnage sans (presque) jamais porter de jugement. Rien que pour cela, chapeau Mr. Crawley ! Tous ceux qui s'intéressent au cinéma moderne américain et au fantastique ne manqueront pas ce livre qui résume bien les tendances actuelles dans le domaine par le truchement de son élève le plus doué.

Pour finir, quelques livres que l'on peut lire ces temps-ci.
Chez Laffont une réédition de trois romans de S. Wul, un excellent auteur que l'on a tendance à oublier un peu.
Egalement une Histoire de la S.F. moderne par J. Sadoul qui couvre le domaine français et Anglo-saxon de 1911 et 1984.
Chez Néo, Un A. Merrit **Brûle, sorcière, brûle,** un J. Flanders et **Les vierges de satan** de D. Wheatley dont je parlerai la prochaine fois tellement c'est bon. Pour les connaisseurs, c'est de là que T. Fisher a tiré en 69 l'excellent film qui porte le même titre.
Chez Le Livre de poche, une nouvelle anthologie sur les Rebelles dans la S.F.
Chez Fleuve noir un nouveau Brussolo **Les foetus d'acier.**
Chez Presse pocket, le dernier volume d'Elric et un J. Brunner **Noire est la couleur.**
Chez Denoël **Espoir du cerf** d'O.S. Card et **L'Œil de la reine** de P.Mann.

Pierre LEVY

COURRIER DES LECTEURS

Fabrice Cottencin, Antony

Tout d'abord félicitations pour votre revue qui est vraiment excellente. Amateur de films fantastiques depuis longtemps je n'ai découvert **Mad Movies** que très récemment et je n'ai plus désormais qu'une hâte : découvrir le prochain numéro. Malgré cela j'ai quelques remarques à vous soumettre. La première concerne la rubrique des films nouveaux : En effet dans le dernier numéro vous parlez de films qui ne sont plus à l'affiche **Hercule, Les guerriers du Bronx 2, New York deux heures du matin)** ce qui a quand même un côté fâcheux. Mais je suppose que la modification de votre périodicité va remédier à ce problème.
D'autre part, et pour en finir avec cette rubrique, on attend toujours la sortie de **Children of the corn** annoncée dans le numéro 31. La deuxième remarque concerne l'importance trop grande accordée à des films comme **Indiana Jones et le temple maudit** qui sont quand même très loin du fantastique, mais c'est bien sûr un avis personnel et, à en juger par le courrier des lecteurs, les prises de bec entre les partisans de **Star Wars** et ceux d'**Evil dead** sont loin d'être terminées. Tout ceci ne m'empêche pourtant pas de m'abonner. A bientôt pour le prochain numéro.

Laurent Philton, Pessac

Il était une fois... un samedi 22 septembre de l'an 1984 à 20 h 30. Je mets en marche la boîte de verre et règle le canal sur l'A 2. Une émission ringarde imprègne l'écran. Quelque 3405 secondes après les électrons s'agitent dans le tube : Le rideau s'ouvre sur un clip des Jackson's. Tout paraît normal : nuit blanche, fumée noire, fumée blanche, nuit noire. Jusqu'au moment où une tête familière apparaît, puis un œil s'ouvre dans la main d'un des Jackson.
Oui, j'ai bien reconnu là deux maquillages d'Ed French (C.f. Mad Movies 30 : les deux photos du haut de la couverture). Alors une seule question parcourt mon esprit : Est-ce bien Ed French qui a conçu les effets spéciaux du clip des jackson's Five **Torture ?**

Vous avez en effet gagné. Pour davantage de précisions, voir notre article en page 8.

Jean-Luc Germain, Brest

C'est avec le plus grand intérêt que je viens de prendre connaissance de votre nouvelle parution. Je me félicite, et vous aussi bien sûr, d'une fréquence de parution désormais bimestrielle. Mais atteindre la « mensualité » (ce qui semble être votre but) ne risque-t-il pas de nuire à la qualité du contenu de **Mad Movies ?**
Je n'ai pas l'esprit pointilleux mais, à la lecture de l'étude de Michel Prati sur « l'après-bombe » au cinéma, je me suis étonné de l'oubli (peut-être volontaire) de films qui me paraissaient importants : **Demain les mômes** de Jean Pourtalé, par exemple, et d'autres films au titre plus évocateur comme **Le survivant** de Boris Sagal qui présentait une vision terrible du monde post-apocalyptique. Un film comme **Hiroshima mon amour** ne méritait-il pas d'être cité, ne serait-ce qu'en introduction ? Avec ce film d'Alain Resnais, nous ne sommes plus dans la (science) fiction, mais dans la triste réalité. De plus ce film se posait la question de savoir si l'amour est encore possible après un tel cataclysme.
Vous évoquez par ailleurs, **Le dernier rivage** de Stanley Kramer qui est pour Wim Wenders un des plus beaux films américains jamais vu. Wim Wenders fut à Quimper le samedi 2 octobre. Il y a donné une conférence de presse et répondit à la question « Pourquoi n'y a-t-il pas de « happy-end » dans **Paris, Texas** ? », en faisant constamment référence à ce film qui, selon lui, ne triche pas avec la réalité ; dans la vie il n'y a pas de « happy-end ». Et c'est pourquoi la fin du **Dernier rivage** est une des plus belles fins de film que Wenders ait jamais pu voir.
Plus concrètement je vous joins un chèque pour mon abonnement. Bien à vous.

Stéphane Labrousse, Limoges

En ce jour pluvieux du 26 septembre, je me réfugie dans une librairie dans l'intention de te trouver (sans espoir car j'avais déjà visité quatre autre libraires qui ne t'avaient pas reçu) et, Ô joie, je trouve. Bon, je lis ce nouveau numéro et, bien sûr c'est toujours aussi bon, mais je regrette qu'il n'y ait pas une rubrique « Livres » comme dans le numéro 31. J'aurais aussi aimé un article plus long sur **Conan le destructeur.** De plus je ne suis pas très d'accord pour ranger l'affichette de **l'Au-delà** dans les plus belles affiches du fantastique. Par contre, un grand merci pour l'article sur les séries TV et aussi pour celui sur « Les films après la bombe ». Merci encore pour toutes les photos de gore et pour la rubrique « Cinéfan ». Tournant les dernières pages de mon bimestriel préféré (au fait ne changez plus rien à la parution), je vis la photo du titre mystérieux : ce visage me dit quelque chose. Je regarde dans mes précieuses documentations et il me semble que cette vieille femme sort du **Curtains** de Jonathan Stryker. Salut and may the force be with you...





L'effet dont Ed French se montre le plus fier : La fausse arthrite de Susanne Marley.

Chris, Dreux

Mad Movies, la revue du ciné-fantastique, le titre n'est pas trompeur. Grâce à votre revue je vis en ce moment un film absolument fantastique dans lequel j'incarne un des deux rôles principaux, un film merveilleux et sans effusion de sang. Un film dont je ne connais pas encore la fin... Ce film (qui malheureusement ne sortira pas sur les écrans) commence ainsi :
Il y a quelques mois, je me décidais, en parcourant le courrier des lecteurs, à écrire à une fidèle lectrice de Mad Movies, au hasard, pour rompre ma solitude et discuter cinéma... Je ne savais rien d'elle sinon qu'elle recherchait une certaine affiche de **Star Wars.** C'est là que le film devient passionnant : cette correspondante s'avère être une fille aussi fantastique et fascinante que votre revue ; elle m'envoûte avec ses mots, sa voix et son image et enfin nous nous rencontrons... Aujourd'hui c'est le grand amour, un amour romantique et surtout fantastique quand on songe qu'il est parti d'une simple annonce dans Mad Movies, que je tiens à remercier du fond du cœur de m'avoir rendu heureux...

Pourquoi s'abonner au Chasseur Français lorsqu'on a connu Mad Movies ? Bonne route les enfants... Soyez sages quand même, hein ? On se sent un peu responsable...

Robert Riopel, St-Jérôme, Canada

Non mais sans blague, qu'est-ce qu'ils ont à critiquer votre revue ces mecs ? Ce film-là n'est pas bon, celui-ci est démodé... Une chance que vous n'habitiez pas au Québec parce que vous critiqueriez bien toutes les revues de cinéma. Moi, qui suis un mordu des films d'horreur, j'étais obligé de m'acheter une revue québécoise à 3 dollars pour une seule petite page sur le fantastique. Ou bien je m'achetais des revues américaines ou anglaises, elles sont très bonnes mais il y a le problème de la langue et de plus il y a beaucoup moins de photos que dans la vôtre.
Tout ça pour vous dire qu'au Québec c'est dur au niveau du cinéma fantastique. D'accord il y a David Cronenberg, Paul Médak et bien d'autres mais en fait de revues nous sommes à zéro.
Avis aux gens de chez vous qui seraient intéressés à correspondre avec moi pour échanger des affiches, photos (de fantastique seulement), contactez-moi au plus vite. Robert Riopel, 44, Brière, St-Jérôme, P.Q. J7Y -341 Canada.

Bertrand Stéphane, Charleville-Mézières

Étant sûr que les compliments genre « vous êtes génial », ou « Mad Movies, c'est super ! » n'ont jamais servi à grand chose, je tiens à vous écrire, après hésitation, pour vous faire part de mes quelques critiques à l'encontre de votre revue. Critiques

que, j'espère, vous ne prendrez pas mal.
Tout d'abord je crois qu'il y a plus important à faire que s'opposer à la naissance d'une rubrique ou de regretter l'absence d'une autre (même si c'est avec raison). Car Mad Movies souffre d'une carence beaucoup plus grave : celle du style.
En effet, au vu de certains de vos articles, j'ai eu la désagréable impression que n'importe qui de suffisamment informé aurait pu les écrire. Je ne veux pas dire que les membres de votre rédaction sont de mauvais journalistes, mais ils ne sont pas assurément tous de bons journalistes.
D'autre part, et ceci est plus grave, Mad Movies se laisser aller à des libertés de langage qui me paraissent putôt démagogique. Il y a certainement d'autres manières de plaire aux jeunes que de dire « con » ou « merde », tout en gardant son caractère « fanzine » et éviter l'intellectualisme ronflant avec ses phrases prétentieuses.
Un exemple ? Voici l'extrait d'un article sur **Indy 2 :** « Le Maharadjah sert à ses invités des mets allant du franchement dégoûtant à carrément à dégueuler (je cite) ». Ça ne vous choque pas, moi si. Désolé les gars mais il me semble qu'un journal comme le vôtre, édité à 70 000 exemplaires, se doit d'avoir un langage correct.
Par contre, et j'en ai terminé avec mes méchantes critiques, Mad Movies est certainement la revue qui fait le plus pour le fantastique (Cf. le festival du super 8). Pour cela, et pour bien d'autres raisons données par mes copains lecteurs, je continue de lire avec plaisir le Mad du mois.

La question d'être un bon ou un mauvais journaliste ne se pose même pas puisque nous ne sommes pas des journalistes (pas même moi, j'ai horreur des cartes...). En fait nous sommes des amateurs qui avons chacun notre style. Et alors ? D'ailleurs certains ne se débrouillent pas si mal, à mon avis. Bon, et puis le langage n'est avant tout que le véhicule des idées ; vaut-il mieux délayer des banalités dans un style pompeux et mercantile ? Préfèrerais-tu le style vide d'un Jour de France ? (en plus ça serait chouette, on irait chez les coiffeurs et les dentistes).
Pourquoi crois-tu qu'on écrit à Mad Movies ? Comment penses-tu que Mad a démarré ? Quelles en étaient les motivations préalables ? Gagner de l'argent, devenir un vrai journaliste, accéder le plus rapidement possible au professionnalisme ? (relis les anciens numéros, tu comprendras mieux). Au début j'étais seul, puis nous avons été une poignée à écrire dans Mad, mais ce n'était pas pour disserter ou parader ni pour plaire à toute force. C'était pour parler de ce que l'on aimait. Et le fantastique c'est comme la défonce, quand on aime on ne se contrôle pas. J'espère qu'on y gagne le plus souvent un ton authentique et enthousiaste. Est-ce démagogique ? Pas forcément. Pour dédramatiser un brin, lis un peu la lettre qui suit, comme ça pour voir... J.P.P.

Philippe Cotton, Fenain

Bon, tout d'abord, je suis tout à fait d'accord avec l'avis de Michel Dognon de Saint-Etienne. Que ceux qui n'aiment pas **Star Wars** ne nous rasent pas avec leurs critiques stupides !
Et puis ensuite que signifient ces lettres avec des mots comme : analytique, médiatisation, etc. Restons simples ! Un jour nous trouverons dans Mad des lettres rédigées en latin...
Ceci étant, moi j'idolâtre Harrison Ford, alors que ceux qui veulent correspondre avec moi m'écrivent, j'attends. Vive Mad et toute l'équipe. Philippe Cotton, 13, rue Emile Zola, 59179 Fenain.

T. Noël, Verneuil-sur-Seine

Malgré les ponctions de Monsieur Fabius, je ne regrette pas d'avoir investi dans l'achat de ton magazine. C'est un excellent investissement qui devrait être déductible d'impôts.
Maintenant au risque de me faire incendier par les fanatiques de Spielberg, je trouve que la critique de Denis Trêhin à propos d'**Indiana Jones 2** est partiellement justifiée. Oui, ce film fait des concessions au public injustifiées. Le repas au palais du Maharadjah est un monument Kitsch de mauvais goût. Certes on rit mais je ne vois pas ce que cela apporte à l'intrigue (en outre, il me semble que la scène du sanglier et des marcassins a été supprimée ou censurée...). Quant aux enfants, il y a des scènes totalement niaises et je dirais même mal venues. Par rapport aux **Aventuriers** où tout coulait de source, je ne vois pas du tout comment demi-lune comprend qu'en soumettant Indy à une brûlure il le réveillera du cauchemar. Indéniablement, si l'action est bien menée, la mise en scène pêche.
Mais là où je ne suis plus le critique c'est qu'« Indiana Jones est Harrison Ford ». Et alors ! James Bond est Sean Connery – jamais Roger Moore n'a pu faire oublier l'original – Et si Mr. Trêhin trouve Ford vieillissant, je l'attends au tournant de la quarantaine car j'aimerais bien voir s'il est aussi consommable (voir la quantité de petites annonces le concernant). Amicalement.

Vincent Clergeot, Gonesse

J'ai remarqué que ma lettre dans le n° 30 a suscité beaucoup de remous. Je ne sais pas si vous avez été étonné, mois si ! Vous avez des lecteurs qui sont prêts à me faire la peau (c'est vous qui les excitez avec vos photos sanglantes ou quoi ?). Mais tant mieux pour vous, cela prouve que vous êtes lus un peu partout et que la « Mad Army » est prête à intervenir.
Je vous mets mon adresse pour qu'ils puissent me répondre, mais que les réponses restent quand même polies (faut pas trop déconner avec ça !) : Vincent Clergeot, 11, rue des Pâquerettes, 95500 Gonesse.
Bon, en ce qui concerne le dernier Mad Movies, je suis un peu déçu. Celui-ci est trop banal, il n'y a pas d'articles qui ressortent, pas de scènes choc. Que trouve-t-on ? (je parle du 31). Indiana Jones (on le voit partout celui-là) Héroïc-fantasy (on connaît), Larry Cohen (pas trop mal quand même), demeures fantastiques (enfin finies au bout d'un an), et c'est tout, la banalité la plus complète. J'espère que cela va changer avec le prochain Mad.
Attaquons le gros morceau : le Brady ! Ne vous inquiétez pas, je suis avec vous. Le Brady survivra et ce n'est pas un petit journaliste qui y changera quelque chose avec ses critiques. Ce n'est pas le moment de faire la fine gueule parce qu'il ne reste plus que le Brady sur Paris. Alors même si ça pue les pieds et les merguez, on prend une pince à linge et on entre quand même voir ces chefs-d'œuvre. Le Brady on l'a, on le garde ! Sans doute à une prochaine fois.

Merci pour tes bons avis, comme toujours, mais pourquoi ne pas énoncer clairement au passage ce que tu voudrais voir publié dans Mad Movies. Ça nous aiderait sûrement davantage que tes critiques négatives.

Pascal Laise, Chateau-Gontier

Pas branché musique Mad Movies ? Vous devriez au moins écouter (et en parler) les Bollock Brothers, en particulier leur morceau « Horror Movies » où ils énumèrent toute une série de films fantastiques et d'horreur. En plus, dans ce même morceau, il y a un passage où l'on entend la musique d'un film, mais lequel ? Si vous pouviez l'écouter et me le dire... (à moins qu'un lecteur m'écrive : Pascal Laise, route de Mirwault, Bazouges, 53200 Chateau-Gontier).
Autre question : existe-t-il un livre consacré à la magnifique Barbara Steele ? Ou tout du moins une revue lui a-t-elle consacré un numéro spécial, récapitulatif de sa carrière ? Quant aux lecteurs qui s'en moquent (Cf. Mad 31) ils ne méritent qu'une chose : finir entre les mains de Leather mask et ses frères. Rendez-vous au numéro 33.

Reprenez le n° 27 de Mad Movies où, en dehors d'un article et d'un entretien avec cette actrice, nous vous indiquions une bibliographie à consulter.

Isabelle Marchand, Compiègne

J'étais tranquille, chez moi, relax, je lisais mon M.M. n° 31 quand je tombe sur la notule de l'été : Papa George (Lucas) va accoucher d'une autre « Guerre » et se lance dans le Cloning ! Je m'exclame aussitôt : Comment se fait-il que le Star Wars Fan Club ne m'a pas prévenue ? (Eh oui, ça fait déjà un moment que j'ai ma carte de Jedi !). Illico, je me jette sur mon stylo et j'écris au Club. Sympas, les copains fans, ils me répondent vite fait, mais pour me dire quoi ? Que je me fourre le doigt dans l'œil (traduction libre), qu'il ne se passe rien du tout du côté de Skywalker Ranch, que Lucas se repose. Alors, c'est vrai quoi, qui exagère dans tout cela ?
Ça y est ! On va encore se faire tirer les oreilles par George Lucas... Malheureuse, les infos divulguées dans les notules proviennent de partout où nous avons une oreille et parfois il s'agit de bulletins d'informations privés de compagnies. Elles ne sont donc bien sûr pas encore destinées au grand public, d'autant que les projets en cours peuvent toujours tomber à l'eau dans l'intervalle. Prudence donc. D'ailleurs ce document s'autodétruira sitôt après lecture.

Etienne Feller, Chatillon

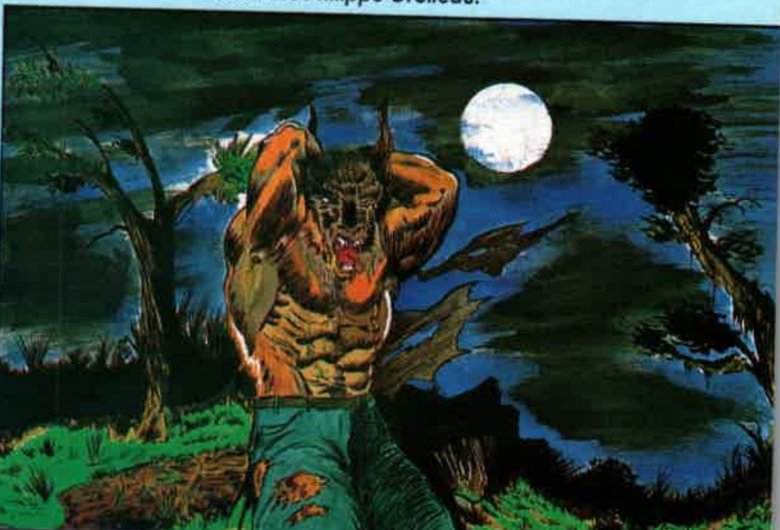
Lecteur fidèle de Mad Movies, je m'adresse à vous, spécialistes du cinéma fantastique. Pourquoi nous obstinons-nous à massacrer les super-héros du genre et surtout leurs auteurs ? Le **Conan 1** était acceptable car il se raccrochait au texte, du moins dans sa plus grande partie, mais alors le second est complètement nul et donne une très mauvaise vision de l'œuvre de Howard, qui est pourtant grandiose et des plus riches. Pourquoi chaque fois dévier dans la monotonie et par là même sortir complètement du décor original. Les scénarios d'Howard sont-ils trop coûteux à mettre en images ? Alors si c'est le cas autant ne pas y toucher. On transforme Conan en culturiste sortant de sa première communion. Il n'est pas non plus le bon chevalier défendant la veuve et l'orphelin et surtout pas un amoureux de la belle Valéria (d'où elle sort, celle là, de Marvel alors ?), Conan est un voleur, un pirate, un mercenaire, il ne croit ni en Dieu ni à la sorcellerie. Il n'est pas celui qu'on appâte avec des visions magiques. Il monte sur son trône sur un coup de folie quand il a pillé tous les royaumes de la Terre, même les restes de l'illustre Atlantide ne lui résistent pas.
J'espère que vous êtes de mon avis. Je pense qu'il y a des dessins animés à faire avant de passer aux films (par exemple avec Frazetta, Buscema, Roy Thomas et R. Bakshi). J'attends avec impatience votre réponse.

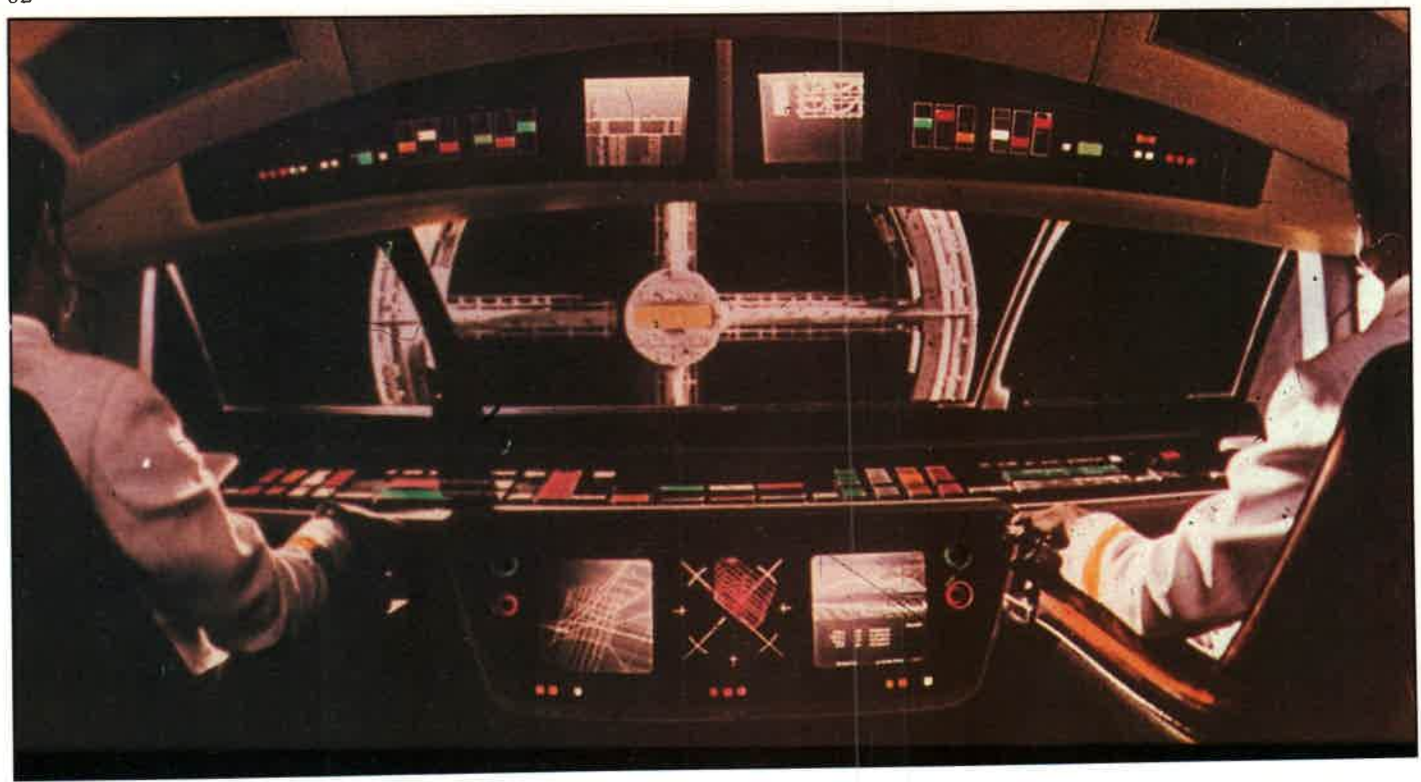
Beuf, tu sais, à cette heure-là tout le monde est parti et je balaie encore les locaux. Alors, bon, vite fait, je peux te dire qu'il en est ainsi de toutes les adaptations cinématographiques d'une œuvre littéraire que l'on a aimée. Tu trouveras toujours des partisans du film qui l'apprécient comme il est (parfois aussi parce qu'ils ne connaissent pas l'œuvre originale) et puis ceux qui crient au scandale et au pillage du texte de l'écrivain. Ce que je reprocherais le plus au film que tu cites, c'est surtout la réduction du personnage à des normes hollywoodiennes et grand public (en fait on visionne souvent le même film lorsqu'il est passé à la moulinette yankee). Sinon, c'est encore du cinéma... bon ou mauvais, à chacun de voir. On pleure encore sur les adaptations de Fantomas (à la De Funès) et on s'inquiète déjà du 1984 avec John Hurt (en lui souhaitant toutes les chances possibles, ceci dit). En fait il s'agit d'un problème éternel. Ça te va comme réponse où tu m'invites à dîner pour la suite ? J.P.P.

Christine Vonau, Marseille

Enfin des noms que j'aime, que j'adore et que je vénère (mais oui) : **Phantasm, Evid Dead, Maniac,** et autres d'Amato, Fulci, Argento (mes dieux cinématographiques). Je ne vis que dans l'attente de **Phenomena** de Dario Argento.
Par contre, j'ai été voir **Rock zombie ;** conclusion : NUL ! (mais la musique relève un peu la sauce).
Quant à Michel Dognon, il y va un peu fort dans ses « critiques », il faut quand même respecter les idées d'autrui, même si cela te fait voir rouge.
Rien d'autre à ajouter sinon que le 32 est ma première revue et qu'il y en aura beaucoup d'autres. Bravo à Mad et merci pour ses pages fantastiques et passionnantes.

Dessin de Philippe Grolleau.





LE FILM DÉCRYPTÉ

2001 L'ODYSSEE DE L'ESPACE

Prod. : Stanley Kubrick et Victor Lyndon. Réal. : Stanley Kubrick. Scén. : Stanley Kubrick, Arthur Clarke, d'après la nouvelle de Arthur C. Clarke **The sentinel.**

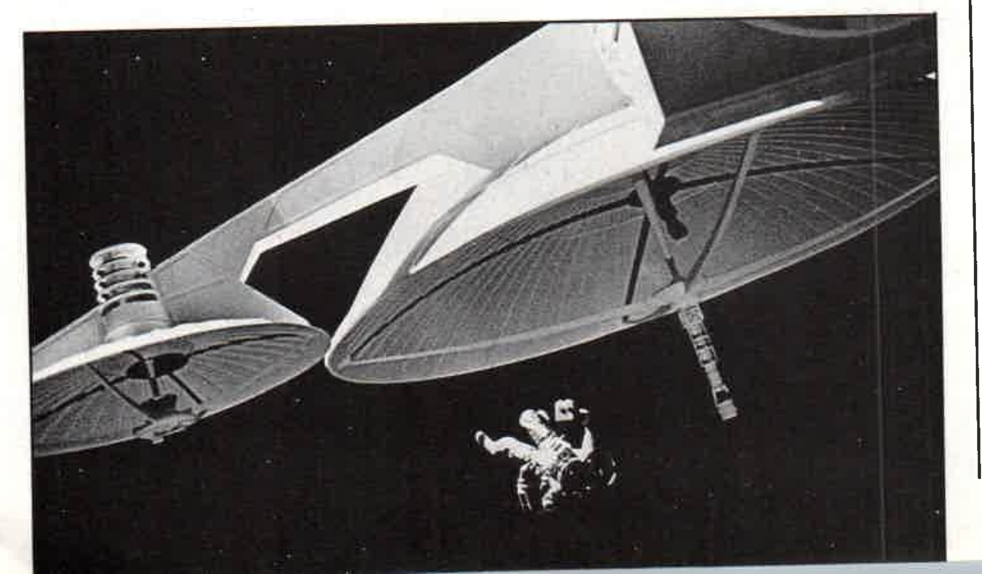
Photo : Geoffrey Unsworth, John Alcott. Effets spéciaux : conçus et réalisés par Kubrick et supervisés par Wally Veevers. Effets photographiques : Douglas Trumbull, Con Pederson, Tom Howard, etc.

Musique : Aram Khatchatourian, Gyorgy Ligeti, Johann Strauss, Richard Strauss.

Int. : Keir Dullea (David Bowman), Gary Lockwood (Frank Poole), Douglas Rain (la voix de HAL-9000), William Sylvester (Dr Heywood Floyd), Daniel Richter (Moonwatcher), Leonard Rossiter, Margaret Tysack, Robert Beatty, Sean Sullivan.

Dès 1968, bien avant **Alien, Star Wars** ou **Star Trek,** le cinéma de science fiction entra dans sa phase adulte grâce à un film qui fait date dans l'histoire du cinéma mondial ; pour la première fois le talent d'un réalisateur et d'une équipe technique, des moyens de production considérables et un scénario d'anticipation à portée universelle étaient réunis pour la réalisation d'un film phare ; **2001 l'odyssée de l'espace,** œuvre admirée mais aussi contestée, fait rejaillir ses feux bien au-delà du simple cadre cinématographique. Malgré ses faiblesses rares, chacun s'accorde à reconnaître l'importance d'un film dont le climat très particulier lui confère un caractère d'exception. **2001** et sa métaphysique distanciée n'a pas fait école, seul l'aspect esthétique d'une technologie de haut niveau s'est retrouvé dans les productions ultérieures avec **Silent running** en 1971 et plus tard **Star wars** en 1977.

Stanley Kubrick et Arthur C. Clarke ont travaillé le scénario tiré d'une nouvelle du second **The sentinel.**



Le prologue du film nous ramène à l'aube de l'humanité en un paysage désertique où des hommes-singes mènent une vie primaire. Le jour, à la recherche de quelque nourriture, se disputant un point d'eau, et la nuit, blottis les uns contre les autres dans une grotte, redoutant l'obscurité. Cette vie tribale va être bouleversée lorsqu'aux premières lueurs de l'aube, un monolithe noir se dresse dans la rocaille. Cette rencontre marque un degré d'évolution pour l'homme-singe qui découvre les possibilités jusque là insoupçonnées de l'outil. L'outil est aussi une arme qui lui permet de ne plus avoir faim, de reconquérir les points d'eau si précieux et de s'établir un territoire. Dans l'esprit du primate vient de naître l'initiative qui annonce la prospérité d'une espèce au détriment des autres. Le monolithe vient de fournir les premières bases de la civilisation et l'homme-singe de frapper violemment les os blanchis alors que retentit la musique de Richard Strauss : « ainsi parlait zarathoustra ». Un grand moment du cinéma qui voit l'os projeté en l'air se fondre à l'image du vaisseau spatial glissant dans l'espace étoilé. Un saut de quatre millions d'années qui nous projette à l'ère de la conquête spatiale. Le docteur Heywood Floyd est à bord d'une petite navette qui se dirige vers la station spatiale 5, immense roue de 3 kilomètres de diamètre dont la rotation (deux tours par minute) permet de recréer la pesanteur. Kubrick nous livre alors de fort belles images de cette construction futuriste en voie d'achèvement, la caméra

s'attarde sur la lente approche de la navette et le mouvement grâcieux de la station en pure harmonie avec la musique de Johann Strauss : **Le danube bleu.** Dorénavant, la vie de l'homme est à la mesure de l'immensité de l'univers qu'il a pu conquérir et dont il profite avec aisance et nonchalance.

Floyd rencontre dans le hall gigantesque de la station des savants soviétiques qui l'interrogent sur l'interdiction d'accès de la base lunaire Clavius. Floyd reste très évasif, en fait il se rend justement à Clavius où il a lui-même ordonné d'éviter tout contact avec l'extérieur. Le secret le plus absolu doit être respecté car une découverte extraordinaire a été faite dans le cratère Tycho. Un champ magnétique intense a permis la découverte et la mise à jour d'un monolithe noir enfoui dans le sol lunaire. L'objet ne cesse d'émettre une onde de forte puissance dirigée vers Jupiter. Ce monolithe constitue la preuve irréfutable de l'existence d'une vie extra-terrestre. Ce deuxième face à face avec le monolithe prend ici un sens différent : du rôle de catalyseur, l'objet prend celui de sentinelle. Le signal qu'il émet a pour but de prévenir une entité extra-terrestre que l'homme a pu atteindre la lune. Si, dans un premier temps, le monolithe est venu vers l'homme, c'est à présent au tour de celui-ci de le découvrir. Le catalyseur d'un éventuel contact avec ces intelligences d'un univers lointain est en fait la simple curiosité de l'homme.

Quelques mois plus tard, le vaisseau explorateur I à propulsion atomique se dirige vers Jupiter : à son bord, deux cosmonautes, David Bowman et Frank Poole et trois autres en état d'hibernation qui sont les topographes de l'expédition ; ces derniers ne seront réveillés qu'à l'approche de Jupiter. Le sixième membre de l'équipage est un ordinateur ultra perfectionné de la série CARL 9000 qui contrôle le bon fonctionnement de l'astronef. Il est doué de parole et de réactions émotionnelles et converse réguliérement avec les cosmonautes. Stanley Kubrick s'est entouré de scientifiques de la NASA afin de reconstituer avec un soin minutieux l'environnement le plus authentique possible ; la construction d'un centrifugeur dont le coût s'éleva à 750 000 dollars permit à Kubrick de tourner cette scène hallucinante de la salle circulaire où le cosmonaute fait son footing. le souci de perfection de l'aspect technique est à la mesure du conditionnement des cosmonautes ; ceux-ci sont très froids, presque déshumanisés de par leur préparation morale et physique à un voyage d'une grande monotonie. Cette austérité apparente des personnages s'accompagne d'une permanence du blanc, d'une sorte d'aseptisation générale et d'un silence omniprésent.



Cette froideur extrême du film est l'argument principal de ses détracteurs ; mais comme le dit Kubrick. Dans le film, les cosmonautes semblent peu sensibles, mais des hommes se comporteraient vraiment de cette façon dans des conditions analogues. On ne choisit pas des gens hyper-sensibles pour aller sur Jupiter ! ». Ce parti pris de l'image du cosmonaute rejoint celle entrevue dans **L'étoffe des héros** de Philip Kaufman.

L'atmosphère du film est aussi liée à la mise en scène de Kubrick qui opte volontiers pour le plan fixe ou le travelling lent particulièrement étudié. Cette rigueur est aussi la carac-

téristique principale de l'ordinateur CARL (HAL dans la version originale) dont l'intelligence évoluée ne le met pas à l'abri de problèmes existentiels. Lui seul connaît le véritable but de la mission ; il s'agit non seulement d'atteindre Jupiter mais aussi d'entrer en contact avec l'entité extraterrestre désignée par le monolithe. CARL, dont l'exactitude est une règle absolue, se voit obligé de mentir aux cosmonautes, chose qui ne figure aucunement dans sa programmation. CARL signale une panne de l'antenne radar, l'élément AE35 serait défectueux. Après remplacement de la pièce, Bowman et Poole constatent que l'AE35 est en parfait état. Les deux hommes se concertent en secret, doutant de l'intégrité de l'ordinateur, ils décident de le déconnecter au premier incident. Mais CARL a surpris leur conversation et provoque un accident lorsque Poole ressort du vaisseau pour remettre en place l'AE35. Bowman sort à son tour afin de secourir son compagnon. CARL neutralise les fonctions vitales des trois hommes en hibernation et refuse à Bowman l'accès au vaisseau. Finalement Bowman parvient non sans mal à gagner le sas de l'écoutille de secours. Il va déconnecter l'ordinateur malgré les supplications de ce dernier. De toute évidence CARL présente des sentiments comparables à ceux de l'homme et qui ne sont pas de simples imitations. CARL le dit lui-même en ses derniers instants, il a peur de la mort. C'est donc qu'il a tout a fait conscience non seulement de son existence mais aussi de la précarité de celle-ci. Son talon d'Achille n'est autre que cette contradiction de programme qui va perturber irrémédiablement sa conscience. D'autre part, étant seul à connaître le but véritable de la mission, la perspective d'un contact possible avec les extra-terrestres ne pouvait que l'inquiéter ; en effet, si l'homme puisait là un savoir supérieur, sa condition de machine pensante n'aurait plus de raison d'être parce qu'inutile. Apparemment, CARL n'avait rien à gagner dans cette mission vers Jupiter...



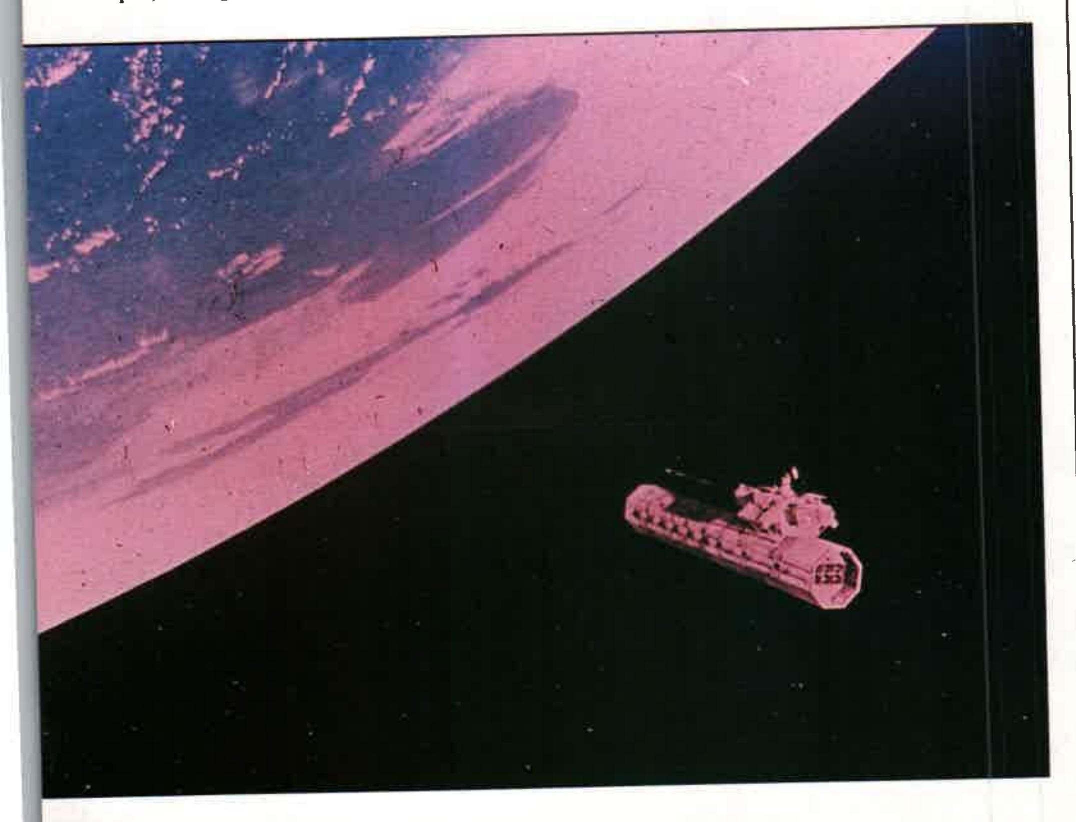
Bowman resté seul à bord ; les autorités daignent enfin le renseigner. Au-delà de Jupiter, un monolithe noir parcourt l'espace accompagnant pour un temps le vaisseau Explorateur I. Bowman ne le voit sans doute pas, son regard est figé sur l'univers inconnu qu'il découvre dans l'immensité spatiale. Plongé dans un monde aux dimensions étrangères à l'homme, Bowman semble perdre conscience. Son esprit et son corps sont incompatibles avec ce lieu où la notion de temps n'existe sans doute pas. Pourtant il est encore vivant, prostré dans sa capsule de reconnaissance. Toutes ses visions dont le spectateur est témoin ne sont qu'une transcription déformée par les sens d'un milieu étranger impalpable.

Instantanément la capsule trône au milieu d'une chambre meublée en Louis XVI ; un décor que Bowman peut identifier, totalement à l'opposé de ce qu'il vient de percevoir, un décor dont l'origine remonte à plus de 200 ans sur la planète Terre, un décor recréé de toutes pièces à son intention. Dans la chambre Bowman se voit en tenue de cosmonaute mais les rides de son visage trahissent une vieillesse prématurée. Il ne reviendra jamais sur terre, il n'est plus l'homme mais l'entité Bowman. On assiste alors à une suite de transformations/éliminations qui nous montre Bowman en vieillard puis en agonisant alors que se dresse une dernière fois le monolithe. Bowman a disparu... un enfant étoile se dirige maintenant vers la terre.



La chute de **2001** se prête à de nombreuses interprétations. L'apparition du monolithe ponctuant l'évolution de l'homme ; on peut considérer que le film présente l'accès de l'homme au surhomme et que l'enfant étoile détient la sagesse. L'image de l'enfant étoile renvoit aussi l'homme du XXIe siècle, noyé dans une technologie avancée et éprouvée, à ses origines oubliées ; il s'agirait donc d'une redécouverte de l'essence de la vie. Dans tous les cas, Bowman a réussi à entrer en contact avec ces intelligences extra-terrestres et il est intéressant de noter l'opposition entre **2001** et **Rencontres du Troisième type :** Dans le premier, l'homme va à la rencontre de l'extra-terrestre, mais c'est un homme sélectionné, conditionné pour ce périple qui à l'arrivée a tout perdu de son individualité. Par contre, dans le second film, l'extra-terrestre vient au-devant de l'homme de la rue et s'adresse à lui en toute simplicité (ou presque).

Film déiste pour certains, **2001 : l'Odyssée de l'Espace** apparaît beaucoup plus comme un film d'anticipation pure ou l'intérêt des images l'emporte sur tout commentaire ; par là même, le film de Kubrick s'adresse à un large public. Seize années après sa réalisation, **2001,** dont les qualités ne ternissent pas au fil du temps, reste toujours aussi impressionnant et captivant. Alors attendons 2001...



MAD MOSIK

GREYSTOKE, LA LEGENDE DE TARZAN

Quel métier difficile que celui de critique de musique de films lorsque l'on est confronté à un chef-d'œuvre du genre...

1) Parce que pour le décrire, il me faudrait utiliser un tas de qualificatifs plus ou moins pompeux et plus ou moins désuets... Et notre rédacteur en chef bien-aimé me regarderait avec un air plutôt bizarre.

2) Parce que de temps en temps, il y a des musiques pour lesquelles on a envie de dire juste « Ecoutez ça absolument ». Et là, mes collègues ricaneraient dans leur barbe...

3) Parce qu'en faire une analyse scolaire, telle qu'on peut l'apprendre au Conservatoire, avec la terminologie ésotérique qui caractérise les musiciens de mon espèce, risque de vous exaspérer au plus haut point...

C'est le cas pour **Greystoke, la légende de Tarzan** (WEA) composé par John Scott. Mais comme nos fidèles lecteurs attendent un minimum de précisions sur cette B.O., allons-y dans l'ordre :

1) Les qualificatifs : **Greystoke,** c'est... Fabuleux, formidable, sublime, superbe, lyrique, poignant, magnifique, extraordinaire, splendide, grandiose, merveilleux... (vous pouvez encore en rajouter si ça vous chante).

2) « Ecoutez ça absolument »... Parce que tous les spectateurs qui ont vu ce film ont été (du moins à ma connaissance) étonnés par la qualité de la musique et de la bande-son. Et pourtant, John Scott se fait très rare dans sa production. On connaissait déjà la qualité de ses partitions pour **Antoine et Cléopâtre** ou encore **Répulsion,** mais il vient ici de commettre le chef-d'œuvre du trimestre. Une musique qui non seulement colle parfaitement aux images du réalisateur, mais qui arrive à les dépasser pour exister en tant qu'œuvre symphonique à part entière.

3) Pourquoi ?... Pour **Greystoke,** John Scott a adopté une écriture-synthèse à mi-chemin entre les symphonistes anglais du début du siècle, les grands compositeurs Hollywoodiens, et les musiciens contemporains.

Le thème de Greystoke est librement adapté de la symphonie n° 1 d'Elgar, ce qui permet à Scott d'évoquer l'atmosphère Victorienne avec un certain réalisme musical. De plus, le compositeur n'a fait aucune concession exotique dans son œuvre en employant tam-tams, flûtes indigènes ou rythmes africains. Il a compris le véritable sens donné au film par Hudson, le conflit intérieur de Tarzan, et l'a respecté.

Dans son orchestration, John Scott utilise les cuivres et les vents pour souligner les développements dramatiques des thèmes, sauf celui de « The Family » (FA1), où les violoncelles conduisent la mélodie après une éclatante introduction des cordes suivie d'un scintillement de xylophones avant d'être repris par les cuivres. Une petite exception toutefois, la « Sontag Polka » (FB5) une polka qui allège l'ensemble en apportant une note de fraîcheur.

4) Pour conclure, je note qu'en 1984, j'ai pour ma part découvert plus de pages musicales intéressantes dans la musique pour le cinéma que dans la musique contemporaine classique pendant ces 10 dernières années ; avec 3 chefs-d'œuvres : **Yentl** de Michel Legrand (CBS), **Fort Saganne** de Philippe Sarde (Milan), **Under Fire** de Jerry Goldsmith (WEA), auxquels viennent de se rajouter aujourd'hui **Greystoke.** Merci Monsieur Scott.

METROPOLIS (CBS) Musique de Giorgio Moroder.

Le film de Fritz Lang n'avait pas forcément besoin des retouches et de la musique de Moroder pour nous faire rêver. Mais comme ce monsieur sait quoi faire de son argent, il nous a offert sa propre version du film, dont on se demande si elle sera une référence en 2024... Mais ça, on le saura dans 40 ans si la terre tourne encore à ce moment-là. En tous cas, cette musique fonctionne, elle, avec son temps... Et loin de moi l'idée de réalimenter les polémiques qui faisaient les beaux soirs des cinéphiles parisiens au cours du mois d'août dernier.

Moroder s'est entouré de stars comme Bonnie Tyler, Freddie Mercury, Lover Boy ou Billy Squier pour donner du poids à ses compositions. Malheureusement, on ne tourne pas indéfiniment la manivelle dans le même sens sans provoquer une certaine lassitude. Et **Metropolis** ne sera jamais une mine d'or pour les hit-parades comme l'était **Flashdance.** Ça s'écoute, mais sans plus.

Dans le même genre, mais plus intéressante est la musique de **Electric Dreams** (Virgin- 70271), où, même si l'on retrouve ENCORE ! Moroder, les titres de Culture Club inclus dans cet album risquent de faire un malheur lors de la sortie du film en février prochain.

Un film très sympathique d'ailleurs. Un ordinateur tombe amoureux d'une violoncelliste. Ce qui donne l'occasion d'un duo et d'une scène amusante (« The duel » FB4) entre le micro et le violoncelle sur un thème de Bach, qui n'est pas sans évoquer le début du dialogue entre les scientifiques et les extra-terrestres de **Rencontres du III[e] type** (John Williams - Pathé Marconi FB2). Un disque intéressant, mais toujours dans la lignée des Funck-Smurfies and Co...

STRESS (MILAN) Musique de Paul Misraki.

L'un de nos compositeurs les plus inspirés qui donne dans la mélodie comme personne, a écrit quelques pages subtiles pour le film très moyen qu'est **Stress.**

Paul Misraki... « Qu'est-ce qu'on attend pour être heureux »... c'est de lui ! Paul Misraki... « La vie après la vie » traduction et préface du livre de R. Moody (Ed. Laffont) c'est lui aussi. Curieux, n'est-ce pas ?

C'est dire que la parapsychologie et autres phénomènes du film ont dû lui plaire pour composer sa partition.

Faute de moyens, comme d'habitude en France, il a su tirer un parti maximum du petit orchestre qui était mis à sa disposition pour mettre en valeur ses mélodies. En témoigne la jolie « Valse de Céline » (FB1), ainsi que le lyrisme peut-être un peu vieillot de quelques autres extraits.

Cependant, pour certaines pièces qui se veulent angoissantes, Misraki a une écriture contemporaine plus complexe, mais qui relève plus des vieilles ficelles (effets sonores et rythmiques des violons) du métier, que d'une véritable inspiration poétique.

Un album très intéressant pour les amateurs du genre. Après tout, Paul Misraki, c'est toute une époque...

CINESYMPHONIE 84

Un événement sans précédent pour la France s'est déroulé le 20 septembre dernier à la salle Pleyel... Sur le même plateau, trois des plus grandes stars de la musique de film ont dirigé tour à tour leurs propres compositions pour le cinéma :

L'orchestre philharmonique des Pays de la Loire sous la baguette de Georges Delerue, Michel Legrand et Ennio Morricone.

Ce genre d'événement est évidemment très rare dans notre pays, contrairement à nos voisins, et c'est un cadeau superbe que nous faisaient là les organisateurs courageux de cette manifestation... parce que Legrand et Delerue aux pianos dirigés par Ennio Morricone, ça ne se voit pas tous les jours !

De plus, à la fin de cette soirée, les spectateurs enthousiastes ont pu assister à une expérience intéressante : La projection d'un court-métrage de 3 minutes 40, réalisé par Luc Heripret et Marc Hébert mis en musique par ces trois compositeurs différents.

Autre événement de cette soirée, la première exécution française de la partition de la FOIRE DES TENEBRES composée par Georges Delerue pour le film de Jack Clayton, mais qui n'a pas été retenue par les studios Walt Disney. Ils lui ont préféré celle de James Horner... et je me demande bien pourquoi, car la qualité de la partition de Delerue est infiniment supérieure à celle de Horner, trop lourde, bombardante et grossière à mon avis. Pourtant, elles ont bien les mêmes structures, à croire que Horner s'est servi du travail fourni par son prédécesseur pour effectuer le sien. J'espère qu'un jour on pourra disposer de l'enregistrement discographique de la **Foire des ténèbres** de Delerue, elle en vaut vraiment la peine. Et on espère bien que l'année prochaine, **Cinesymphonie** nous donnera autant de plaisir que cette année...



Ennio Morricone (Photo Devilder).

Eric PIGANI



LE TITRE MYSTERIEUX

Encore une bien vilaine dame pour notre titre mystérieux de ce bimestre (eh oui, faut s'y faire). Elle a surgi d'un film inédit en France mais dont nous avons pourtant déjà parlé plusieurs fois dans MAD MOVIES. Le prochain numéro gratuit pour celui qui nous en fournira le bon titre.

Pour le titre du numéro précédent nos lecteurs furent certainement inspirés puisque nous avons croulé sous les bonnes réponses. Les cinq premiers étaient : Yves Mansson (Grenoble), Marc Olivet (Marseille), Cathy Imbert (Paris), Marc Tessier (Lyon), Marcel Marotti (Paris). Avaient également trouvé : Didier Allang (Paris), Thierry Malaval (Poissy), Eric Charbonnel (St-Ouen), Bernard Barthelemy (Bourgoin-Jallieu), Guillaume Rougée (Villemoisson), Francis Adoue (Vals les Bains), Stéphane Larousse (Limoges), Pascal Laise (Château-Gontier), Michel Franck (Neuilly-sur-Marne), Pascal Cheminard (St-Brice), J.-Pierre Tabone (Fos-sur-Mer), Gilles Penso (Marseille), Alain Keller (Brignoud), Bernard Lamboley (Bayon), Stéphane Lecomte (Mainvilliers), Xavier Barboteu (Massy), Arnaud Léger (Breuillet), Pascal Pruvost (Corbeil-Essonnes), Jérôme Degas (Bruges), Patricia Gaglewski (Toulon), Patrice Eyraud (Hyères), Lucille Paillot (Paris), Gilles Mirolles (Massy), Daniel Bronnenkant (Wittenheim), J. Didierjean (Rilly-la-Montagne), Thierry Leuglin (St-Etienne-du-Rouvray), Stéphane Hauser (Vénissieux), J. Marc Doméněghetty (Bouc-Bel-Air), Lionel Couaillier (Blanquefort), Frédérick Laurent (Nice), Olivier Lehmann (Villette-les-Dole), Alexis Debon (Caen), Thierry Rouger (Tzélazé), Henri Bégeot (Paris), Stéphane Charrier (St-Fulgent), Anne-Marie Le Bozec (Clamart). Il s'agissait donc du film **Curtains** de Jonathan Stryker, film canadien avec John Vernon et Samantha Eggar. Celui-ci est un peu plus difficile, tous à vos archives...

petites annonces

Achèterais scénarios ayant pour but une réalisation (prix très raisonnable). Ecrire M. Berkani, 2, passage Jousseaume 75020 Paris.

Recherche tout document touchant à Harrison Ford, dans ses différents films, interviews et vie privée. Ecrire à Katy Paroux, 12, rue Du Guesclin 35131 Chartres de Bretagne.

Recherche les n[os] 2, 4 et 42 de L'ECRAN FANTASTIQUE, les n[os] 11 à 14 de MAD MOVIES. Vends nombreux livres de fantastique et de S.F. ainsi que diverses bandes dessinées. Philippe Renoux, 1, rue de Soyécourt 78600 Maisons-Laffitte.

Recherche tout document sur Harrison Ford ainsi que sur les films **Guerre et Passion, Blade runner, Les Aventuriers de l'arche perdue**, les 3 **Star wars, Indiana Jones**. S'adresser à Hélène Debowski, villa Marbot, rue E.R. Fage 19000 Tulle.

Je désire correspondre avec personnes aimant le cinéma, la télévision et la vidéo de tous les pays et de toutes les régions (je parle anglais, allemand et espagnol). Réponse assurée. Stéphane Pauvert, Anjouel, La Croix St-Jacques 91410 Dourdan.

Achèterais bon prix MAD MOVIES 1 à 14. Vends toute sorte de revues : STARFIX, ECRAN FANTASTIQUE, TILT, PREMIERE, etc. Liste contre enveloppe timbrée. Ecrire à Christophe Novarro, 8, rue des Primevères, les quatre saisons 12850 Onet Le Château.

Je recherche affiches, posters, photos, reportages, etc. sur **Les aventuriers de l'arche perdue** et **Indiana Jones et le temple maudit**. Laurence Trompat, 40, avenue du Lac 21000 Dijon.

Vends les STARFIX 1 à 17. Parfait état, prix du neuf. Denis Bousselet, 7, rue de Bir-hakeim 61200 Argentan.

Recherche toute personne pouvant vendre figurines articulées en latex pour animation, réponse assurée. Ecrire à Pierre-Olivier Godart, Beaulieu, rue Basse 62350 Busnes.

Vends nombreux SAS et OSS 117 ainsi que des B.D. de la collection Marvel-Aredit. Liste sur demande à Ph. Roure, 76, rue de la Tour d'Auvergne 33200 Bx Caudéran.

Fanatique de SF et d'horreur voudrait apprendre à faire scénario. Cherche également des idées originales pour des fins de réalisations. François V. Cuevas, 58, rue Marcellin Berthelot 69120 Vaulx en Velin.

Achète E. FANTASTIQUE 4, STRANGE 1 à 100 et diverses affichettes : **L'emprise, Alien, Incubus, Les yeux de la forêt, Frissons d'outre-tombe, Le bateau de la mort, Un homme parmi les loups**. Stéphane Hauser, 3E, rue Roger Salengro 69200 Vénissieux.

Recherche tout document gratuit sur Harrison Ford et aussi fans de **Star Wars** et des **Aventuriers**. Béatrice Leemann, 20 A, avenue du Bouche 1209 Genève Suisse.

Je recherche documents (gratuits si possible) sur les **Star Wars** et **Les Aventuriers**. Merci d'avance. Véronique Gerfaud, 34, chemin du Rosay 74700 Sallanches.

Recherche tout ce qui concerne Mel Gibson. Peux échanger contre des documents sur **Le retour du Jedi, Superman III, Rocky**, Harrison Ford, etc. Ecrire à Myriam Larmet, 13, rue Porte-Gallon 52400 Bourbonne-les-Bains.

Recherche le n° 56 de la collection TITRES S.F. « Conan le vagabond », plus tous documents (B.D., lito, texte en toutes langues) sur R.E. Howard. Faire proposition à Etienne Feller, 40 rue des Vergés 92320 Châtillon.

Recherche affiches 120 × 160 de **Harlequin, Dead zone, Sans retour, Tron, Le choc des titans, Orange mécanique, Vidéodrome, En plein cauchemar, Excalibur, Phobia**, etc. S'adresser à Arnaud Briquet, 19, rue Marivaux 72000 Le mans.

Achèterais dans la collection « J'AI LU » : **Le Fléau**, de Stephen King, ainsi que **Guide du jeune auteur** de Francis Valery. Pour toutes offres s'adresser à Pascal Farizon, 4, rue Edouard herriot 42100 St-Etienne.

Vends B.O. de John Williams (cassettes espagnoles) : **Star Wars, L'empire**, etc. Ecrire à Jean-Manuel Agüera, 30, place de la Courtille 81390 Briatexte.

Recherche livre « King Kong story » et autres revues sur **King Kong**. Ecrire à Patrick Philippon, 12, rue des Orvilliers 94320 Thiais.

Je recherche les MAD MOVIES 1 à 13 ainsi que le n° 56 de TITRES S.F., « Conan le vagabond ». Jacques Lambert, 97, rue de Charonne 75011 Paris.

Recherche tout document sur H. Ford et sur Darryl Hannah. Achèterais à bon prix les affiches de **Guerre et passion, Un rabbin au Far west, Splash**, etc. Ecrire à Marc Sessego, 10, rue des Cerfs 91800 Brunoy.

Recherche livres d'anticipation, fantastique et voyages extraordinaires antérieurs à 1940. Vends livres anciens et modernes. Envoyez listes de recherche à Eric Maillet, 58, rue Berlioz 78140 Vélizy.

Recherche Cahiers de l'Herne consacrés à H.P. Lovecraft. Faire proposition à Olivier Legrand, 9, rue Lindet 75015 Paris.

Vends affiches de films. Plus de 100 titres, disponibles par lot ou à l'unité. Petit prix car besoin d'argent. Jackie Nataf, 115 chemin des pêcheurs 94190 Villeneuve-St-Georges.

Vends MAD MOVIES 2, et 8 à 20. Faire offre à Bernard Chevassu, 16, rue des Narcisses 68110 Illzach-Modenheim.

Recherche documentation sur **Cosmos 1999** et autres productions de Gerry Anderson. Vends enregistrements de B.O. de films américains. Patrick Giuliano, Elodia parc A1 Chemin des Ames du Purgatoire 06600 Antibes.

Cherchons éditeur pour publier notre fanzine sur le cinéma fantastique. Aimerions prendre contact avec des spécialistes des effets spéciaux. Omicron, 5, boulevard Camille Flammarion 13001 Marseille.

ABONNEMENT

L'abonnement à MAD MOVIES est de 100 F pour six numéros à paraître. Sauf indication, celui-ci commencera avec le n° 34. Tout règlement, par chèque ou mandat-lettre, est à adresser à MAD MOVIES, 49, rue de La Rochefoucauld 75009 PARIS

LES PLUS BELLES AFFICHES DU CINEMA FANTASTIQUE :

N° 12 : 2019 : APRES LA CHUTE DE NEW-YORK (affichette italienne)

→



2019
DOPO LA CADUTA DI NEW YORK